GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
OCT 18 1899

6e Année. N° 19. 1er Octobre 1899.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Victor Hugo	*A Reims (1825-1838)*	449
Mary E. Wilkins	*Cœurs puritains* (1re partie)	462
J. Charles-Roux	*Le Canal de Suez.* — I.	505
Antoine Guilland	*Henri de Treitschke*	547
George Sand	*Autour d'un Enfant.* — II.	571
G. Gastinel	*Notes sur le Peuple d'Italie*	599
R. H. de Vandelbourg	*Fumées d'Orient* (fin)	615
Ernest Lavisse	*La Réconciliation nationale*	648

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1899

LIVRES NOUVEAUX

CELLES QU'ON IGNORE, par **J. Marni.**

Voici un nouveau recueil de ces courts dialogues où l'auteur, en quelques répliques, ramasse toute la vie de ses personnages. Le titre du volume indique assez que madame Marni a voulu mettre en scène quelques-unes de ces femmes admirables dont la résignation, parfois souriante, cache de secrètes blessures. L'auteur nous mène un peu dans tous les mondes ; ses héroïnes ont un peu tous les âges : épousées de vingt ans, veuves de trente, vieilles femmes au corps ruiné et aux cheveux blanchis, toutes ont souffert et souffrent encore ; pour toutes, la vie fut injuste, mais elles l'acceptent sans se plaindre, sans vouloir paraître sacrifiées. Madame Marni excelle à ces mises en scène rapides ; elle a le sens profond de toutes les tristesses et de toutes les douleurs. Elle ne nous a jamais donné de livre plus désenchanté ni plus émouvant.

POÈMES (1895-1899), par **Albert Fleury.**

Il y a du talent dans ce recueil harmonieux, aux rythmes encore incertains, mais où çà et là des tristesses et des rêves murmurent avec une ferveur alanguie. L'auteur en est à ce moment de la vie où l'on se défend des contraintes extérieures, où l'on se blottit en soi-même : tout y est plus doux et plus pur. Et M. Albert Fleury a trouvé en lui d'exquises choses : sans doute, faut-il un peu trop les découvrir dans les vers parfois déconcertants qu'il se chante à lui-même ; ce sont comme des confidences toujours inachevées, qui ne disent pas tout leur secret, ou qui le disent avec des mots très vagues ; mais du moins ont-elles une grâce de candeur et d'étonnement, qui touche le lecteur et l'intéresse.

LE DEMI-SANG, par **Paul Harel.**

On trouvera tout à la fois dans ce roman des scènes d'amour et des scènes de la vie aux champs. M. Paul Harel nous introduit dans un de ces ménages comme il en existe en province. Le mari, gros propriétaire, s'occupe d'élevage et de culture : toujours à cheval, il visite ses terres ou ses bêtes. Sa vie se passe toute parmi les fermiers et les gens d'écurie ; il se plaît avec eux, il a leurs habitudes ; il parle comme eux ; il s'enivre comme eux. La femme, au contraire, de vieille famille noble, s'était résignée à un mariage de raison. Elle s'est vite aperçue que cet homme n'était pas digne d'elle ; mais elle se cache de souffrir. Même quand elle est sûre d'aimer ailleurs, elle continue à veiller sur son mari avec une patience et une douceur de tous les instants. Jusqu'à la fin, elle restera auprès de lui, sans avoir donné rien autre que son cœur. Elle laisse partir celui qu'elle aime, et elle demeure héroïquement fidèle à sa destinée de victime.

ANNALES DE GÉOGRAPHIE, BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE ANNUELLE, publiée sous la direction de **L. Raveneau.**

Cette bibliographie se compose de deux parties : d'abord une partie générale, comprenant l'histoire de la géographie et les trois aspects principaux, mathématique, physique, politique, sous lesquels se présente la science ; puis une autre partie, dans laquelle se groupent les écrits ayant un caractère local. Chaque partie est elle-même subdivisée de façon à rendre les recherches plus faciles. Tous les principaux travaux géographiques édités en 1898 sont analysés par cinquante géographes français et étrangers qui font autorité en Europe et en Amérique. Chaque écrit cité est accompagné d'une appréciation ou d'un résumé qui en indique la portée. Sous l'intelligente direction de M. Louis Raveneau, cette bibliographie devient chaque année plus intéressante et plus complète.

ÉTUDE SUR LES « MAITRES CHANTEURS DE NUREMBERG » DE RICHARD WAGNER, par **Julien Tiersot.**

L'auteur de cette étude s'en tient aux *Maîtres Chanteurs de Nuremberg ;* mais, comme il analyse minutieusement le poème et l'œuvre musicale, ce lui est une occasion de nous donner sur Wagner, ses idées et ses procédés de travail les renseignements les plus intéressants et les plus divers. Au moment où les opéras de Wagner ont forcé l'admiration du public français, ce volume sollicitera l'attention des lecteurs et ne manquera pas de la retenir. M. Julien Tiersot a su fort bien nous rendre attrayantes même les pages techniques de cette étude ; il s'est entouré des documents les plus complets ; mais il a le talent de nous les présenter toujours sans pédantisme, avec une séduisante bonne grâce d'expression précise et familière.

LA CHINE, EXPANSION DES GRANDES PUISSANCES EN EXTRÊME-ORIENT (1895-1898)

La récente guerre avec le Japon a montré la faiblesse de la Chine et a consacré sa déchéance. Mais en même temps le problème chinois s'est posé. Par la fertilité prodigieuse de son sol, par ses incalculables richesses minières, par le nombre considérable de ses bassins houillers, la Chine était dès longtemps désignée aux convoitises de l'Europe. Après la victoire, le Japon dut renoncer à tout le bénéfice de la guerre : l'Europe se réservait la Chine ; toutes les grandes nations s'accordèrent pour la défendre de tout servage étranger. Mais aussi, chacune essaya de se faire payer la part qu'elle avait prise dans l'intervention collective : et dès aujourd'hui, on peut entrevoir entre les grandes puissances les causes de profonds dissentiments ; et c'est là-dessus que ce livre attire toute notre attention.

A REIMS[1]

1825-1838

La première fois que j'ai entendu le nom de Shakespeare, c'est à Reims, de la bouche de Charles Nodier. Ce fut en 1825, pendant le sacre de Charles X.

Ce nom, personne alors ne le prononçait tout à fait sérieusement. La raillerie de Voltaire faisait loi. Madame de Staël, très noble esprit, avait adopté l'Allemagne, la grande patrie de Kant, de Schiller et de Beethoven. Ducis était en plein triomphe ; il était assis, côte à côte avec Delille, dans une gloire d'académie, chose assez semblable à une gloire d'opéra. Ducis avait réussi à faire quelque chose de Shakespeare ; il l'avait rendu possible ; il en avait extrait des « tragédies » ; Ducis faisait l'effet d'un homme qui aurait taillé un Apollon dans Moloch. C'était le temps où Iago se nommait Pézare, Horatio Norceste, et Desdémone Hédelmone. Une charmante femme et fort spirituelle, madame la duchesse de Duras, disait : « Desdémona, quel vilain nom ! fi ! » Talma, prince de Danemark, en tunique de satin lilas bordée de fourrures, criait : « Fuis, spectre épouvantable ! » Le pauvre spectre, en effet, n'était toléré que dans la coulisse. S'il se fût permis la moindre apparition, M. Évariste Dumoulin l'eût tancé sévère-

1. Ces souvenirs de Reims appartiennent à une nouvelle série de *Choses vues*, qui paraîtra prochainement.

1er Octobre 1899.

ment. Un Génin quelconque lui eût jeté à la tête le premier pavé venu, un vers de Boileau :

L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.

Il était remplacé sur la scène par une « urne » que Talma portait sous son bras. Un spectre est ridicule ; des « cendres », à la bonne heure. Ne dit-on pas encore actuellement « les cendres » de Napoléon ? la translation du cercueil de Sainte-Hélène aux Invalides ne s'appelle-t-elle pas « le retour des cendres » ? Quant aux sorcières de Macbeth, elles étaient sévèrement consignées. Le portier du Théâtre-Français avait des ordres. C'est avec leur balai qu'on les eût reçues. — Je me trompe, du reste, en disant que je ne connaissais pas Shakespeare. Je le connaissais comme tout le monde, pour n'en avoir rien lu, et pour en rire. Mon enfance a commencé, comme toutes les enfances, par des préjugés. L'homme trouve les préjugés près de son berceau, les rejette un peu pendant la vie, et, souvent, hélas ! les reprend dans la vieillesse.

Dans ce voyage de 1825, nous passions notre temps, Charles Nodier et moi, à nous raconter les histoires et les romans gothiques qui ont fait souche à Reims. Nos mémoires, et quelquefois nos imaginations, se cotisaient. Chacun fournissait sa légende. Reims est une des plus invraisemblables villes de la géographie du conte. Elle a eu des marquis païens, dont un donnait en dot à sa fille les langues de terre du Borysthène, dites les courses d'Achille. Le duc de Guyenne, dans les fabliaux, passe par Reims pour aller assiéger Babylone ; Babylone, d'ailleurs, fort digne de Reims, est la capitale de l'amiral Gaudisse. C'est à Reims que « débarque » la députation envoyée par les Locres-Ozoles à Apollonius de Tyane, « grand prêtre de Bellone ». Tout en narrant le débarquement, nous discutions sur les Locres-Ozoles : ces peuples étaient ainsi nommés, les Fétides, — selon Nodier, parce que c'étaient des demi-singes ; selon moi, tout simplement, parce qu'ils habitaient les marais de la Phocide. Nous reconstruisions sur place la tradition de saint Remy et ses aventures avec la fée Mazelane. Les contes pullulent dans

cette Champagne. Presque toute la vieille fable gauloise y est née. Reims est le pays des chimères. C'est pour cela peut-être qu'on y sacrait les rois.

La légende est si naturelle à ce pays, et en si bonne terre là, qu'elle germait déjà sur le sacre même de Charles X. Le duc de Northumberland, ambassadeur d'Angleterre au sacre, avait cette renommée d'être fabuleusement riche. Cela, et Anglais, comment ne pas être à la mode? Les Anglais, à cette époque, avaient en France toute la popularité qu'on peut avoir en dehors du peuple. Certains salons les aimaient à cause de Waterloo, dont on était encore assez près, et c'était une recommandation dans le monde ultra que d'*anglaiser* la langue française. Lord Northumberland fut donc, bien longtemps avant sa venue, populaire et légendaire à Reims. Un sacre, pour Reims était une aubaine. Un flot de foule opulente venait inonder la ville. C'était le Nil qui passait. Les propriétaires se frottaient les mains.

Il y avait à Reims en ce temps-là, et il y a probablement encore aujourd'hui, à l'angle de la rue débouchant sur la place, une assez grande maison à porte cochère et à balcon, bâtie en pierre dans le style royal de Louis XIV, et qui fait face à la cathédrale. Au sujet de cette maison et de lord Northumberland, on contait ceci :

En janvier 1825, le balcon de cette maison portait l'écriteau : *Maison à vendre*. Tout à coup le *Moniteur* annonce le sacre de Charles X pour le printemps. Rumeur joyeuse dans la ville. On affiche immédiatement toutes les chambres à louer. La moindre devait rapporter pour vingt-quatre heures au moins soixante francs. Un matin, un homme en habit noir, en cravate blanche, Anglais, baragouinant, irréprochable, se présente à la maison à vendre sur la place. Il s'adresse au propriétaire, qui le considère attentivement.

— Vous voulez vendre votre maison? demande l'Anglais.

— Oui.

— Combien?

— Dix mille francs.

— Mais je ne veux pas l'acheter.

— Que voulez-vous?

— La louer, seulement.
— C'est différent. Pour une année?
— Non.
— Pour six mois?
— Non. Je voudrais la louer pour trois jours.
— Ah!
— Combien me demanderez-vous?
— Trente mille francs.

Ce gentleman était l'intendant de lord Northumberland en quête d'un gîte pour son maître pendant le sacre. Le propriétaire avait flairé l'Anglais et deviné l'intendant. La maison convenait, le propriétaire tint bon; devant un Champenois, l'Anglais, n'étant qu'un Normand, céda : le duc paya les trente mille francs, et passa trois jours dans cette maison, à raison de quatre cents francs l'heure.

Nous étions, Nodier et moi, deux fureteurs. Quand nous voyagions ensemble, ce qui arrivait quelquefois, nous allions à la découverte, lui des bouquins, moi des masures; il s'extasiait sur un *Cymbalum Mundi* avec marges, et moi sur un portail fruste. Nous nous étions donné à chacun un diable. Il me disait : « Vous avez au corps le démon Ogive. — Et vous, lui disais-je, le diable Elzévir. »

A Soissons pendant que j'explorais Saint-Jean-des-Vignes, il avait fait dans un faubourg cette trouvaille, un chiffonnier. La hotte est le trait d'union entre le chiffon et le papier, et le chiffonnier est le trait d'union entre le mendiant et le philosophe. Nodier, qui donnait aux pauvres et parfois aux philosophes, était entré chez ce chiffonnier. Ce chiffonnier s'était trouvé être un négociant : il vendait des livres. Parmi ces livres, Nodier avait aperçu un assez gros volume de six à huit cents pages imprimé en espagnol sur deux colonnes, n'ayant plus de sa reliure que le dos, et fort entamé par les mites. Le chiffonnier, interrogé sur le prix, avait répondu, en tremblant de peur d'être refusé : « Cinq francs », — que Nodier avait donnés, en tremblant aussi, mais de joie. Ce livre était le *Romancero* complet. Il ne reste aujourd'hui de cette édition complète que trois exemplaires. Un de ces exemplaires s'est vendu, il y a quelques années, sept mille sept cents

francs. Du reste, les vers mangent à qui mieux mieux ces trois exemplaires. Les peuples, nourrisseurs de princes, ont mieux à faire que de dépenser leur argent à conserver, pour des éditions nouvelles, les testaments de l'esprit humain et le *Romancero* ne se réimprime pas, n'étant qu'une Iliade.

Pendant les trois jours du sacre, la foule se pressait dans les rues de Reims, à l'archevêché, aux promenades sur la Vesle, pour voir passer Charles X ; je disais à Nodier :

— Allons voir Sa Majesté la cathédrale.

Reims fait proverbe dans l'art gothique chrétien, on dit : *nef d'Amiens, clocher de Chartres, façade de Reims*. Un mois avant le couronnement de Charles X, une fourmilière d'ouvriers maçons, grimpée à des échelles et à des cordes à nœuds, employa toute une semaine à briser à coups de marteaux sur cette façade toutes les sculptures faisant saillie, de peur qu'il ne se détachât de ces reliefs quelque pierre sur la tête du roi. Ces décombres couvrirent le pavé, et on les balaya. J'ai longtemps eu en ma possession une tête de Christ tombée de cette façon. On me l'a volée en 1851. Cette tête n'a pas eu de bonheur : cassée par un roi, elle a été perdue par un proscrit.

Nodier était un admirable antiquaire, et nous explorions la cathédrale du haut en bas, tout encombrée qu'elle était d'échafaudages, de châssis peints et de portants de coulisse. La nef n'étant que de pierre, on l'avait remplacée à l'intérieur par un édifice de carton, pour plus de ressemblance probablement avec la monarchie d'alors ; on avait, pour le couronnement du roi de France, inséré un théâtre dans l'église ; si bien qu'on a pu raconter avec une exactitude parfaite qu'en arrivant au portail j'avais pu demander au garde du corps de faction :

— Où est ma loge ?

Cette cathédrale de Reims est belle entre toutes. Sur la façade, les rois ; à l'abside, les énervés : les bourreaux ayant derrière eux le supplice. Sacre des rois avec accompagnement de victimes. La façade est une des plus magnifiques symphonies qu'ait chantées cette musique, l'architecture. On rêve longtemps devant cet oratorio. De la place, en levant

la tête, on voit, à une hauteur de vertige, à la base des deux clochers, une rangée de colosses, qui sont les rois de France. Ils ont au poing le sceptre, l'épée, la main de justice, le globe, et sur la tête l'antique couronne pharamonde, non fermée, à fleurons évasés. Cela est superbe et farouche. On pousse la porte du sonneur, on gravit la vis de Saint-Gilles, on monte dans les tours, on arrive dans la haute région de la prière, on baisse les yeux, et on a au-dessous de soi les colosses. La rangée des rois s'enfonce dans l'abîme. On entend, aux vibrations des vagues souffles du ciel, le chuchotement des cloches énormes.

Un jour, j'étais accoudé sur un auvent du clocher, je fixais mes yeux en bas par une embrasure. Toute la façade se dérobait à pic sous moi. J'aperçus dans cette profondeur, pas très loin de mon regard, tout au sommet d'un support de pierre long et debout adossé à la muraille, et dont la forme fuyait, raccourcie par l'escarpement, une sorte de cuvette ronde. L'eau des pluies s'y était amassée et faisait un étroit miroir au fond, une touffe d'herbes mêlée de fleurs y avait poussé et remuait au vent, une hirondelle s'y était nichée. C'était, dans moins de deux pieds de diamètre, un lac, un jardin et une habitation, un paradis d'oiseaux. Au moment où je regardais, l'hirondelle faisait boire sa couvée. La cuvette avait, tout autour de son bord supérieur, des espèces de créneaux entre lesquels l'hirondelle avait fait son nid. J'examinai ces créneaux; ils avaient la figure d'une fleur de lys. Le support était une statue. Ce petit monde heureux était la couronne de pierre d'un vieux roi.

Et, si l'on demandait à Dieu : « A quoi donc a servi ce Lothaire, ce Philippe, ce Charles, ce Louis, cet empereur, ce roi? » Dieu répondrait peut-être : « A faire faire cette statue, et à loger cette hirondelle. »

Le sacre eut lieu. Ce n'est point ici l'endroit d'en parler.

Aussi bien, mes souvenirs sur cette solennité du 27 mai 1825 ont été racontés ailleurs par un autre que moi, mieux qu'ils ne pourraient l'être par moi[1].

1. Voir *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*

Disons-le seulement, ce fut une journée radieuse. Dieu semblait avoir consenti à cette fête. Les longues fenêtres claires, car il n'y a plus de vitraux à Reims, laissaient entrer dans la cathédrale un jour éblouissant, toute la lumière de mai était dans l'église. L'archevêque était couvert de dorures, et l'autel de rayons. Le maréchal de Lauriston, ministre de la maison du roi, était content du soleil. Il allait et venait, affairé, parlant bas aux architectes Lecointe et Hittorf. Cette belle matinée donna occasion de dire : « le soleil du sacre », comme on avait dit : « le soleil d'Austerlitz ». Et une profusion de lampes et de cierges trouvait moyen de rayonner dans ce resplendissement.

Il y eut un moment où Charles X, habillé d'une simarre de satin cerise galonnée d'or, se coucha tout de son long aux pieds de l'archevêque. Les pairs de France, à droite, brodés d'or, empanachés à la Henri IV et vêtus de grands manteaux de velours et d'hermine, les députés à gauche en frac de drap bleu fleurdelisé d'argent au collet, le regardaient faire.

Toutes les formes du hasard étaient un peu représentées là, la bénédiction papale par les cardinaux dont quelques-uns avaient vu le sacre de Napoléon, la victoire par les maréchaux, l'hérédité par M. le duc d'Angoulême, dauphin, le bonheur par M. de Talleyrand, boiteux et debout, la hausse et la baisse par M. de Villèle, la joie par des oiseaux qu'on lâcha et qui s'envolèrent, et les valets du jeu de cartes par les quatre hérauts d'armes.

Un vaste tapis fleurdelysé, fait exprès pour l'occasion et appelé le « tapis du sacre », couvrait d'un bout à l'autre les vieilles dalles et cachait les tombes mêlées au pavé de la cathédrale. Une lumineuse épaisseur d'encens emplissait la nef. Les oiseaux, mis en liberté, erraient dans ce nuage, effarouchés.

Le roi changea six ou sept fois de costume. Le premier prince du sang, Louis-Philippe, duc d'Orléans, l'assistait. M. le duc de Bordeaux avait cinq ans et était dans une tribune.

Le compartiment où nous étions, Charles Nodier et moi, touchait aux bancs des députés. Au milieu de la cérémonie. vers l'instant où le roi s'étendit à terre, un député du Doubs,

nommé M. Hémonin, se tourna vers Nodier dont il était tout proche et, en posant le doigt sur sa bouche pour ne pas troubler l'oraison de l'archevêque, lui mit quelque chose dans la main. Ce quelque chose était un livre. Nodier prit le livre et l'entr'ouvrit.

— Qu'est-ce? lui demandai-je tout bas.

— Rien de bien précieux, me dit-il. Un volume dépareillé de Shakespeare, édition de Glascow.

Une des tapisseries du trésor de l'église, accrochée précisément en face de nous, représentait une entrevue peu historique de Jean-Sans-Terre et de Philippe-Auguste. Nodier feuilleta le livre quelques minutes, puis me montra la tapisserie :

— Vous voyez bien cette tapisserie?

— Oui.

— Savez-vous ce qu'elle représente?

— Non.

— Jean-Sans-Terre.

— Eh bien?

— Jean-Sans-Terre est aussi dans ce livre.

Le volume en effet, relié en basane usée aux coins, contenait *le Roi Jean*.

M. Hémonin se tourna vers Nodier :

— J'ai payé ce livre-là six sous, dit-il.

Le soir du sacre, le duc de Northumberland donna un bal. Ce fut un faste féerique. Cet ambassadeur des Mille et une Nuits en apporta une à Reims. Chaque femme trouva un diamant dans son bouquet.

Je ne dansais pas ; Nodier ne dansait plus depuis l'âge de seize ans où il avait été félicité d'une danse par une grand'tante extasiée en ces termes : « Tu es charmant, tu danses comme un chou !... » Nous n'allâmes point au bal de lord Northumberland.

— Que ferons-nous ce soir? demandai-je à Nodier.

Il me montra son bouquin anglais dépareillé, et me dit :

— Lisons ça.

Nous lûmes.

C'est-à-dire Nodier lut. Il savait l'anglais (sans le parler, je crois) assez pour déchiffer. Il lisait à haute voix et, tout en

lisant, traduisait. Dans les intervalles, quand il se reposait, je prenais l'autre bouquin conquis sur le chiffonnier de Soissons, et je lisais du *Romancero*. Comme Nodier, je traduisais en lisant. Nous comparions le livre anglais au livre castillan ; nous confrontions le dramatique avec l'épique. Chacun vantait son livre. Nodier tenait pour Shakespeare, qu'il pouvait lire en anglais, et moi pour le *Romancero*, que je pouvais lire en espagnol. Nous mettions en présence, lui le bâtard Falconbridge, moi le bâtard Mudarra. Et peu à peu, en nous contredisant, nous nous convainquions, et l'enthousiasme du *Romancero* gagnait Nodier, et l'admiration de Shakespeare me gagnait.

Des auditeurs nous étaient venus : — on passe la soirée comme on peut dans une ville de province, un jour de sacre, quand on ne va pas au bal ; — nous finîmes par être un petit cercle : il y avait un académicien, M. Roger; un lettré, M. d'Eckstein ; M. de Marcellus, ami et voisin de campagne de mon père, lequel raillait son royalisme et le mien ; le bon vieux marquis d'Herbouville, — et M. Hémonin, donateur du livre payé six sous.

— Il ne les vaut pas ! s'écriait M. Roger.

La conversation devint discussion. On jugea le *Roi Jean*. M. de Marcellus déclarait l'assassinat d'Arthur invraisemblable. On lui fit observer que c'était de l'histoire. Il se résigna difficilement. Des rois s'entre-tuant, c'était impossible. Pour M. de Marcellus, le meurtre des rois commençait au 21 janvier. Régicide était synonyme de 93. Tuer un roi était une chose inouïe que « la populace » seule était capable de faire. Il n'y avait jamais eu d'autre roi violemment mis à mort que Louis XVI. Il admettait pourtant un peu Charles Ier. Il voyait là aussi la populace. Le reste était mensonge et calomnie démagogique.

Quoique aussi bon royaliste que lui, je me hasardai à lui insinuer que le XVIe siècle existait, et que c'était l'époque où les jésuites avaient nettement posé la question de « la saignée à la veine basilique », c'est-à-dire des cas où l'on doit tuer le roi ; question qui, une fois posée, eut tant de succès qu'elle fit poignarder deux rois, Henri III et Henri IV, et pendre un jésuite, le Père Guignard.

Puis on passa aux détails du drame, aux situations, aux

scènes, aux personnages. Nodier faisait remarquer que Falconbridge est le même dont parle Mathieu Pâris sous le nom de Falcasius de Trente, bâtard de Richard Cœur-de-Lion. Le baron d'Eckstein, à l'appui, rappelait, que, selon Hollinshed, Falconbridge ou Falcasius tua le vicomte de Limoges pour venger son père Richard blessé à mort au siège de Chalus ; lequel château de Chalus étant au vicomte de Limoges, il était juste que le vicomte, quoique absent, répondît sur sa tête d'une flèche ou d'une pierre tombée de ce château sur le roi. M. Roger riait de Shakespeare faisant crier : « *Autriche Limoges !* » et confondant le vicomte de Limoges avec le duc d'Autriche. M. Roger eut tout le succès, et son rire fut le dernier mot.

La discussion ayant ainsi tourné, je n'avais plus rien dit. Cette révélation de Shakespeare m'avait ému. Je trouvais cela grand. *Le Roi Jean* n'est pas un chef-d'œuvre, mais certaines scènes sont hautes et puissantes, et dans la maternité de Constance il y a des cris de génie.

Les deux livres, ouverts et renversés, restèrent posés sur la table. On cessa de lire, pour rire. Nodier avait fini par se taire aussi. Nous étions battus. Le dernier éclat de rire jeté, on s'en alla. Nous restâmes seuls, Nodier et moi, et pensifs, songeant aux grandes œuvres méconnues, et stupéfaits que l'éducation intellectuelle des peuples civilisés, et la nôtre même à lui et à moi, en fût là.

Enfin Nodier rompit le silence. Je me souviens de son sourire. Il me dit :

— On ignore le *Romancero !*

Je lui répondis :

— Et l'on se moque de Shakespeare !

*
* *

Treize ans après, un hasard me ramena à Reims.

C'était le 28 août 1838. On verra plus loin pourquoi cette date s'est précisée dans mon esprit.

Je revenais de Vouziers. Les deux tours de Reims m'étaient apparues à l'horizon, et l'envie m'avait pris de revoir la cathédrale. Je m'étais dirigé vers Reims.

En arrivant sur la place de la cathédrale, j'aperçus une

pièce de canon braquée près du portail, avec les canonniers mèche allumée. Comme j'avais vu de l'artillerie là le 27 mai 1825, je crus que c'était l'habitude de cette place d'avoir du canon, et j'y fis à peine attention. Je passai outre, et j'entrai dans l'église.

Un bedeau à manches violettes, espèce de demi-abbé, s'empara de moi et me conduisit. Je revis toute l'église. Elle était solitaire. Les pierres étaient noires, les statues tristes, l'autel mystérieux. Aucune lampe ne faisait concurrence au soleil. Il allongeait sur les pierres sépulcrales du pavé les longues silhouettes blanches des fenêtres, et, à travers l'obscurité mélancolique du reste de l'église, on eût dit des fantômes couchés sur ces tombes. Personne dans l'église. Pas une voix ne chuchotait, aucun pas ne marchait.

Cette solitude serrait le cœur et ravissait l'âme. Il y avait là de l'abandon, du délaissement, de l'oubli, de l'exil, de la sublimité. Ce n'était plus le tourbillon de 1825. L'église avait repris sa dignité et son calme. Aucune parure, aucun vêtement, rien. Elle était toute nue, et belle. La haute voûte n'avait plus de dais à porter. Les cérémonies de palais ne vont point à ces demeures sévères ; un sacre est une complaisance ; ces masures augustes ne sont pas faites pour être courtisanes ; il y a accroissement de majesté pour un temple à le débarrasser du trône et à retirer le roi de devant Dieu. Louis XIV masque Jéhovah.

Retirez aussi le prêtre : tout ce qui faisait éclipse étant ôté, vous verrez le jour direct. Les oraisons, les rites, les bibles, les formules, réfractent et décomposent la lumière sacrée. Un dogme est une chambre noire. A travers une religion vous voyez le spectre solaire de Dieu, mais non Dieu. La désuétude et l'écroulement grandissent un temple. A mesure que la religion humaine se retire de ce mystérieux et jaloux édifice, la religion divine y entre. Faites-y la solitude, vous y sentez le ciel. Un sanctuaire désert et en ruine, comme Jumièges, comme Saint-Bertin, comme Villers, comme Holyrood, comme l'abbaye de Montrose, comme le temple de Pœstum, comme l'hypogée de Thèbes, devient presque un élément et a la grandeur virginale et religieuse d'une savane ou d'une forêt. Il y a là de la présence réelle.

Ces lieux-là sont vraiment saints ; l'homme s'y est recueilli. Ce qu'ils ont contenu de vérité est resté et a grandi. L'à-peu-près n'y a plus la parole. Les dogmes éteints n'y ont point déposé leur cendre, la prière passée y a laissé son parfum. Il y a de l'absolu dans la prière. Ce qui fut une synagogue, ce qui fut une mosquée, ce qui fut une pagode, est vénérable par ce côté-là. Une pierre quelconque où cette grande anxiété qu'on appelle la prière a marqué son empreinte n'est jamais raillée par le penseur. La trace des agenouillements devant l'infini est toujours auguste. Qui suis-je ? que sais-je ?

Tout en cheminant dans la cathédrale, j'étais monté dans les travées, puis sous les arcs-boutants, puis dans les combles. Il y a là sous le haut toit aigu une admirable charpente d'essence de châtaignier, moins extraordinaire pourtant que « la forêt » d'Amiens.

Ces greniers de cathédrales sont farouches. Il y a presque de quoi s'égarer. Ce sont des labyrinthes de chevrons, d'équerres, de potences, des superpositions de solives, des étages d'architraves et d'étraves, des enchevêtrements de lignes et de courbes, toute une ossature de poutres et de madriers ; on dirait le dedans du squelette de Babel. C'est démeublé comme un galetas et sauvage comme une caverne. Le vent fait un bruit lugubre. Les rats sont chez eux. Les araignées, chassées de la charpente par l'odeur du châtaignier, se réfugient dans la pierre du soubassement où l'église finit et où le toit commence, et font très bas dans l'obscurité leur toile où vous vous prenez le visage. On respire on ne sait quelle poudre sombre, il semble qu'on ait les siècles mêlés à son haleine. La poussière des églises est plus sévère que celle des maisons ; elle rappelle la tombe ; elle est cendre.

Le plancher de ces mansardes colossales a des crevasses par où l'on voit en bas au-dessous de soi l'église, l'abîme. Il y a, dans des angles où l'on ne pénètre point, des espèces d'étangs de ténèbres. Les oiseaux de proie entrent par une lucarne et sortent par l'autre. Le tonnerre vient aussi là familièrement ; quelquefois trop près : et cela fait l'incendie de Rouen, de Chartres ou de Saint-Paul de Londres.

Mon guide, le bedeau, me précédait. Il regardait les fientes

sur le plancher, et hochait la tête. A l'ordure il reconnaissait la bête. Il grommelait dans ses dents :

— Ceci est un corbeau... Ceci est épervier.,. Ceci est une chouette...

Je lui disais :

— Vous devriez étudier le cœur humain.

Une chauve-souris effarée volait devant nous.

En marchant presque au hasard, en suivant cette chauve-souris, en regardant ces fumiers d'oiseaux, en respirant cette poussière dans cette obscurité, parmi ces toiles d'araignées, parmi ces rats en fuite, nous arrivâmes à un recoin noir, où je distinguai confusément, sur une grande brouette, une sorte de long paquet qui était lié d'une corde et qui ressemblait à une étoffe roulée.

— Qu'est-ce que cela? demandai-je au bedeau.

Il me répondit :

— C'est le tapis du sacre de Charles X.

Je regardai cette chose. En ce moment, — je n'arrange rien, je raconte, — il y eut tout à coup sous la voûte une sorte de coup de foudre. Seulement cela venait d'en bas. Toute la charpente remua, les profonds échos de l'église multiplièrent le roulement. Un second coup éclata, puis un troisième, à intervalles égaux. Je reconnus le canon. Je songeai à la pièce que j'avais vue en batterie sur la place.

Je me tournai vers mon guide :

— Qu'est-ce que c'est que ce bruit?

— C'est le télégraphe qui vient de jouer, et c'est le canon qu'on tire.

Je repris :

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire, répondit le bedeau, qu'il vient de naître un petit-fils à Louis-Philippe.

C'était en effet le canon qui annonçait la naissance du comte de Paris.

Voilà mes souvenirs de Reims.

VICTOR HUGO.

CŒURS PURITAINS[1]

I

Ce dimanche-là, à six heures et demie du soir, Barnabé sortit de sa chambre. La maison Thayer n'était haute que d'un étage et ne contenait point de vastes appartements ; un certain nombre de petites chambres étaient groupées autour de trois pièces carrées : une salle au nord, une autre au midi, et la grande cuisine. Barnabé, en sortant de sa chambre, alla droit à la cuisine, où la famille était réunie.

Caleb Thayer, sa femme Déborah, son fils Éphraïm et sa fille Rébecca étaient assis en demi-cercle autour du foyer. On était au mois de mai, déjà, mais le temps était aigre et l'on avait des craintes pour les fleurs des pommiers. En dépit du feu qui brûlait dans l'âtre, le froid pénétrait dans la cuisine.

Caleb Thayer tenait sur ses genoux une grande Bible de cuir; il la lisait à haute voix, d'un ton solennel. Droite sur son séant, sa large figure penchée, Déborah Thayer avait une expression juridique et raisonneuse. La chaleur de la flamme rendait encore plus éclatantes les joues roses de Rébecca; elle était assise auprès de sa mère; sa chevelure brune et luisante, retenue par un peigne dentelé, dominait avec

1. L'original a paru sous ce titre : *Pembroke* (Harper et Cie, éditeurs, New-York); — Pembroke est le nom du village où l'auteur a placé l'action du roman. — *Tous droits réservés.*

une sorte de dignité son fichu des dimanches. Sa mère et elle ne se ressemblaient pas ; mais leurs gestes étaient les mêmes et prouvaient peut-être une ressemblance morale plus profonde. Éphraïm, petit pour son âge, habillé de vêtements gauchement faits à domicile, se tortilla quand Barnabé entra, puis le considéra d'un regard lent. Il examina les cheveux lissés et parfumés, le gilet de satin noir à fleurs bleues, l'habit à boutons de cuivre et les bottes brillantes de son frère, et se mit à siffloter entre ses dents.

— Éphraïm ! dit sévèrement sa mère.

Elle avait une voix lourde, à laquelle un léger bégaiement donnait un accent plus pénétrant et plus personnel.

Caleb continuait à lire pesamment.

— Où allez-vous, Barney? demanda Éphraïm, avec une grimace et un ricanement adressés à Barnabé par-dessus le dossier de sa chaise.

— Éphraïm ! répéta sa mère.

Elle fronçait, en même temps, ses épais sourcils roux ; et le regard de ses yeux bleus, par delà la sœur, atteignait le frère.

Éphraïm se remit en position, il murmura :

— C'était seulement pour savoir où il allait.

Barnabé, debout devant la fenêtre, brossait son joli chapeau melon avec une aile de canard blanc. C'était un grand et beau gars ; son profil se découpait, net et régulier, sur la lumière, entre les deux pointes aiguës de son col, et sa chemise moulait un corps bien découplé. Ses joues étaient aussi colorées que celles de sa sœur.

Lorsqu'il mit son chapeau et ouvrit la porte, sa mère elle-même interrompit la lecture de Caleb :

— Ne restez pas plus tard que neuf heures, Barnabé.

Le jeune homme murmura d'un ton grognon quelque chose d'inintelligible.

— Je ne suis pas disposée à vous voir rester dehors aussi longtemps que dimanche dernier, répliqua sa mère.

Elle secoua de haut en bas, lourdement, son menton, comme s'il eût été de fer.

Barnabé se hâta de sortir en faisant claquer la porte.

— S'il avait seulement quelques années de moins, je le ferais revenir pour refermer cette porte! dit la mère.

Caleb reprit sa lecture. Il lisait maintenant un des psaumes les plus remplis d'imprécations, et les yeux bleus de Déborah flamboyaient d'une énergie guerrière en l'écoutant : elle confondait les ennemis du roi David avec ceux qui bravaient sa propre autorité.

Barnabé sortit de la cour, qui s'étendait large et profonde au midi. Sur la jeune herbe fraîche, les fleurs des cerisiers avaient neigé. Les trois grands cerisiers du milieu commençaient à verdir, après avoir été blancs de fleurs; les pommiers étaient fleuris.

Il y avait des pommiers encore derrière le mur de pierres qui longeait la route ; leurs douces branches fleuries, dans l'air froid, avaient un aspect étrange. Le couchant était clair et jaune, traversé de quelques nuages violacés.

Barnabé regarda les fleurs au-dessus de sa tête et se demanda s'il ne surviendrait pas une gelée. Une large part de leurs revenus était fournie aux Thayer par les pommes, et Barnabé avait maintenant un intérêt vital en ces affaires, puisqu'il devait, le 30 juin, épouser Charlotte Barnard. Il prenait souvent un crayon et un bout de papier et calculait, au moyen de chiffres embrouillés, à combien se monteraient leurs revenus et leurs dépenses probables.

Il avait arrêté dans sa tête que Charlotte aurait tous les ans une robe de soie neuve et deux chapeaux neufs, l'un pour l'hiver, l'autre pour l'été. Sa mère avait souvent remarqué, avec dédain, que Charlotte Barnard portait, pendant l'hiver, son chapeau d'été, dont elle changeait le ruban, et que, de plus, depuis trois ans, elle n'avait pas eu un chapeau neuf.

— Si elle n'en a pas, cela ne l'empêche pas d'être plus jolie que n'importe quelle jeune fille de la ville ! avait répondu Barnabé, profondément blessé.

Il était resté, pourtant, préoccupé de cette question : les chapeaux de Charlotte ; il avait décidé qu'elle en aurait un blanc, garni de rubans de gaze, pour l'été, et une capote de soie foncée pour l'hiver, pareille à celle de Rébecca ; seulement, la soie serait bleue au lieu d'être rose, parce que Charlotte était blonde. Barnabé s'était même demandé, avec une tendre hésitation, avant d'acheter son beau gilet de satin à fleurs, s'il ne pourrait pas faire un autre emploi de cet

argent, acheter un chapeau à Charlotte; mais il n'avait pas osé. Un jour, il lui avait donné un petit châle bleu à ramages, et le père de Charlotte l'avait forcée à le rendre :

— Je n'admets pas que de jeunes galantins vous achètent des vêtements pendant que vous êtes sous mon toit !

Charlotte avait rendu le châle à son fiancé en lui disant, avec des larmes de regret dans les yeux :

— Papa trouve que je ne dois pas le prendre... Vous ferez mieux de le garder jusqu'à nouvel ordre, Barney.

Barnabé avait soigneusement plié le châle et l'avait rangé dans le fond d'une petite malle qu'il fermait toujours à clef.

Après un quart de mille environ, le mur de pierres et les pommiers cessaient. On avait devant soi un bout de clôture neuve et une maisonnette neuve en construction. La cour était pleine de plâtras et une échelle montait jusqu'au toit, tout brillant de ce jaune rose et frais qui est la couleur du bois de pin naturel.

Barnabé, debout devant la maison, la contempla quelques minutes; puis il en fit lentement le tour, la tête levée; puis il marcha vers la porte, et franchit le seuil en sautant, car il n'y avait pas encore de marches. Une fois entré, il secoua de ses habits la sciure de bois, soigneusement, puis il parcourut la maison, grimpa au second par une échelle et couva des yeux avec orgueil les deux chambres placées sous la pente du toit neuf. Il avait repoussé avec dédain l'idée émise par son père que la maison pourrait n'avoir qu'un étage au lieu d'un étage et demi. Caleb Thayer avait une horreur et une peur extrêmes du vent. Son père, qui avait bâti la maison où il demeurait, avait éprouvé avant lui cette même frayeur. Déborah s'indignait souvent contre cette folie de coucher dans de petites niches étouffées, au lieu d'avoir de vastes chambres, parce que les ancêtres avaient craint le vent comme la peste; et Barnabé, là-dessus, était d'accord avec elle.

Au rez-de-chaussée de la maison neuve se trouvaient en façade deux pièces carrées, comme celles de la maison Thayer; par derrière était la grande cuisine, suivie d'une chambre, avec son toit particulier.

Barnabé entra dans la cuisine et s'y arrêta, le dos appuyé

à l'embrasure d'une fenêtre. Les vitres n'étaient pas posées, l'air froid et la lumière du soir pénétraient librement. Au dehors, un champ d'une belle étendue montait en pente douce; et plus loin, au sommet de la colline, un angle de toit et une grande cheminée se dessinaient en noir sur le ciel. Une mince colonne de fumée en sortait, droite et sombre : là demeurait Charlotte Barnard.

Barnabé vit cette fumée. Il y avait dans le champ un petit creux tout bleu de violettes; il le remarqua machinalement. Une charrette passa sur la route. Il allait partir, mais soudain il resta immobile au milieu de la cuisine, comme si quelqu'un l'eût arrêté. Il regarda le foyer neuf, sans feu, puis, à travers la porte ouverte, la chambre à coucher qu'il devait occuper lorsqu'il serait marié avec Charlotte, puis les salles de la façade, qui ne seraient que des appartements de cérémonie, sans relation aussi étroite avec la vie de tous les jours.

Les fenêtres de la cuisine seraient ensoleillées, Charlotte trouverait la pièce agréable à habiter :

— On pourra mettre ici son *rocking-chair*, — dit Barnabé à haute voix.

Des larmes lui montèrent aux yeux. Il avança de quelques pas, appuya sa joue fraîche et jeune contre un pan de mur de cette maison neuve et y mit un baiser... C'était, — sans qu'il s'en rendît compte — un témoignage de ferveur adressé non seulement à Charlotte, à la joie de la voir venir à lui dans ces murs, mais aussi à toute la Vie, à l'Amour, à la Nature. Il sanglotait presque, en sortant de la maison, les pensées se pressaient en foule dans son cerveau, il ne posait pas sur le sol.

« J'épouserai Charlotte et nous vivrons ici toute notre vie et nous mourrons ici, — se disait Barnabé en montant la colline. — C'est dans la salle du nord que sera placé mon cercueil quand tout sera fini !... » Malgré cette idée funèbre, son cœur bondissait de joie; il marchait fièrement comme un soldat dans le rang, ses épaules se carraient sous son habit des dimanches.

Les nuages dorés pâlissaient au couchant; l'air du soir lui soufflait froidement au visage; à mesure qu'il approchait de la maison Barnard, il voyait la lueur du feu flamboyer sur

le mur de la cuisine. Il entra dans la cour, et il aperçut une tête blonde éclairée par un rayon vermeil. Il y avait un marteau à la porte : il le souleva doucement et le laissa retomber. Ce ne fut qu'un léger bruit, mais une ombre de femme aussitôt se dirigea vers la cour, et Barnabé entendit ouvrir la porte intérieure. Il ouvrit lui-même la porte extérieure : Charlotte était là, debout, calme et souriante. Ils ne se parlèrent pas. Barnabé s'assura que la porte était fermée derrière elle, puis il prit Charlotte par les mains et l'embrassa.

— Il ne faut pas faire cela, Barnabé ! murmura Charlotte en détournant la tête.

Elle était aussi grande que lui, et aussi belle.

— Et si je veux le faire !... — répondit Barnabé radieux.

Et sa figure poursuivit celle de la jeune fille jusque sur l'épaule.

— Il fait vraiment froid, n'est-ce pas? demanda Charlotte d'une voix qu'elle avait peine à rendre grondeuse.

— J'ai été voir notre maison. Donnez-moi encore un baiser, Charlotte!

— Charlotte! cria une voix sonore.

Et les amoureux tressaillirent.

— Je viens, père !

Charlotte ouvrit la porte et entra paisiblement dans la cuisine, ayant Barnabé sur les talons. Son père, sa mère et sa tante, Sylvia Crane, étaient assis là, éclairés par la rouge lueur du feu et par le dernier rayon du crépuscule. Sylvia était placée un peu en arrière des autres; sa silhouette, avec sa figure délicate, encadrée d'un chapeau blanc, rappelait une de ces branches de pommier fleuries.

— Comment vous portez-vous? dit Barnabé d'une voix forte, légèrement irritée.

La mère et la tante de Charlotte répondirent un peu nerveusement.

— Comment va votre mère? ajouta madame Barnard.

— Très bien, je vous remercie.

Charlotte avança une chaise à son amoureux. Il venait de s'asseoir quand Céphas Barnard prit la parole, d'une voix aussi brusque et aussi rude qu'un aboiement de chien: Barney sursauta et sa chaise racla le sol sablé.

— Allumez la chandelle, Charlotte! disait Céphas.

Charlotte obéit: elle alluma une chandelle sur la haute cheminée, puis s'assit auprès de Barnabé; Céphas les regardait.

C'était un petit homme, avec la figure mince entourée de mèches blanches et d'une barbe également blanche, mais dont les yeux noirs brillaient aigus et fixes. Barnabé le regardait, à son tour, d'un air résolu : il y avait une curieuse ressemblance entre ces deux paires d'yeux. Par le fait, il y avait eu jadis une parenté assez proche entre les Thayer et les Barnard : il n'était pas extraordinaire qu'un point commun se retrouvât chez ceux d'aujourd'hui.

Céphas avait craint que Barnabé, profitant de l'obscurité, ne prît la main de Charlotte ou ne hasardât quelque autre familiarité amoureuse. C'est pourquoi il avait ordonné d'allumer la chandelle, bien que la nuit ne fût pas complètement venue. Barnabé, assis auprès de sa fiancée, semblait à peine la regarder, et pourtant, par un phénomène de vision subtil, peut-être immatériel, aucun mouvement de sa tête, aucune expression fugitive de son visage, reflet de son âme, ne lui échappaient. Il avait toujours devant les yeux les traits bien-aimés de Charlotte, purs et dignes, presque sévères, mais adoucis par une fleur de jeunesse, et ses cheveux blonds nattés en couronne, avec une longue boucle derrière chaque oreille. Charlotte n'aurait pas pu dire si Barney l'avait regardée, et cependant il savait que, sur une robe neuve en mousseline de laine, d'un rouge mélangé, elle portait une collerette en broderie, avec la chaîne d'or de sa mère, que celle-ci lui avait donnée.

Barnabé attendait anxieusement le bruit que ferait le pétillement du feu dans la grande salle à côté: il espérait que Charlotte l'avait allumé et que, bientôt, ils pourraient y aller tous les deux seuls. Il en était ainsi d'habitude, le dimanche soir; quelquefois, cependant, avant l'arrivée du jeune homme, Céphas défendait à sa fille d'allumer le feu et interdisait ainsi toute espèce de tête-à-tête aux amoureux.

— Si Barnabé Thayer ne peut pas rester assis avec le reste de la famille, il peut s'en retourner chez lui! — proclamait-il, ces jours-là.

Il l'avait proclamé, ce soir, et Charlotte, désolée, avait obéi.

Elle n'avait pas autre chose à faire : tout enfant elle avait appris, en même temps que son alphabet, à connaître à fond le caractère de son père et les obligations que ce caractère lui imposait.

— Il faut être une bonne fille et faire attention ; c'est la manière de votre père !...

Madame Barnard avait elle-même épelé le caractère de son mari comme un dur et cruel texte de la Bible. Elle s'étonnait de son obscurité, mais elle y croyait avec respect ; elle le défendait même, au besoin. Cette femme grasse et molle, d'une allure lourde, traînante, devenait résolue, ses yeux doux, aux paupières épaisses, flamboyaient, quand sa sœur aînée, Hannah, osait blâmer Céphas.

— Je vous dis que c'est sa manière ! déclarait Rachel Barnard.

Elle prononçait ces mots comme s'il s'était agi du roi.

— Sa manière ! — ricanait Hannah. — Je la connais, sa manière !... Vous bourrer de seigle, et encore de seigle, sans vous laisser manger une parcelle de maïs, et après cela, vous bourrer de maïs, et encore de maïs, sans même un grain de seigle ! Ne vous laisser rien manger, pendant un temps, que des légumes verts et des produits du jardin, vous faire brouter et ruminer votre pâture comme des bêtes à cornes, puis, après cela, ne vous nourrir que de viande ! Vous laisser sortir quand cela lui passe par la tête et puis vous garder à la maison, Charlotte et toi, toute une année !...

— C'est sa manière, et je n'entends pas qu'on la critique ! ripostait avec fermeté Rachel Barnard, tandis que sa sœur continuait à ricaner.

Charlotte était aussi loyalement soumise que sa mère ; elle n'aimait pas que son fiancé lui-même insinuât la moindre chose contre son père. Que son acquiescement aux volontés de ce père la rendît malheureuse, peu lui importait ; elle n'en obéissait pas moins.

Ce soir, elle savait que Barnabé attendait impatiemment son signal pour quitter le reste de la compagnie et s'en aller avec elle dans la salle du devant ; elle-même sentait dans tous les nerfs de son corps une impatience et un désir involontaires, mais personne ne pouvait s'en douter : elle était aussi calme en apparence que si Barnabé eût été le vieux squire

Payne, qui venait quelquefois les voir le dimanche soir. Elle semblait écouter attentivement la conversation de sa mère et de sa tante sur le grand nettoyage de printemps.

Céphas et Barnabé gardaient un silence maussade. Le jeune homme soupçonnait que Céphas avait défendu d'allumer le feu ; il était indigné aussi de la façon dont Charlotte avait été rappelée par son père, — et il n'avait aucune diplomatie.

Charlotte, sous son calme apparent, devenait inquiète. Elle regardait sa mère, dont les yeux étaient baissés. Les deux femmes pressentaient une tempête. Charlotte, sans bruit, rapprocha un peu sa chaise de celle de son amoureux ; sa robe toucha le genou de Barnabé. Tous deux rougirent et tremblèrent : les yeux de Céphas étaient fixés sur eux.

Charlotte ne sut jamais comment cela commença, mais son père aborda soudain un dangereux sujet, sur lequel lui et Barnabé se jetèrent comme sur un os à ronger. Barnabé était démocrate, Céphas était whig. Aucune des deux femmes ne comprenait bien l'objet de la discussion ; mais Charlotte pâlissait de plus en plus et jetait à sa mère des regards navrés.

— Pas cela, père, pas cela ! hasarda une ou deux fois Rachel Barnard.

Elle faisait l'effet d'un moineau voulant lutter contre le vent.

Charlotte posa sa main sur le bras de son amoureux et l'y laissa, mais il n'eut pas l'air de s'en apercevoir.

— Non, dit-elle, non, Barnabé... Il me semble qu'il va geler cette nuit ; ne le croyez-vous pas ?

Personne ne l'entendit. Sylvia Crane, à l'arrière-plan, pressait de ses mains fines les bras de son *rocking-chair*.

Tout à coup, les deux hommes commencèrent à hurler l'un contre l'autre des épithètes injurieuses. Céphas s'était levé, agitant le bras droit avec fureur ; Barnabé secoua la main de Charlotte et se dressa.

— Sortez d'ici ! cria Céphas d'une voix rauque ; sortez d'ici ! Sortez de cette maison et n'ayez jamais l'audace d'en revenir souiller le seuil tant que le Seigneur tout-puissant régnera !

Le vieillard pouvait avec peine articuler ses mots ; il remuait

les bras, branlait la tête, frappait du pied; il était blanc de rage.

— Je n'y reviendrai jamais, par le Seigneur tout-puissant! répondit Barnabé d'une voix solennelle.

Et la porte retentit derrière lui. Charlotte se leva précipitamment.

— Asseyez-vous! cria Céphas.

Charlotte s'élança vers la porte.

— Asseyez-vous! répéta son père.

Sa mère saisit sa robe.

— Charlotte, asseyez-vous, — murmura-t-elle, regardant son mari avec terreur.

Mais Charlotte lui fit lâcher prise :

— Ne m'arrêtez pas, mère : je ne supporterai pas qu'on le renvoie de cette façon! dit-elle.

Son père s'avança, menaçant, mais elle lui opposa ses jeunes et fortes épaules et, le repoussant, elle s'élança dehors. La porte fut refermée derrière elle et verrouillée sans que seulement elle y prît garde. Elle traversa la cour en courant, elle criait :

— Barney! Barney! Barney! revenez!

Barnabé était déjà dehors, sur la route; il ne tourna pas la tête et continua son chemin. Charlotte pressa le pas.

— Barney! cria-t-elle d'une voix brisée par les sanglots. Barney, revenez! Vous n'êtes pas fâché contre moi, n'est-ce pas?

Barney ne tournait toujours pas la tête ; la distance augmentait entre eux tandis que Charlotte le suivait en l'appelant.

Soudain, elle s'arrêta; elle regarda son fiancé qui s'éloignait d'elle et s'enfonçait à grands pas dans l'obscurité.

— Barney Thayer? — cria-t-elle d'une voix irritée, impérieuse; — si jamais vous devez revenir, revenez tout de suite!

Mais Barney continua comme s'il n'entendait pas. Elle tenait encore ses yeux attachés sur lui et respirait avec effort. Elle pouvait à peine empêcher ses pieds de courir après lui, mais elle ne voulait pas le suivre plus longtemps. Elle ne l'appela plus. En un clin d'œil, elle fit volte-face et, la tête haute, dans la nuit, elle se dirigea vers la maison.

Elle n'essaya pas d'ouvrir la porte : elle était certaine

qu'on avait mis le verrou, et elle avait de l'orgueil. Elle s'assit sur la pierre plate et froide, et elle resta là, appuyée contre le vieux panneau de la porte, immobile autant que l'ombre de quelque objet inanimé. Le vent commença de s'élever et, en même temps, la pleine lune apparut. La tête blonde de Charlotte, brusquement éclairée, ressemblait à une fleur pâle, mais les plis de sa robe rouge restaient aussi sombres et vagues que le feuillage du lilas à côté d'elle. Les branches fleuries d'un large pommier, seules au milieu des ténèbres, étaient comme les ailes argentées d'un grand oiseau couvant son nid; l'herbe de la cour brillait comme une toison d'argent. Charlotte ne fit pas plus attention à tout cela qu'aux battements de son cœur. Elle avait dans la poitrine un mouvement d'horloge et ne l'entendait pas.

Une voix faible, un murmure, l'appela; une forme souple et mince tourna le coin de la maison comme un rameau de vigne.

— Charlotte, êtes-vous là ?

Charlotte n'entendit pas.

Le souffle répéta :

— Charlotte !

Charlotte regarda autour d'elle : une main blanche et mignonne émergea des ténèbres, au coin de la maison, et lui fit signe.

— Charlotte, venez, venez vite.

Charlotte ne bougea pas.

— Venez, Charlotte ! Votre mère a une peur affreuse que vous ne preniez froid. Venez, la grande porte est ouverte.

Charlotte restait immobile. Alors la forme souple et mince se dirigea mystérieusement vers elle, sans quitter l'appui de la maison et, pareille à un oiseau prudent, avec de fréquentes pauses. Quand elle fut tout près de Charlotte, elle lui toucha timidement l'épaule :

— Oh ! Charlotte, êtes-vous si désolée?... Il aurait dû cependant connaître votre père, depuis le temps!... Sa colère passera et il reviendra.

— Je ne lui demande pas de revenir.

Ainsi répondit Charlotte, sur un ton de colère. Sylvia la regardait avec découragement: la figure de Charlotte paraissait étrange et dure, au clair de lune.

— Votre mère est affreusement inquiète, — répliqua sa tante à voix basse. — Elle a peur que vous ne preniez froid. Je suis sortie par la grande porte pour que vous puissiez rentrer par là. Votre père dort dans son fauteuil ; il a défendu à votre mère d'ouvrir l'autre porte, et elle n'a pas osé le faire, mais nous n'avons pas besoin de passer près de lui : vous pouvez très bien vous glisser par là et gagner votre chambre sans qu'il s'en doute... Oh ! Charlotte ! venez vite !

Charlotte se leva. Sylvia côtoyait toujours la maison, tandis que Charlotte allait hardiment en pleine lumière.

— Charlotte, j'ai une peur affreuse qu'il ne vous aperçoive !

Mais la jeune fille ne recula pas. Au moment où elles atteignaient la porte, elle fut refermée devant elles si violemment qu'elles en reçurent le vent au visage. Elles entendirent la voix désolée de madame Barnard :

— Oh ! père, laissez-la rentrer !

— Ne vous inquiétez pas, mère ! cria Charlotte. Je vais aller chez tante Sylvia.

— Oh ! Charlotte !

Et la voix de la mère se brisa dans un sanglot.

— Ne vous inquiétez pas, mère, — répéta Charlotte avec une sécheresse de ton moins réconfortante que ses paroles. — Je serai très bien chez tante Sylvia... Venez ! — dit-elle impérieusement à sa tante, — je ne veux pas rester ici plus longtemps.

Elle s'en alla, d'un pas rapide, comme avait fait Barnabé.

— Je vais l'emmener chez moi, — dit Sylvia à sa sœur d'une voix tremblante.

Puis elle suivit Charlotte.

Sylvia demeurait sur une vieille route qui partait de la grande un peu après la maison neuve : — il fallait donc passer devant. — Charlotte marchait d'un tel pas que Sylvia pouvait à grand'peine la suivre ; elle glissait dans son sillage, soufflant doucement et relevant sa robe, afin d'éviter la rosée du soir. Elle tremblait de sympathie pour Charlotte ; elle avait, de plus, une inquiétude pour son propre compte.

Quand elles atteignirent la maison neuve, elle se mit à sangloter ; mais Charlotte passa vite, sans un murmure.

— Oh! Charlotte, ne soyez pas si désolée! — dit la pauvre tante. — Je suis sûre que tout s'arrangera.

Charlotte ne répondit pas. Les plis sombres de sa robe frôlaient les buissons au bord de la route, et Sylvia, tremblante, se hâtait derrière elle.

Ni l'une ni l'autre ne se douta que Barnabé les surveillait, debout dans une fenêtre de la maison neuve. Après s'être enfui de chez Céphas, il était venu là. Il reconnut la démarche de Charlotte aussi facilement que son visage, et entendit la voix de Sylvia sans distinguer ses paroles. Il les vit tourner le coin de la route, et il pensa que Charlotte, pour une raison ou pour une autre, allait passer la nuit chez sa tante. Il avait résolu de rester où il était, dans sa maison déserte, et de ne plus retourner au logis paternel.

Une grande douleur et une grande colère contre le monde entier et contre la vie s'étaient emparées de lui. Il ne pensait pas à ses ennemis personnels : c'était la vie elle-même qu'il aurait voulu frapper au visage, parce qu'il existait. Après le bonheur exalté, presque céleste, où il avait plané, ce soir-là même, il se trouvait plongé dans des abîmes d'autant plus profonds. Sa joie, tout à l'heure, avait recherché les causes premières, atteint jusqu'à l'éternité; de même, à présent, sa misère. L'esprit religieux que lui avaient transmis naturellement plusieurs générations de puritains et que toute son éducation, depuis l'enfance, avait développé, lui rendait impossible toute sympathie ou antipathie essentielle en dehors de Dieu.

Assis sur un tas de copeaux, dans un coin, il s'étreignait les bras avec des mains crispées et plaidait sa propre cause avec violence.

— Qu'ai-je fait pour être ainsi traité? se demandait-il, en levant la tête dans les ténèbres.

Et ce n'était point la figure menaçante de Céphas Barnard qu'il voyait devant lui, mais bien une autre figure gigantesque, dont son imagination ne pouvait définir les contours et qui, semblable à une statue de pierre, le regardait avec une terrible puissance négative. Barnabé essayait de la frapper, mais ses coups retombaient sur son propre cœur.

— Qu'ai-je fait? — demandait-il infatigablement à la grande, rigide et silencieuse Conscience qui se dressait devant lui. —

N'ai-je pas, depuis mon enfance, suivi tous Tes commandements ? Ai-je jamais manqué de Te louer comme l'auteur de mon bonheur, et ne T'ai-je pas demandé de le bénir ?... Qu'ai-je fait pour que ce bonheur me soit enlevé ? Il ne m'a été donné que pour m'être enlevé. Pourquoi me l'avoir donné, alors ?... Pour se moquer de moi !... Oui, oui, se moquer de moi ! — cria-t-il avec rage.

Il distribuait des coups dans les ténèbres, et son cœur bondissait douloureusement. La possibilité que son malheur ne fût pas définitif ne se présenta pas même à sa pensée. Il n'eut pas l'idée, un seul instant, qu'il pût rentrer dans la maison de Céphas Barnard, implorer son pardon et épouser Charlotte. Tout lui paraissait réglé, irréparable, il n'y avait plus à y revenir,

Barnabé finit par s'étendre sur le tas de copeaux et par y rester immobile. De froides bouffées de vent entraient de temps en temps par les fenêtres, une planche mal attachée battait quelque part dans la maison, les arbres au dehors gémissaient lourdement.

« Il n'y aura pas de gelée », se dit Barnabé, sa pensée suivant malgré tout la routine habituelle. Après quoi, il s'affirma, avec la force d'un serment, que la gelée lui était indifférente... C'était pour Charlotte et pour lui que tous les arbres avaient fleuri, ce printemps ; les fleurs pouvaient bien se flétrir et tomber : que lui importait maintenant ?

II

La maison de Sylvia Crane était celle où sa grand'mère était née ; c'était la plus vieille du village. On l'appelait « la vieille maison Crane ». Elle n'avait jamais été repeinte ; elle était bâtie en cailloux grisâtres qui s'effritaient par écailles. Le toit fléchissant formait devant la cheminée un enfoncement moussu ; les fenêtres et les portes allaient de travers, et l'ensemble de la bâtisse ondulait de telle façon qu'en plein jour elle avait un aspect déjà fantastique ; au clair de lune, elle semblait un édifice de rêve.

Quand Sylvia et Charlotte arrivèrent devant la porte, il semblait qu'elles allaient y pénétrer doucement, comme à travers les grisailles de l'ombre. Mais Sylvia s'arrêta, les épaules tendues avec un air d'énergie singulière, comme si elle s'apprêtait à lutter contre un fantôme. Sur la marche était posée une large pierre ronde, soigneusement poussée contre la porte. Il n'y avait ni serrures ni clefs dans « la vieille maison Crane », des verrous seulement. Sylvia ne pouvait, lorsqu'elle sortait, fermer la porte du dehors : elle avait donc adopté un expédient déjà en faveur du temps de sa mère et de son aïeule, et qui montrait bien des natures pleines d'illusions peu faites pour rendre la vie confortable.

De tout temps, lorsqu'elles laissaient la maison vide, les dames Crane avaient verrouillé en dedans la porte de côté, celle qui servait d'habitude, puis, une fois sorties par la grande porte, elles avaient laborieusement roulé devant elle cette même grosse pierre. Sylvia raisonnait avec la même simplicité que sa mère et son aïeule : « Quand la pierre est devant la porte, les gens comprennent bien qu'il n'y a personne dans la maison, puisqu'on n'a pu poser la pierre que du dehors. » Et si, par hasard, quelque voisin faisait observer qu'un individu malintentionné pouvait enlever la pierre et entrer à son gré dans la maison, Sylvia répondait, avec l'innocence de son raisonnement traditionnel : « Personne ne l'a jamais fait. »

Ce soir, elle roula la pierre dans le coin où elle séjournait depuis trois générations, quand les dames Crane étaient au logis, et elle regretta, en poussant un gros soupir, de l'avoir mise devant la porte : « Quel malheur ! pensa-t-elle. Si je ne l'avais pas mise, il serait entré et m'aurait attendue... » Elle ouvrit la porte : l'obscurité de la maison apparut plus noire que celle de la nuit.

— Attendez une minute, je vais allumer une chandelle.

Charlotte attendit, appuyée contre le battant de la porte. Il restait dans l'âtre une petite flamme qui voltigeait. Tante Sylvia en approcha la chandelle, puis la tendit vers sa nièce :

— Entrez ! fit-elle.

Avant d'aller chez sa sœur, elle avait allumé un petit feu de charbon qui avait brûlé lentement et durait encore. La lueur

pâle de ce feu et celle de la chandelle fumeuse éclairaient la pièce d'une façon incertaine, éparpillant les ombres au lieu de les dissiper.

La pièce avait un air de fête : les fauteuils, au siège aplati, étaient rangés contre la muraille deux par deux, se regardant ; le grand *rocking-chair* en crin était placé tout en avant, face à la cheminée, le canapé de crin étincelait dans toute sa longueur, barrant la fenêtre, au-dessous des plis rigides des rideaux blancs à frange. Les livres, posés sur la table à jeu toute reluisante, se regardaient l'un l'autre, — comme les fauteuils, — leurs tranches dorées tournées vers la lumière. Et Sylvia avait aussi mis sur la table un broc de cuivre vermeil, resplendissant, d'où jaillissaient des fleurs de pommier.

Ce fut lui qu'elle regarda tout de suite après avoir posé le chandelier sur la cheminée. Il lui sembla que toute la lumière de la chambre se concentrait en lui ; il éclairait, à ses yeux, comme une lampe de cuivre.

Charlotte aussi le regarda :

— Richard doit être venu ici pendant que vous étiez à la maison, dit-elle.

— S'il est venu, cela ne fait rien ! répondit Sylvia en rougissant un peu et redressant la tête.

Sylvia était beaucoup plus jeune que sa sœur ; debout dans la lumière, elle paraissait même plus jeune que sa nièce. Sa silhouette avait la sveltesse un peu anguleuse et affectée souvent particulière aux femmes qui mûrissent sans être mères. A trente ans, elle avait arboré un petit bonnet de dentelle blanche, mais sa figure conservait une fraîcheur délicate et l'expression de curiosité étonnée qui appartient à la jeunesse.

Cependant elle regardait Charlotte comme une enfant à côté d'elle ; elle se sentait d'autant plus vieille qu'elle accueillait les années à contre-cœur et avec peine. Elle remua un peu le feu, en ayant soin de relever en arrière sa robe de soie noire. Charlotte restait debout ; appuyée à la cheminée, elle regardait le feu tristement.

— Si j'étais vous, Charlotte, je ne me ferais pas de chagrin ! hasarda timidement Sylvia.

— Je crois que nous ferions bien d'aller nous coucher, répondit Charlotte ; il doit être tard.

— Aimez-vous mieux coucher avec moi, ou bien dans la chambre d'amis ?

— Dans la chambre d'amis, je crois.

— Bien ; je vais vous donner une chemise de nuit.

Leurs deux visages étaient graves et calmes; elles se souhaitèrent l'une à l'autre une bonne nuit, d'une voix ferme. Mais Charlotte, après avoir dit, avec soumission, sa prière, que rien ne pouvait lui faire négliger, éclata en sanglots :

— Pauvre Barney ! murmurait-elle, pauvre Barney !

Toutes les portes étaient ouvertes ; elle crut, un moment, entendre pleurer au-dessous d'elle, puis elle pensa qu'elle s'était trompée. Mais non, ce n'était pas une erreur ; Sylvia Crane se lamentait aussi douloureusement que sa jeune nièce :

— Pauvre Richard ! — répétait-elle dans son chagrin, — pauvre Richard ! il est venu, il a trouvé la pierre et il est reparti!

Ces deux figures, si chères au cœur des deux femmes qu'elles étaient comme présentes à leurs yeux, offraient une réelle ressemblance. Richard Alger et Barnabé Thayer étaient parents éloignés par leurs mères : on disait souvent qu'on les aurait pris pour deux frères. Sylvia voyait donc en esprit le même type que Charlotte; seulement, le visage de Richard était plus âgé : il avait six ans de plus qu'elle.

— Si je n'avais pas mis la pierre, il aurait pu croire que je ne l'avais pas entendu frapper : il serait entré et m'aurait attendu... Pauvre Richard! Qu'aura-t-il pensé ? C'est la première fois que cela arrive depuis dix-huit ans.

Pour Sylvia, lorsqu'elle regardait en arrière, ces dix-huit années se résumaient dans les soirées du dimanche où Richard venait chez elle ; c'était ce qui rendait ces années impérissables et les rachetait du passé mort.

Elle avait supporté bien des peines, mais l'amour seul donnait au passé du relief dans sa mémoire. En les revoyant, ces dix-huit années, elle oubliait qu'elle avait perdu, pendant ce temps-là, son père, sa mère et une sœur ; à peine si leurs funérailles passaient devant ses yeux comme des ombres. Elle oubliait leurs soucis et les siens, elle oubliait que pendant dix années, elle avait soigné sa mère clouée dans son lit par la maladie; elle oubliait tout, excepté ces soirées bénies où Richard était venu!

Elle se souvenait des plus petits détails : comment, petit à petit, elle avait orné la plus belle pièce de la maison, économisant pour cela quelques sous, sur ses faibles revenus, parce qu'il s'asseyait là tous les dimanches ; comment, la mode ayant changé, elle avait enlevé le lit que sa mère et son aïeule y avaient laissé, avec quelle audace elle s'était permis d'acheter un canapé de crin pour le mettre à la place du lit... Ces embellissements étaient devenus un culte pour Sylvia Crane. Aussi fidèlement que jamais aucun adorateur du dieu antique, elle déposait ses offrandes, — un canapé de crin, un *rocking-chair*, un broc de cuivre rempli de fleurs, — sur l'autel de l'Amour.

Sylvia sanglotait dans les ténèbres en évoquant des rêves qui ne s'étaient jamais réalisés. Elle se voyait sur le canapé, assise à côté de Richard, la main dans la main, comme deux fiancés.

Richard Alger, pendant ces dix-huit années, n'avait jamais fait la cour à Sylvia, à moins que la constance de sa visite hebdomadaire ne fût considérée — c'était le cas, d'ailleurs, chez ses voisins de campagne, et dans le simple cœur de Sylvia — comme une preuve d'amour.

Dans son parfait décorum et sa réserve de vieille fille, Sylvia ne s'était peut-être pas doutée que Richard Alger ne lui avait jamais fait la cour. Si son vieil admirateur avait réellement essayé de s'asseoir à ses côtés sur le canapé de crin et de lui prendre la main, sûrement elle se serait reculée. Elle ignorait, à vrai dire, s'il ne lui faisait pas la cour de la façon la plus orthodoxe et la plus honorable, sans un mot de tendresse, sans une caresse, car on l'avait élevée à regarder l'amour comme une des lois les plus secrètes de la nature, qu'on doit se cacher à soi-même avec confusion. Ce qu'elle savait, c'est que Richard ne lui avait jamais demandé de l'épouser et, à ce propos, elle ne se défendait pas d'une certaine impatience. Elle s'en était ouverte une fois à sa sœur, la mère de Charlotte.

— Je ne veux pas lui en parler, avait-elle dit ; mais je crois que cela vaudrait bien mieux pour lui si nous étions établis. On prend à peine soin de lui depuis la mort de sa mère.

— Il a pourtant assez d'argent.

— L'argent n'achète pas tout.

— Possible, mais je ne le plains pas du tout; c'est vous que je plains!

— Alors, j'attendrai encore un peu! répondit fièrement Sylvia à sa sœur. Ce n'est pas de moi que je suis préoccupée.

— Les femmes ont beau ne pas se préoccuper de leurs propres intérêts, elles n'en souffrent pas moins, — avait répliqué madame Barnard avec plus de mépris qu'elle n'en avait jamais témoigné à sa sœur. Vous vieillissez, Sylvia!

— Je le sais bien.

Et Sylvia tressaillait comme si elle avait reçu un coup. Les années, en passant, la blessaient comme des essaims d'abeilles. Elle en ressentait une amère humiliation, non pas pour elle, mais pour Richard. Personne ne savait avec quelle douleur elle les comptait, ces terribles années, comme elle aurait voulu retenir le temps, de ses petites mains transparentes, par quel effort pitoyable et vain elle lui opposait son tendre cœur, non pour elle-même ou par vanité, mais pour l'amour de lui. Elle en était arrivée, dans la sincérité de son âme, à se considérer comme une espèce de monnaie précieuse qui ne devait être dépensée que pour le bonheur et au profit d'un seul homme. Une diminution de sa valeur ne l'affectait que pour lui.

Quand Sylvia Crane voyait passer, le dimanche, se rendant au service, les jeunes filles de Pembroke, brillantes et pures comme des fleurs nouvelles, dans leurs plus beaux ajustements, elle ressentait un mélange d'admiration et d'envie qui ne leur faisait aucun mal, mais qui lui déchirait le cœur. Au lieu de comparer la perversité de son âme à la grâce de son Divin Modèle, elle comparait son visage fatigué à l'éclat de ces jeunes filles : « Pourquoi n'épouserait-il pas l'une d'elles? il aurait le droit de le faire! » Il ne venait pas à l'idée de Sylvia que Richard vieillissait aussi, qu'il avait quelques années de plus qu'elle : d'ailleurs, elle le considérait comme un jeune immortel; à ses yeux, il était toujours tel qu'elle l'avait aperçu pour la première fois...

— Il est venu, il a vu la pierre et il est parti! soupirait-elle dans l'obscurité.

Souvent elle avait plaint Richard de n'avoir pas autour de

lui les petits soins féminins qu'il faut à un homme : elle souffrait à l'idée que ses bas pouvaient ne pas être bien raccommodés, sa nourriture bien préparée... Mais aujourd'hui elle souffrait d'une anxiété nouvelle : elle craignait de l'avoir blessé, elle craignait qu'il ne fût rentré chez lui le cœur ulcéré.

Jusqu'à ces derniers jours, le visage de Sylvia n'avait rien perdu de son calme ; il gardait son air irresponsable et doux comme un pois de senteur. Et, le mercredi soir, elle était presque parvenue au comble de ses désirs. Richard était arrivé, dérogeant ainsi à son habitude, — il ne lui faisait jamais de visites que le dimanche, — et il était resté plus tard que de coutume. Il était dix heures quand il s'en retourna chez lui. Il avait été silencieux toute la soirée, assis dans le grand *rocking-chair*, qui était en quelque sorte son trône ; Sylvia était assise à droite, sur le canapé. Bien des fois elle avait rêvé qu'il arrivait et s'asseyait auprès d'elle ; ce soir-là, ce n'était plus un rêve.

Au moment où dix heures allaient sonner, il s'était levé avec hésitation : elle crut que c'était pour prendre congé, mais elle ne bougea pas : elle attendait et tremblait. Ils avaient passé toute la soirée sans autre lumière que celle du crépuscule d'abord, puis du clair de lune. Richard l'avait arrêtée lorsqu'elle avait voulu allumer la chandelle. Il y avait près de deux heures qu'ils étaient assis là, presque sans parler, quand Richard se leva et se dirigea, comme mû par une force involontaire, vers le canapé : il toussa légèrement et s'y laissa tomber ; involontairement aussi, par un simple mouvement de pudeur, Sylvia se recula un peu.

— Il se fait tard ! — dit-il d'une voix qu'il essayait de rendre indifférente, mais qui, malgré lui, sonnait avec une profondeur singulière.

— Il me semble qu'il n'est pas très tard, répondit Sylvia toute tremblante.

— Je devrais m'en aller.

Puis il y eut un silence. Sylvia regardait de côté, timidement, mais avec adoration, la face rasée de Richard, pâle comme un marbre au clair de lune. Elle attendait, son cœur battant à se rompre.

— Je viens ici depuis bien des années, finit par dire Richard.

Et sa voix, elle aussi, tremblait d'émotion.

Sylvia l'approuva par des mots inarticulés.

— J'ai pensé, ces temps-ci..., fit Richard.

Puis il s'arrêta.

Ils entendaient le tic tac de la grande horloge dans la cuisine. Sylvia attendait, toute son âme tendue, à la fois désireuse et anxieuse des paroles qui allaient venir.

— J'ai pensé, ces temps-ci..., — répéta Richard, — que... peut-être... il serait sage pour... nous deux... de prendre un autre arrangement.

Sylvia baissa la tête. Richard s'arrêta pour la seconde fois.

— J'ai toujours eu l'intention..., reprit-il.

Juste à ce moment, l'horloge sonna, dans la cuisine, le premier coup de dix heures. Richard respira fortement et se leva. Jamais, durant ses longues années de stage, il n'était resté aussi tard chez Sylvia. La vieille routine l'avertissait tout autant que l'horloge et décidait de ses actions.

— Il faut que je m'en aille! dit-il pendant que l'horloge sonnait.

Sylvia se leva, sans dire un mot, mais Richard ajouta, pour s'excuser, comme s'il eût senti un reproche :

— Je reviendrai dimanche soir.

Sylvia le reconduisit jusqu'à la porte; ils se souhaitèrent une bonne nuit, très convenablement, sans un baiser d'adieu, comme ils faisaient toujours. Richard disparut sur la route blanche de lumière; Sylvia rentra et se coucha, le cœur violemment agité d'une appréhension joyeuse.

Elle avait tâché d'attendre avec sang-froid cette soirée du dimanche. Elle avait rempli sa tâche de bonne ménagère comme de coutume ; sa figure et son attitude semblaient aussi paisibles qu'à l'ordinaire ; mais, dans son âme, flottaient des arcs-en-ciel dont elle était éblouie chaque fois que s'y heurtait sa pensée. Il lui semblait que ses pieds la portaient vers l'avenir et elle pouvait à peine dire si elle vivait dans le présent ou dans ses rêves, devenus soudain une réalité.

Le dimanche matin, elle avait frisé ses jolis cheveux blonds et fait tomber négligemment, le long de ses joues, deux

boucles légères ; elle avait noué sous le menton le ruban vert de son chapeau : un petit bord de plumes vertes encadrait son visage. Son ample robe de soie, tramée de vert et de bleu, bruissait par le bas-côté de la chapelle quand elle se rendit à son banc. Des gens la regardèrent avec étonnement sans savoir pourquoi. Elle n'avait rien de changé en apparence. Elle avait déjà porté cette robe bien souvent, le dimanche, et son chapeau avait trois ans de date. Les boucles qui tombaient le long de ses joues étaient seules une innovation, mais ce ne fut pas à elles qu'on attribua son changement. Sylvia elle-même avait regardé son visage dans la glace avec surprise et avec joie; semblable à une rose fanée qui reprend sa fraîcheur dans l'eau, la beauté de sa jeunesse lui était soudainement revenue. « Je ne serai pas trop vieille ni laide quand nous irons nous marier ! » se dit-elle avec un sourire bienveillant. Tout le long du chemin, ce matin-là, elle vit sa figure telle qu'elle lui était apparue dans la glace : elle croyait marcher accompagnée d'une jeune fille beaucoup plus jolie qu'elle.

Richard Alger était assis dans un banc derrière la chaire, à angle droit avec les autres chanteurs. Il avait une jolie voix de ténor et chantait à la chapelle depuis son enfance.

Quand Sylvia s'assit à sa place, il la regarda sans tourner la tête. Il avait l'intention de recommencer tout à l'heure, à la dérobée, mais le visage de Sylvia retint ses regards; ses joues brunes et pâles se colorèrent lentement ; ses yeux devinrent fixes et rêveurs. Une chanteuse, à côté de lui, poussa du coude sa voisine ; toutes deux l'examinèrent en riant du bout des lèvres : il ne s'en aperçut pas.

Sylvia sentait qu'il la regardait, mais elle ne leva pas les yeux de son côté. Elle agitait un petit éventail devant son visage; ses boucles légères se soulevaient doucement. Elle se demandait ce qu'il en pensait, de ces boucles, s'il les considérait comme une fantaisie trop jeune pour elle... Il ne les avait pas seulement vues : il ne remarquait pas les détails. Elle, de son côté, n'entendit pas sa jolie voix de ténor, toujours douce et puissante, qui menait toutes les autres voix d'hommes... Elle ne pensait qu'à Richard lui-même.

A la sortie, plusieurs femmes lui parlèrent, s'enquérant de sa santé, lui disant qu'elle avait bonne mine.

Il marchait loin derrière; elle ne se retourna pas. Ils se parlaient rarement dans un lieu public, à moins que ce ne fût inévitable. Mais Sylvia, dans sa belle robe de soie verte à volants, savait parfaitement que Richard la suivait des yeux et que sa pensée l'accompagnait.

Une fois rentrée chez elle, Sylvia Crane ne sut comment occuper son temps jusqu'au soir. Elle ne pouvait pas rester calme et recueillie comme elle avait coutume de le faire chaque dimanche. Elle retira sa robe de soie, pour en mettre une autre plus ordinaire, puis elle essaya de lire la Bible avec attention; mais cela lui fut impossible.

Elle prit le Cantique des Cantiques et lut une page ou deux. Elle avait toujours honnêtement et pieusement fait l'application de ce texte au Christ et à son Église; mais aujourd'hui, tout à coup, pendant qu'elle lisait, le plain-chant modeste et décent de la Nouvelle-Angleterre se changeait dans son cœur de vierge en strophes ardentes, — le chant d'amour du monarque oriental... Elle ferma violemment sa Bible.

— Je ne lui donne pas son vrai sens! dit-elle à haute voix.

Elle mit la Bible de côté, alla chercher un peu de pain et de fromage pour son goûter, mais elle ne put manger. Elle cueillit des branches de pommier, les arrangea dans le broc de cuivre vermeil et le posa sur la table. Elle épousseta même le canapé de crin et le grand fauteuil, — avec de grands scrupules, car c'était dimanche.

— Je sais que je ne devrais pas le faire aujourd'hui, — murmurait-elle en s'excusant, — mais ils sont bien poussiéreux et ont besoin d'être époussetés chaque jour. Richard est très soigneux, et puis il aura ses plus beaux habits.

Vers la fin de la journée, Sylvia, incapable de rester plus longtemps tranquille, s'en alla faire une petite visite à sa sœur. — Richard ne venait jamais avant huit heures, excepté en hiver, quand la nuit tombait vite. Il gardait, en pareille matière, une espèce de prudence timide. Il savait fort bien que les gens le regardaient passer de leurs fenêtres et disaient en plaisantant : « Voilà le bon Richard Alger qui va faire sa cour à Sylvia Crane... »

Il aimait mieux attendre la nuit pour se mettre en route: comme il se voyait alors moins distinctement, il espérait que les voisins le verraient moins distinctement aussi.

Retenue chez sa sœur par la querelle de Céphas et de Barnabé, Sylvia s'était levée plusieurs fois pour partir; elle palpitait d'impatience; mais, avec un murmure de détresse, sa sœur l'avait suppliée de rester.

— Ne pouvez-vous pas vivre sans voir Richard Alger un dimanche soir ? — avait-elle fini par dire tout haut et presque durement. — Il me semble que votre propre sœur a autant de droits que lui sur vous !... Je ne sais pas ce qui va se passer pour Charlotte : je ne crois pas que son père la laisse rentrer cette nuit !

La pauvre Sylvia était retombée dans son fauteuil. Pour sa conscience délicate, le devoir le plus rapproché l'emportait toujours. Les instants précieux avaient fui; Richard était venu, avait trouvé la porte fermée par la pierre, s'en était allé, — et avec lui s'en était allé le doux espoir si anxieusement caressé !...

Sylvia, pendant cette nuit d'insomnie, se remémora l'événement : elle ne douta pas que ce ne fût la fin de tout. Sans être bien habile à pénétrer les caractères, elle en était arrivée à connaître celui de Richard tellement à fond que le résultat de certaines combinaisons de circonstances dans sa vie était pour elle aussi clair et inévitable que celui d'une addition l'est en mathématiques.

— Il est sorti une fois de son ornière, gémissait-elle, mais, à présent, il s'y trouve repoussé si durement qu'il ne pourra plus en sortir, même s'il en avait envie... Je ne sais pas ce qu'il va devenir.

Sylvia, couchée sous son toit branlant, n'ayant guère alentour, sur quelques arpents stériles, que de quoi nourrir des oiseaux ou des abeilles, d'autant plus meurtrie qu'elle était précipitée d'un plus haut sommet de félicité, ne se lamentait pas sur elle-même, non plus que sur l'autre femme qui souffrait comme elle à l'étage supérieur; elle se lamentait sur Richard condamné à vivre seul, mal servi jusqu'à sa mort.

De grand matin elle se leva, s'habilla et prépara le déjeuner ; Charlotte la rejoignit avant qu'il fût prêt.

— Laissez-moi vous aider ! fit-elle avec un effort d'énergie.

Elle était debout sur le seuil de la cuisine, vêtue de sa jolie robe rouge qui lui seyait à ravir. En dépit d'une nuit sans sommeil, ses fraîches couleurs ne s'étaient pas fanées, elle était pour cela trop jeune, trop forte et trop pleine de résistance involontaire. Elle avait relevé ses beaux cheveux en une masse compacte ; son menton se redressait aussi fièrement que d'habitude.

Sylvia la regardait avec colère, reculant comme devant un ennemi caché. Elle, qui avait le visage défait et blême, se disait : « Certainement, elle n'a pas passé une nuit comme la mienne ! Ces jeunes filles ne connaissent pas cela... »

— Non, je n'ai pas besoin d'aide ! répondit-elle. Je n'ai rien à faire qu'à tourner un gâteau de maïs. Vous avez votre plus belle robe : vous ferez mieux de rester dans un fauteuil.

— Je n'abîmerai pas ma robe...

Charlotte regarda tristement sa robe rouge qui avait perdu tous ses charmes à ses yeux. Elle n'était même pas certaine que Barnabé l'eût bien vue.

— Asseyez-vous, le déjeuner va être prêt ! répéta Sylvia sur un ton sec.

Charlotte s'assit dans un *rocking-chair* à dossier courbe, à côté de la fenêtre. Elle pencha la tête et regarda distraitement au dehors, à travers les buissons de lilas, parés de touffes à peine écloses. La cour de Sylvia rejoignait la route par un large talus, le terrain était dur et verdi par l'humidité que donnait l'ombre d'un grand ormeau. L'herbe ne poussait pas par-dessus les racines qui sillonnaient la cour en tous sens, pareilles à des membres tordus, sous une couche de moisissure.

De l'autre côté de la route on apercevait, à travers les branches de l'ormeau, un verger de vieux pommiers qui avaient bravement fleuri ce printemps. Charlotte regardait les masses de fleurs blanches et roses.

— Il me semble après tout, qu'il n'a pas gelé cette nuit ! dit-elle.

— Je n'en sais rien, — répondit Sylvia d'une voix qui fit retourner sa nièce.

Cette voix sonnait l'impatience d'une façon qui ne lui était pas naturelle. Il y avait deux sourcils froncés au-dessus des

yeux de Sylvia; elle marchait par saccades nerveuses, posant rudement les plats comme s'ils étaient des enfants désobéissants, et brandissant les cuillers comme des verges. Ce long et pénible effort de patience n'avait pas altéré son caractère; mais, à la fin, il s'y découvrait un mauvais élément de violence que personne n'eût soupçonné en elle, — elle moins que tout autre.

Comme si quelque instinct primitif et méchant eût pris possession d'elle, elle se sentait, ce matin-là, disposée à sortir de ses habitudes et à devenir agressive. Elle en était honteuse, mais n'en restait pas moins provocante et disposée à la résistance.

— Le déjeuner est prêt, dit-elle enfin. Si vous ne vous dérangez pas pour le manger, il sera froid. Je ne donnerais pas un clou d'un gâteau de maïs refroidi.

Charlotte se leva rapidement et apporta une chaise près de la table que Sylvia tirait toujours au milieu de la cuisine comme pour un repas de famille.

— Ne traînez pas votre chaise par terre de cette façon-là! dit Sylvia aigrement; cela les abîme.

Charlotte leva de nouveau les yeux, mais ne répondit rien. Elle s'assit et se mit à manger distraitement. Sylvia la surveillait avec colère entre deux cuillerées que, pour son compte, elle avalait d'un air de défi, comme une médecine.

— Je n'ai pas l'habitude de faire la cuisine pour des gens qui ne mangent pas! dit-elle.

— Je mange, répondit Charlotte.

— Vraiment!... Avaler du gâteau de maïs comme si c'était de la sciure de bois! Je n'appelle pas cela manger. Vous n'avez pas l'air seulement de sentir le goût.

— Tante Sylvia, qu'est-ce qui vous prend? dit Charlotte.

— Ce qui me prend? Je pense que vous feriez mieux de ne pas me le demander, quand vous êtes là raide comme un bâton. Il me semble que vous n'êtes pas la seule à avoir quelque chose à supporter dans la vie!...

— Je n'ai jamais dit cela!

— Bon! Je dis, moi, que vous n'êtes pas la seule.

Elles continuèrent à avaler péniblement leur déjeuner, en silence: le balancier de la grande horloge battait avec len-

teur ; au dehors, les oiseaux printaniers chantaient, mais elles n'entendaient rien ; les jeunes feuilles de l'ormeau faisaient danser leurs ombres sur le parquet et sur la nappe blanche. Il faisait plus chaud que la veille et les ombres étaient plus douces.

Avant la fin de leur déjeuner, marchant gravement à petits pas, la mère de Charlotte traversa la cour et ouvrit la porte de côté :

— Vous êtes là ? dit-elle, examinant leur visage avec une anxiété suppliante.

— Ne pourriez-vous pas entrer, au lieu de rester dans la porte en la laissant ouverte ? Je sens le vent sur mon dos, qui me fait déjà bien assez mal !

Madame Barnard entra, ferma rapidement la porte d'un air alarmé.

— Est-ce que vous êtes malade ce matin, Sylvia ? dit-elle.

— Oh ! non, je vais à merveille. Il ne s'agit pas de savoir comment je vais, mais plutôt comment vont d'autres personnes.

Rachel Barnard tomba dans le *rocking-chair* et les regarda l'une après l'autre, hésitante, comme si elle n'osait pas entamer la conversation.

Tout à coup Sylvia se leva et se précipita hors de la cuisine, avec une pleine assiette de gâteau de maïs pour les poules.

— Je ne peux pas rester ici toute la journée, j'ai à faire ! dit-elle en sortant.

Quand la porte retomba sur elle, madame Barnard se tourna vers Charlotte.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Je n'en sais rien.

— J'espère qu'elle n'est pas malade... Je ne l'ai jamais vue ainsi ; elle est, en général, douce comme un mouton. Vous ne croyez pas qu'elle va commencer une fièvre ?

— Je n'en sais rien.

Charlotte, qui était encore à table, eut alors un geste désespéré ; puis, joignant ses deux mains elle y cacha son visage.

— Eh bien, ma pauvre enfant ! — dit sa mère dont les yeux devinrent subitement rouges. — Il ne s'est pas même retourné quand vous l'avez rappelé hier soir ?

Charlotte secoua la tête sans parler.

— Vous ne croyez pas qu'il reviendra ?

Charlotte secoua la tête :

— Mon Dieu, peut-être... Mais je sais qu'il est terriblement obstiné.

— Qui est-ce qui est obstiné ? — demanda Sylvia qui rentrait avec son assiette vide.

— Oh ! je disais seulement que j'aurais cru Barnabé plus gentil, — répondit sa sœur avec mansuétude.

— Il n'est pas plus obstiné que Céphas, répliqua Sylvia.

— Céphas n'est pas obstiné. Il a sa manière, voilà tout.

Sylvia renifla d'abord, et puis regarda d'un air méprisant Charlotte, qui avait relevé la tête et dont les yeux étaient rouges.

— Alors, il vaudrait mieux que les gens n'eussent pas de manière ! dit-elle ; qu'ils fussent nés comme cela, sans idées personnelles... Il vaudrait mieux qu'ils fussent nés esclaves : ils seraient plus heureux, ils rendraient plus heureux les autres, autour d'eux, qu'avec tant de manières avec lesquelles ils n'ont pas le bon sens de savoir s'arranger dans la vie... Pour ma part, je ne crois pas au libre arbitre.

— Sylvia Crane, vous n'allez pas, à votre âge, renier une des doctrines de l'Église ? demanda une nouvelle voix.

L'autre sœur de Sylvia, Hannah Berry, était debout dans la porte.

Sylvia, d'ordinaire, était très petite fille avec elle, mais aujourd'hui elle la regarda en face.

— Eh bien, si ! dit-elle. Je ne crois pas au libre arbitre et je ne me gênerai pas pour le dire.

Sylvia avait toujours été jugée très différente d'Hannah Berry, au moral comme au physique. Aujourd'hui, face à face, éclatait une curieuse ressemblance ; et tout à coup, leurs voix avaient le même timbre.

— Mais, pour Dieu, qu'est-ce qui vous prend, Sylvia ? demanda madame Berry qui ne savait pas de quoi il s'agissait.

— Rien du tout. Je ne pense rien de bon du libre arbitre, et je ne dirai pas le contraire de ce que je pense.

— Alors, tout ce que j'ai à vous dire, c'est que vous

devriez être honteuse de vous élever contre la doctrine des saintes Écritures ! C'est à croire, Sylvia Crane, que vous devenez folle ! Je me demande un peu ce que vous y comprenez !

— J'en sais assez pour voir l'effet de ces doctrines ! répliqua l'indomptable Sylvia. Et je ne ferai pas semblant d'être aveugle, quand j'y vois clair.

Le front blanc et pur de Sylvia était rétréci par un froncement de sourcils désespéré, les coins de sa jolie bouche s'abaissaient amèrement, ses lèvres étaient serrées. Son bonnet blanc était de travers et une des boucles de la veille pendait piteusement sur la joue gauche.

— Vous avez vraiment l'air d'une folle ! dit Hannah Berry, la regardant avec une stupeur indignée.

Elle traversa la chambre, s'assit dans un autre *rocking-chair*, où elle parut balancer un poids imprévu : elle était en réalité aussi forte que sa sœur Rachel, mais elle avait une figure longue, étroite et comme réduite, qui trompait les gens.

— Voyons, dit-elle, je ne suis pas venue ici pour discuter sur le libre arbitre. Il faut que je sache ce que tout cela veut dire.

— Tout quoi ? répondit madame Barnard d'une voix faible.

Elle était visiblement effrayée par l'air impérieux de sa sœur.

— Tout ce tapage avec Barnabé Thayer ! dit Hannah Berry.

— Comment avez-vous pu entendre parler de cela ? — demanda madame Barnard, avec un regard vers Charlotte qui se tenait très raide sur sa chaise, les joues très rouges et les lèvres jointes.

— Peu importe comment j'en ai entendu parler ! j'ai entendu, cela suffit. Maintenant il faut que je sache si réellement vous allez tout abandonner, tout lâcher, comme une poule mouillée, si vous allez souffrir que le mariage de Charlotte avec un brave et beau garçon comme Barnabé Thayer soit brisé pour une lubie de Céphas Barnard !

Rachel dressa son cou :

— Vous n'avez pas le droit de parler ainsi, Hannah. Ils se sont mis à discuter sur l'élection présidentielle.

— L'élection ! je voudrais savoir quel besoin ils avaient

de parler de cela un dimanche soir! Je ne blâme pas autant Barnabé: il est plus jeune et se laisse entraîner plus facilement; mais Céphas Barnard est un homme d'âge, il est membre de l'Église depuis quarante ans : il devrait en savoir assez pour donner un meilleur exemple... Je voudrais savoir quelle influence il peut avoir sur l'élection? Qu'importe, d'ailleurs, celui qu'on nommera président, pourvu qu'il gouverne bien! Et cela, on n'en sait rien avant de l'avoir vu à l'œuvre un certain temps. Mais j'ai idée qu'ils se moquent bien du pays : ils veulent dire leur mot, voilà tout... Je voudrais savoir quelle différence capitale cela peut faire pour Barnabé Thayer ou Céphas Barnard que celui-ci soit président ou celui-là! Il n'entendra jamais parler d'eux et jamais, une fois qu'il sera nommé, ils ne lui feront faire ceci plutôt que cela... Ils m'ont l'air de deux petits enfants : l'un veut jouer aux billes parce que l'autre veut jouer au chat perché, et c'est la seule raison qu'ils aient de se disputer... Les hommes, quand vous y regardez de près, n'ont guère de bon sens. Le meilleur d'entre eux n'en a qu'une très petite dose... Je voudrais savoir ce que Céphas Barnard pourrait bien dire pour se justifier d'avoir chassé un brave et beau garçon comme Barnabé Thayer et d'avoir rompu le mariage de sa fille. Je n'ai pas idée qu'elle en retrouve un pareil : des jeunes gens comme celui-là, offrant à leur femme une maison neuve pour s'établir, ne se rencontrent pas souvent; il n'en pousse pas sur tous les buissons. Charlotte n'a pas d'argent à elle, et ce n'est pas son père qui lui en donnera pour se construire une maison. Je voudrais savoir ce qu'il pourrait répondre à cela!...

Madame Barnard prit son tablier et fondit en larmes.

— Ne pleurez pas, mère, dit Charlotte à demi-voix.

Mais sa mère commença, sur un ton lamentable :

— Vous n'avez pas le droit de parler ainsi de Céphas! C'est mon mari. Je suppose que vous ne seriez pas contente, si quelqu'un parlait ainsi de votre mari!... Céphas n'est pas pire qu'un autre; seulement, il a sa manière. Il n'est pas plus à blâmer que Barney : ils en ont dit autant l'un que l'autre. Je sais que Céphas est terriblement bouleversé, ce matin. Il ne me l'a pas dit, mais je le vois... Ce matin, il m'a déclaré que sans doute nous avions eu un mauvais

régime... Ces derniers temps, il avait eu l'idée que peut-être il fallait manger plus de viande, que ce serait plus fortifiant, et qu'il fallait manger des choses aussi fortifiantes que possible. Alors, j'ai fait beaucoup de soupe avec des os... Et maintenant il se dit que peut-être il s'est trompé, que le régime animal éveille en nous l'instinct animal, et que nous ferions mieux de manger des légumes et des herbes potagères.

— Ces herbes-là, je le parierais, fortifieront la mauvaise herbe que Céphas porte en lui-même, tout comme l'a fait la soupe aux os ! interrompit Hannah avec un reniflement sarcastique.

— Et moi, je trouve qu'il a raison, dit madame Barnard. Céphas réfléchit beaucoup et va au fond des choses. J'espère seulement qu'il attendra jusqu'à ce que le jardin ait été retourné : car, pour le moment, nous n'aurions à manger que des pommes de terre, des navets et des pissenlits.

— Si vous désirez vous nourrir de pommes de terre, de navets et de pissenlits, vous le pouvez ! — cria Hannah Berry; — tout ce que je veux savoir, c'est si vous êtes résignée à laisser aller les choses sans rien dire, à voir Charlotte perdre ainsi la meilleure chance qu'elle puisse avoir dans toute sa vie, vécût elle cent...

Tout à coup Charlotte ouvrit la bouche. Ses yeux bleus brillaient comme l'acier; elle releva la tête et regarda sa tante en face :

— Je désire qu'on ne parle plus de cela, tante Hannah, dit-elle.

— Hein ?

— Je désire qu'on ne parle plus de cela.

— Très bien ! J'ai idée, moi, qu'on en parlera longtemps; en général, on parle beaucoup de ces choses-là... J'ai idée qu'il faudra vous y faire, malgré les airs que vous prenez avec votre tante, qui a quitté sa lessive pour venir ici. Je pense que si l'on reste une demi-heure sur la route à rappeler un jeune homme qui ne revient pas, les gens peuvent en parler !... Qui est-ce qui vient là ?

— C'est Céphas ! murmura madame Barnard en jetant un regard effrayé à Charlotte.

Céphas Barnard entra brusquement et resta une seconde à

examiner la compagnie, qui lui rendait la pareille. Ses yeux étaient provocants et stupides, mais il recula jusqu'à la porte : il y avait des éclairs dans les yeux de Sylvia et d'Hannah, fixés sur lui.

Il se tourna vers sa femme :

— Quand est-ce que vous rentrez ?

— Oh ! Céphas, je ne suis là que pour une minute. Je suis venue voir si... si ma sœur avait quelques restes... Désirez-vous que Charlotte et moi, nous rentrions maintenant ?

Céphas pivota sur les talons.

— Il me semble qu'il est temps que vous rentriez toutes les deux à la maison ! grommela-t-il.

Rachel Barnard se leva et regarda Charlotte d'un air suppliant.

Charlotte hésita une seconde, puis elle se leva sans dire un mot et suivit sa mère, qui suivait Céphas. Ils traversèrent la cour à la file, Céphas en tête, comme un général. Sylvia et Hannah, debout dans la fenêtre, les regardaient s'en aller.

— Eh bien, fit Hannah Berry, tout ce que je peux dire, c'est que je suis reconnaissante de n'avoir pas un mari comme celui-là... Et vous, Sylvia Crane, vous pouvez l'être encore bien plus de n'avoir pas de mari du tout !

III

Quand Céphas, sa femme et sa fille tournèrent sur la grande route en vue de la maison neuve, aucun d'eux n'eut l'air de la regarder, mais ils virent très bien que pas un ouvrier n'y travaillait ; ils virent aussi Barnabé qui labourait au loin avec un cheval blanc, dans un champ à gauche de sa maison.

Personne ne dit mot. Charlotte pâlit un peu lorsqu'elle aperçut Barnabé, mais sa figure resta impassible.

— Relevez un peu plus votre robe, l'herbe est terriblement humide ! lui dit une fois sa mère.

Ce furent les seules paroles prononcées jusqu'à ce qu'ils fussent rentrés chez eux.

Charlotte monta tout droit à sa chambre; elle retira sa robe rouge, l'accrocha dans une armoire, et mit une robe ordinaire. La robe rouge faisait partie de son trousseau; elle l'avait portée d'avance, non sans de certains scrupules.

— Vous pouvez bien la porter quelques dimanches, — avait dit sa mère, — puisque vous aurez votre robe de soie pour le jour du mariage. Je ne vois pas pourquoi vous auriez l'air, tout ce printemps, d'un épouvantail à moineaux, sous prétexte que vous allez vous marier.

Charlotte avait donc mis, la veille, sa belle robe rouge, toute neuve, qui maintenant, accrochée au pendoir, lui semblait une autre elle-même, plus heureuse.

Quand elle descendit, elle trouva sa mère déployant beaucoup plus d'énergie que de coutume dans une altercation avec son père. Rachel Barnard était debout vis-à-vis de son mari, sa face placide tout agitée par l'embarras de lui faire des remontrances.

— Mais je ne peux pas, Céphas! dit-elle. On ne peut pas faire des tourtes comme cela!

— Je vous dis qu'on le peut.

— On ne le peut pas, Céphas; il n'y a pas besoin d'essayer : ce serait gâcher la farine.

— Pourquoi ne peut-on pas? Je serais curieux de le savoir.

— On n'a jamais fait de croûte sans graisse, Céphas.

— Pourquoi cela?

— Mais, parce qu'elle ne serait pas... Vous ne pourriez pas la manger, Céphas!... Je ne sais pas ce que seraient des tourtes à l'oseille : personne n'a jamais eu l'idée de faire des tourtes à l'oseille. Peut-être les Indiens en font-ils... je ne sais pas, d'ailleurs, s'ils ont jamais fait n'importe quelle espèce de tourtes... Peut-être que l'oseille, s'il y avait un peu de mélasse pour faire du jus, n'aurait pas mauvais goût. Je crois pourtant que cela n'irait guère ensemble... Je ne peux pas faire des tourtes mangeables sans graisse ou sans beurre, ou sans quelque chose comme cela, Céphas.

— Je vous dis qu'on peut en faire sans cela! — riposta Céphas, dont les yeux étincelaient comme une pierre à fusil.

Madame Barnard fit appel à sa fille :

— Charlotte, voulez-vous dire à votre père qu'il est impos-

sible de faire une croûte mangeable sans y mettre quelque chose pour faire réduire la pâte ?

— Non, père ! on ne peut pas, dit Charlotte.

— Il veut que je fasse des tourtes à l'oseille, Charlotte ! — continua madame Barnard, d'un ton de reproche qu'elle employait rarement contre Céphas. — Il est allé dans les champs et il a cueilli toute cette oseille ; — elle montrait une terrine posée sur la table et remplie de petites feuilles vertes, — et je lui dis que je ne sais pas ce que cela donnera... mais il veut que je fasse la croûte sans un atome de graisse, et c'est impossible, n'est-ce pas ?

— Je ne vois pas comment vous feriez ! répondit froidement Charlotte.

Céphas bondit vers le garde-manger.

— Je les ferai moi-même ! cria-t-il.

Madame Barnard soupira et regarda piteusement sa fille.

— Qu'est-ce que vous allez faire, Céphas ? demanda-t-elle d'une voix faible.

On entendait Céphas remuer les plats : c'était un vacarme effroyable.

— Je vais faire moi-même les tourtes à l'oseille, hurla-t-il, puisque, vous autres femmes, vous n'y connaissez rien !

— Oh ! Céphas, vous ne pourrez pas !

Céphas rentra, portant la planche et le rouleau comme un bouclier et une massue ; il les posa sur la table bruyamment.

Madame Barnard le regardait, tout effarée ; Charlotte s'assit, prit un bout de dentelle qui sortait de sa poche et se mit à le raccommoder. Elle avait l'air dur et indifférent.

— Oh ! Charlotte, n'est-ce pas terrible ? murmura sa mère pendant que Céphas retournait au garde-manger.

— Il peut bien faire des tourtes à l'oseille, s'il veut ; cela m'est égal ! répondit Charlotte froidement, assez haut pour être entendue.

— Je ne crois pas que l'oseille vaille jamais le ris de veau ! — dit sa mère ; — mais, en tout cas, il ne peut pas faire de croûte sans graisse.

Céphas revenait maintenait avec une grande terrine pleine de farine et une cuiller.

— Il ne l'a pas passée au tamis ! dit madame Barnard à l'oreille de Charlotte.

Elle se tourna vers Céphas :

— Vous avez passé la farine au tamis, n'est-ce pas, Céphas? dit-elle.

— Laissez-moi tranquille ! — dit Céphas d'un air renfrogné. — Je vais faire les tourtes et je ne demande rien à personne... J'ai épluché l'oseille et j'ai chauffé le four à point, je sais ce que j'ai à faire et je vais le faire.

— J'ai là un potiron qui ferait aussi bien que l'oseille, Céphas ! Après cela... peut-être que l'oseille aura bon goût, en effet... Je ne dis pas que ce sera mauvais, quoique je n'aie jamais entendu parler de tourtes à l'oseille, mais vous savez que le potiron a bon goût, Céphas.

— Je sais que les tourtes au potiron se font avec du lait, répondit Céphas, et je vous ai dit que je ne veux rien employer d'animal. J'y ai bien réfléchi, j'ai bien étudié la question, et, j'ai reconnu que j'avais, depuis longtemps, commis une erreur : nous avons eu un régime beaucoup trop animal. Nous avons consommé cet hiver un cochon tout entier et la moitié d'un bœuf, sans parler des œufs et du lait qui, d'après mes idées, sont une nourriture aussi animale que la viande. Je m'étais dit qu'étant nous-mêmes des animaux, nous devions fortifier en nous l'animal et que pour cela, nécessairement, il nous fallait manger de l'animal. Il me semblait que la nature en avait décidé ainsi. Et puis, me disais-je, d'autres animaux que l'homme se nourrissent d'animaux... Je ne parle pas des vaches : on ne peut les comparer à l'homme, puisqu'elles sont des ruminants.

— J'ai idée que nous finirons par leur ressembler, si nous mangeons cela ! fit madame Barnard, en désignant l'oseille.

— C'est le principe que j'étudie ! fit Céphas.

Il mit un peu de sel dans la farine, avec soin : il n'en tomba pas un grain sur le bord de la terrine.

— Les chevaux non plus ne mangent pas de viande ! et ils ne remâchent pas leurs aliments ! objecta encore madame Barnard.

De sa vie, elle n'avait discuté avec Céphas, mais les tourtes

à l'oseille, après les émotions de la nuit dernière, la surexcitaient horriblement.

Céphas prit de l'eau dans le seau de l'évier et posa le pot rempli, toujours avec soin, sur la table.

— Les chevaux sont des exceptions, — répliqua-t-il avec une âpre dignité. — Voici où je voulais en venir... Je m'étais trompé, en quelque sorte, dans mon raisonnement... c'est-à-dire que je ne l'avais pas poussé assez loin... j'avais raison jusqu'au point où je m'étais arrêté.

Céphas versa un peu d'eau dans la farine et commença à tourner. Rachel en perdit la respiration.

— Il fait... il fait de la pâte! s'écria-t-elle en suffoquant. Il fait de la pâte avec de la farine!

— Jusqu'au point où je m'étais arrêté, j'avais raison — répéta Céphas en ajoutant un peu d'eau d'un air judicieux. — J'ai dit que l'homme est un animal et, si vous ne prenez pas autre chose en considération, il doit avoir un régime animal : voilà comment j'avais raisonné. Mais il faut bien tenir compte d'autre chose. L'homme est un animal, mais il n'est pas seulement animal, il est quelque chose d'autre : il est spirituel. L'homme commande à tous les animaux, à toutes les bêtes qu'on trouve dans les champs ; et ce n'est pas parce qu'il est un animal meilleur et plus fort, car il ne l'est pas... Qu'est-ce que serait un homme en face d'un cheval, si le cheval savait cela? Mais le cheval ne le sait pas, et c'est pourquoi l'homme a l'avantage... C'est le savoir et l'esprit qui font que l'homme règne sur les autres animaux. Donc, ce qu'il nous faut, c'est adopter un régime qui puisse fortifier le savoir, l'esprit et l'empire sur soi-même, parce que les deux premiers ne sont rien sans le troisième... Par malheur, on ne connaît pas d'aliment qui puisse avoir cet effet-là. En tout cas, s'il existe, je n'en ai jamais entendu parler.

Céphas versa toute la masse de pâte sur la planche et y plongea ses poings. Rachel fit un mouvement involontaire, mais elle s'arrêta avec un grand soupir.

— Mais, ce que nous pouvons faire, continua Céphas, c'est adopter un régime qui ne fortifiera pas la nature animale aux dépens de la spirituelle. Nous savons comment agit le régime animal : nous pouvons voir son effet chez les

lions et les tigres. Or, c'est notre partie spirituelle que nous avons besoin de fortifier, parce que c'est notre plus grande force, celle qui a le plus de valeur et qui nous donne la supériorité sur les animaux. Il vaut mieux, pour nous, adopter un autre régime, même s'il nous affaiblit, au lieu de celui qui développe notre nature animale et la fait dominer sur la spirituelle, si bien que nous ne vaudrions pas mieux que les lions et les tigres et que nous perdrions notre pouvoir sur les autres animaux.

Céphas saisit le rouleau et le passa lourdement sur la masse compacte qui recouvrait la planche. Rachel frémit et tressaillit comme s'il l'avait frappée.

— Eh bien, si nous ne pouvons pas manger de nourriture animale, dit Céphas, que pouvons-nous manger d'autre ? L'homme ne connaît qu'une autre nourriture : les végétaux, produits de la terre. Il y en a deux sortes : l'une est mûre et bonne à manger au déclin de l'année, l'autre pousse plus tôt, au printemps et en été. Pour favoriser les plans de la nature, nous devons, autant que possible, manger ces produits de la terre dans leur saison : les uns doivent être mangés en automne et en hiver ; les autres, au printemps et en été. D'après mon raisonnement, si nous avions vécu ainsi, nous nous en trouverions beaucoup mieux ; nous aurions fortifié notre nature spirituelle, nous aurions plus de pouvoir sur les autres animaux et nous aurions meilleur caractère.

— J'ai vu des chevaux terriblement méchants, et ils ne mangent pas un atome de viande ! fit Rachel en tremblant de sa hardiesse.

Malgré elle, elle avait avancé la main droite pour prendre le rouleau, mais elle la retira bien vite.

— Ne vous ai-je pas déjà dit que les chevaux sont des exceptions ? — fit Céphas d'un ton sévère. — Il y a des exceptions : s'il n'y en avait pas... il n'y aurait pas de règles ; ce sont les exceptions qui confirment la règle... Les femmes ne peuvent jamais avoir le jugement droit. Leur esprit s'en va de biais, comme leur bras quand elles jettent une pierre.

Céphas remit le rouleau sur la pâte avec une violente secousse.

— Vous allez le casser ! dit Rachel à demi-voix.

Céphas recommença. Sa bouche était contractée, sa figure ressortait en rouge de sa barbe blanche, les veines de son front étaient gonflées, ses sourcils froncés. La pâte adhérait au rouleau : il fit un effort pour l'enlever, mais ses mains elles-mêmes y restaient irrémédiablement collées. Rachel ne put se tenir plus longtemps : elle alla au garde-manger, y prit un plat de farine et en saupoudra la planche et les mains de Céphas.

— Vous auriez dû prendre un peu de farine à part, dit-elle d'un ton désespéré.

Les yeux noirs de Céphas la foudroyèrent :

— Je vous prie de vous occuper de votre ouvrage et de me laisser tranquille !

Mais il réussit enfin à passer le rouleau sur la pâte comme il l'avait vu faire à sa femme.

— Il n'a pas graissé le plateau, — dit Rachel quand Céphas, par une adroite secousse, y fit sauter un morceau de pâte ; — il n'y a pourtant pas beaucoup d'animal dans ce qu'il faut de lard pour graisser un plateau !

Céphas répandit des poignées d'oseille sur la pâte, puis alla chercher dans le garde-manger le pot de mélasse et versa de la mélasse sur l'oseille, avec un sang-froid imperturbable.

Rachel le regarda faire, puis, se tournant vers Charlotte :

—Penser qu'on va manger cela ! — grogna-t-elle presque à haute voix ; — cela ressemble à du poison !

Charlotte ne répondit pas ; elle cousait comme les Parques autrefois ont dû filer. Rachel s'assit et regarda du côté opposé à Céphas et à sa pâtisserie, comme si elle était épuisée et brisée par tant de remontrances.

Jamais elle n'avait fait pareille opposition à un caprice de son mari, mais cette incursion impitoyable dans son domaine lui avait donné la hardiesse de faire un effort pour l'en chasser.

Quelqu'un passa devant la fenêtre, la porte s'ouvrit brusquement et madame Déborah Thayer entra.

— Bonjour ! dit-elle.

Et sa voix sonnait comme le défi d'un héraut.

Rachel Barnard se leva et s'avança vivement.

— Bonjour, — répondit-elle avec un empressement ner-

veux. — Bonjour, madame Thayer. Entrez et asseyez-vous, voulez-vous ?

— Je ne suis pas venue ici pour m'asseoir, — répondit la voix profonde de Déborah.

Droite sur ses hanches, l'allure imposante, le visage à demi caché dans un grand capuchon de barège vert, elle s'avança jusqu'au milieu de la pièce et resta là, dans une attitude qui aurait convenu à une statue du Jugement dernier. Sa tête encapuchonnée se tourna vers chacun des assistants, examinant l'un après l'autre. Rachel attendait, les yeux dilatés. Céphas roulait paisiblement la pâte d'une seconde tourte. Charlotte cousait rapidement ; elle était très pâle :

— Je suis venue jusqu'ici, dit Déborah Thayer, pour savoir ce qu'a fait mon fils.

Et, là-dessus, on n'entendit plus rien que le rouleau de Céphas.

— Monsieur Barnard ! fit Déborah.

Céphas eut l'air d'un sourd.

— Monsieur Barnard ! fit-elle de nouveau.

Sa voix avait ce ton de commandement si particulier aux femmes, ce ton où demeure la suprématie maternelle qui éveille chez l'homme le premier instinct d'obéissance et qui a plus de pouvoir que la voix d'un général pendant la bataille. Céphas ne tourna pas la tête, mais il fut contraint de parler :

— Que voulez-vous ? demanda-t-il rudement.

— Je veux savoir ce qu'a fait mon fils, et je vous prie de me le dire tout au long. Je ne crains pas de l'apprendre. Qu'est-ce qu'a fait mon fils ?

Céphas grommela quelques mots inarticulés.

— Quoi ? dit Déborah. Je n'entends pas ce que vous dites. Je veux savoir ce que mon fils a fait. J'ai appris que vous l'aviez mis à la porte hier soir, et j'en veux savoir la cause. Je veux savoir ce qu'il a fait... Vous êtes un vieillard et vous craignez Dieu, bien que vous ayez vos idées sur certains sujets. Barnabé est jeune, enclin à l'entêtement. Il n'a pas toujours été aussi soumis qu'il l'aurait dû. J'ai fait de mon mieux avec lui, mais mes leçons n'ont pas toujours porté fruit. Je ne crains pas de le dire, quoiqu'il soit mon fils... Je veux savoir ce qu'il a fait. Si c'est quelque chose de mal,

je serai aussi sévère pour lui que le Seigneur. Je suis sa mère, mais je sais voir ses fautes et je suis juste. Je veux savoir ce qu'il a fait.

Charlotte jeta un grand cri :

— Oh ! madame Thayer, il n'a rien fait de mal ! Barney n'a rien fait de mal.

Mais Déborah ne fit pas attention à elle. Elle regardait fixement Céphas.

— Qu'est-ce que mon fils a fait? dit-elle encore une fois. S'il a fait quelque chose de mal, je veux le savoir. Je n'ai pas peur de lui... Vous l'avez chassé de votre maison, et il n'est pas rentré cette nuit. Je ne sais pas où il a été. Il n'a pas voulu me répondre un seul mot, ce matin. J'ai été le trouver dans le champ où il labourait, et j'ai essayé de le faire parler, mais je n'en ai pas tiré une parole... Je ne m'étais pas couchée : je l'ai attendu toute la nuit, il n'est pas rentré ; je veux savoir où il a été, et ce qu'il a fait, et pourquoi vous l'avez renvoyé... S'il a juré, s'il a pris quelque chose qui ne lui appartenait pas, s'il a bu, je veux le savoir et il aura affaire à moi, comme il convient, puisque je suis sa mère.

— Il n'a rien fait de mal ! répéta Charlotte avec énergie Vous devriez être honteuse, vous qui êtes sa mère, de parler ainsi de lui !

Déborah Thayer ne daigna pas regarder Charlotte. Ses yeux ne quittaient pas Céphas.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Je crois qu'il n'a pas fait grand'chose, murmura faiblement madame Barnard.

Mais Déborah ne s'occupait pas d'elle. Enfin Céphas ouvrit la bouche, comme contraint et forcé :

— Voici, dit-il avec lenteur. Nous nous sommes mis à parler...

— A parler de quoi ?

— De l'élection... Je crois, d'après mon raisonnement, que notre régime est pour beaucoup dans l'affaire.

— Quoi ?

— Je crois que si vous aviez donné à manger à votre famille moins de viande et plus de végétaux, Barney n'aurait

pas été si violent. C'est ce qu'il a mangé qui l'a fait ce qu'il est.

Déborah considéra Céphas avec un étonnement sévère.

— Si je vous comprends bien, vous cherchez à me prouver que ce que mon fils a fait de mal est dû à ce qu'il a mangé, et non au péché originel... Je savais que vous aviez des idées étranges, Céphas Barnard, mais je vous croyais sain d'esprit en matière de foi... Ce que je veux savoir maintenant est ceci : qu'est-ce qu'il a fait?

Charlotte fit un bond et vint se placer entre son père et madame Thayer; debout devant Déborah, elle l'obligea de la regarder.

— Je vais vous dire ce qu'il a fait, reprit-elle violemment. Je sais ce qu'il a fait, écoutez-moi... Il n'a rien fait, rien que vous puissiez lui reprocher. Père et lui se sont mis à parler de l'élection, et ils ont eu des mots. Il n'en a pas dit plus que père, pas un mot de plus. Père l'excitait, visiblement. Il savait combien Barnabé est absolu dans ses opinions, et lui-même dans les siennes : il cherchait une querelle.

— Charlotte! cria Céphas.

— Laissez-moi parler, père, — répondit Charlotte avec une implacable fermeté. — De toute ma vie, je n'ai jamais élevé la voix contre vous; mais je le fais aujourd'hui parce que c'est juste et honnête. Père cherchait une querelle, — répéta-t-elle en se tournant vers Déborah. — Depuis quelque temps, il était avec Barnabé comme un mur de pierre. Je ne sais pas pourquoi; c'était son idée, voilà tout! Quand ils se sont querellés à propos de l'élection, c'est père qui a commencé. Je l'ai entendu. Barney lui a répondu ; et je ne l'en blâme pas : j'en aurais fait autant à sa place. Alors père lui a ordonné de sortir de la maison, et il est parti. Je ne vois pas comment il aurait pu faire autrement. Et je ne le blâme pas de ne pas être rentré chez vous, s'il n'en avait pas envie.

— N'est-il pas parti d'ici avant neuf heures? demanda Déborah, qui s'adressait enfin à Charlotte.

— Oui, un peu avant neuf heures; il avait largement le temps de rentrer s'il l'avait voulu.

— Où a-t-il été? Je serais curieuse de le savoir.

— Je ne le sais pas et je ne lèverais pas un doigt pour le

savoir. Je ne crains pas qu'il ait été là où il ne doit pas aller, ni qu'il ait fait rien de mal.

— N'êtes-vous pas allée sur la route pour le rappeler et n'a-t-il pas refusé de revenir, sans même tourner la tête pour vous voir? demanda Déborah.

— Oui, je l'ai fait, — répondit Charlotte sans faiblir. — Et je ne le blâme pas de ne pas être revenu et de n'avoir pas tourné la tête. Je ne l'aurais pas fait plus que lui si j'avais été à sa place.

— En ce cas, vous pourrez l'attendre longtemps, je vous en réponds! fit Déborah. S'il a dit qu'il ne reviendrait pas, il ne reviendra jamais. Je le connais. Il tient de moi.

— Je l'attendrai aussi longtemps que je vivrai, fit Charlotte.

— Je m'étonne que vous ne soyez pas honteuse de dire cela!

— Je ne le suis pas.

Déborah regarda Charlotte comme si elle eût voulu la pulvériser, puis elle détourna la tête.

— Vous êtes une femme cruelle, madame Thayer, et je plains Barney de vous avoir pour mère!

C'est ainsi que l'indomptable Charlotte répondit au regard de Déborah.

— Vous n'aurez jamais à vous plaindre de cela pour votre compte! répliqua Déborah sans retourner la tête.

La porte s'ouvrit encore: une jeune fille, à peu près de l'âge de Charlotte, entra. Personne, excepté madame Barnard, qui dit machinalement : « Comment allez-vous, Rose? » personne n'eut l'air de la voir. Elle s'assit sur une chaise près de la porte, et attendit. Ses yeux bleus regardaient les autres avec une flamme si intense qu'ils semblaient dévorer le reste du visage. Elle tenait son tablier bleu étroitement roulé autour de ses deux mains.

Déborah Thayer, en s'en allant, la regarda comme si elle eût fait partie de la muraille, mais soudain elle s'arrêta, et, jetant les yeux sur Céphas :

— Qu'est-ce que vous faites là? demanda-t-elle avec une espèce de mépris pour lui en même temps que pour sa propre curiosité.

Céphas ne répondit pas; il avait l'air féroce en appliquant d'une lourde gifle un autre morceau de pâte sur un plateau.

Déborah, comme malgré elle, se rapprocha de la table et se pencha sur la terrine d'oseille. Elle la renifla, puis elle prit une feuille et la goûta avec précaution. Elle fit la grimace.

— C'est de l'oseille, dit-elle. Vous faites des tourtes à l'oseille !

Elle regarda Céphas comme un juge inflexible. Il lui lança un coup d'œil farouche, mais il ne dit rien. Il étendait les feuilles d'oseille sur la pâte.

— Enfin, dit Déborah, je suis pour la justice; et si mon fils ou n'importe qui a demandé en mariage une jeune fille qui a préparé son trousseau, j'espère qu'il fera son devoir, autant que possible... Je dois dire pourtant que, si ce n'était ça, j'aimerais mieux le voir entrer dans une famille un peu plus pareille à tout le monde... Je vais faire de mon mieux, que vous fassiez ou non la moitié du chemin. Je vais essayer de décider mon fils à faire son devoir : je ne pense pas qu'il y consente; mais, j'aurai fait le mien, moi, de bon cœur ou non, avec ou sans tourte à l'oseille!...

Et Déborah sortit, et referma bruyamment la porte derrière elle.

MARY E. WILKINS
(Traduction de Pierre Mercieux.)

(A suivre.)

LE CANAL DE SUEZ

— 1854-1898 —

On va célébrer dans un mois le trentième anniversaire de l'inauguration du canal de Suez et élever une statue à M. Ferdinand de Lesseps, son fondateur. Peut-être n'est-il pas inutile, à cette occasion, de rappeler les diverses phases par lesquelles a passé cette entreprise, qui est la plus grande du siècle, non seulement par l'importance des capitaux engagés et les bénéfices considérables qu'elle a procurés à ses souscripteurs, mais surtout par ses conséquences économiques et politiques.

I

M. Renan, répondant au discours de réception de M. de Lesseps à l'Académie française, lui disait dans son beau et spirituel langage :

L'isthme de Suez était depuis longtemps désigné comme celui dont la section était la plus urgente. L'antiquité l'avait voulu et tenté par des moyens insuffisants. Leibniz désignait cette entreprise à Louis XIV comme digne de sa puissance. Mais il fallait pour une telle œuvre une croyance à l'instinct que le XVIIe siècle n'avait pas. Ce fut la Révolution française qui, en ramenant l'âge des expéditions fabu-

leuses et un état d'enfance héroïque où l'homme, dans ses aventures, s'inspire du vol des oiseaux et des signes du ciel, posa le problème de telle manière qu'il ne fut plus possible de le laisser dormir. Le percement de l'isthme figurait au programme que le Directoire donna à l'expédition d'Égypte. Comme au temps d'Alexandre, la conquête des armes fut une conquête de la science. Le 24 décembre 1798, notre illustre confrère, le général Bonaparte, partait du Caire, accompagné de Berthier, de Monge, de Berthollet, de quelques autres membres de l'Institut, et de négociants qui avaient obtenu de marcher dans son escorte. Le 30, il retrouvait, au nord de Suez, les vestiges de l'ancien canal, et il les suivait pendant cinq lieues; le 3 janvier 1799, il voyait, près de Belbeys, l'autre extrémité du canal des Pharaons. Les recherches de la Commission d'Égypte ont été la base de tous les travaux postérieurs. Une seule erreur, celle de l'inégalité du niveau des deux mers, toujours combattue par Laplace et Fourier, se mêla à des recherches précieuses et retarda d'un demi-siècle l'exécution de l'œuvre rêvée par les ingénieurs héroïques de 1798.

L'origine de votre entreprise se rattache aux débuts de cette dynastie de Mehemet-Ali, née sous les auspices de la France, et que, par contre-coup, un abaissement passager de la fortune de la France a dû faire chanceler.

Ce fut, en effet, sous le règne de Mohammed-Saïd, en 1854, que M. de Lesseps, qui méditait depuis longues années son projet, après avoir lu le travail de Lepère sur la jonction des deux Mers, et qui n'avait pas jugé opportun d'en saisir Abbas-Pacha, de triste mémoire, obtint la concession du canal de Suez. Voici comment :

Le vice-roi était dans le désert lybique avec une armée de onze mille hommes et avait installé son camp sur les ruines de Maréa, au delà du lac Maréotis; M. de Lesseps, qui avait connu intimement le jeune prince en Égypte et plus tard quand il vint à Paris y faire son éducation, n'hésita pas à aller le rejoindre.

Lié avec Zulfikar-Pacha, ancien compagnon d'enfance de Saïd et son ministre, et qui avait reçu une éducation française, M. de Lesseps l'initia à son projet, et il fut convenu que Zulfikar-Pacha l'avertirait le jour où il trouverait opportun qu'il en parlât à son maître.

Deux semaines se passèrent et, le jour indiqué (30 novembre 1854), dit M. de Lesseps, je me présentai devant la tente du vice-roi placée

sur une éminence, entourée d'une muraille en pierres sèches et formant une petite fortification avec embrasure de canons. J'avais remarqué qu'il y avait un endroit où l'on pouvait sauter à cheval par-dessus le parapet, en trouvant au dehors un terre-plein où la monture avait chance de prendre pied.

Le vice-roi accueillit mon projet, m'engagea à aller dans ma tente pour lui préparer un rapport qu'il avait hâte de connaître. Ses conseillers et généraux étaient autour de lui. Je m'élançai sur mon cheval qui franchit le parapet, descendit la pente au galop et me ramena ensuite dans l'enceinte, lorsque j'eus pris le temps nécessaire pour rédiger le rapport, qui était prêt depuis plusieurs années. Toute la question se trouvait résumée clairement dans une page et demie, et, lorsque le prince en fit lui-même la lecture à son entourage en l'accompagnant d'une traduction en turc, et qu'il demanda les avis, il lui fut unanimement répondu que la proposition de l'hôte, dont le dévouement à la famille de Mehemet-Ali était depuis longtemps connu, ne pouvait être que favorable, et qu'il y avait lieu de l'accepter.

La concession fut accordée séance tenante, et le firman, rédigé dès le retour du vice-roi au Caire, était conçu en ces termes :

Notre ami, M. Ferdinand de Lesseps, ayant appelé notre attention sur les avantages qui résulteraient pour l'Egypte de la jonction de la mer Méditerranée et de la mer Rouge par une voie navigable pour les grands navires, et nous ayant fait connaître la possibilité de constituer à cet effet une Compagnie formée de capitalistes de toutes les nations, nous avons accueilli les combinaisons qu'il nous a soumises, et lui avons donné, par ces présentes, POUVOIR EXCLUSIF de constituer et de diriger une Compagnie universelle pour le percement de l'isthme de Suez et l'exploitation d'un canal entre les deux mers, avec faculté d'entreprendre ou de faire entreprendre tous travaux et constructions, à la charge par la Compagnie de donner préalablement toute indemnité aux particuliers en cas d'expropriation pour cause d'utilité publique[1].

M. de Lesseps fit alors une première exploration de l'isthme avec Mougel et Linant-Bey : on constata l'égalité de niveau des deux mers — déjà démontrée par les ingénieurs Paulin Talabot, le créateur du chemin de fer de P.-L.-M, et Bourdaloue, — et la possibilité d'un canal de Péluse à Suez, sans

1. Suivent douze articles déterminant les conditions et les charges de la concession.

recourir aux eaux du Nil. Un avant-projet établi sur ces bases fut communiqué au Sultan. et M. de Lesseps alla à Constantinople, pour fournir toutes les explications à l'appui. Malgré l'opposition de lord Stratford de Redcliffe, ambassadeur d'Angleterre, la Porte Ottomane se montra favorable et donna une approbation vizirielle.

Le cabinet anglais, désagréablement impressionné par cet heureux début, s'empressa de faire une tentative pour entraîner le Gouvernement français à empêcher l'accord entre la Porte Ottomane et l'Égypte. Il ne faut pas oublier que les relations entre la France et l'Angleterre étaient excellentes à cette époque, puisque les deux peuples étaient alliés et venaient de combattre côte à côte sous les murs de Sébastopol.

Lord Clarendon chargea donc lord Cowley, ambassadeur de sa Majesté Britannique à Paris, de faire observer à notre Gouvernement, que le canal de Suez était *physiquement* impossible ; qu'en admettant qu'il pût être exécuté, ce serait au prix de telles dépenses qu'il n'en résulterait aucun profit comme spéculation commerciale ; qu'il ne pouvait donc être entrepris que pour des motifs politiques. Il ajoutait que le projet du canal, qui exigerait, en tout cas, un temps fort long pour l'exécution, retarderait considérablement, s'il ne l'empêchait pas, l'achèvement du chemin de fer entre le Caire et Suez, ce qui serait essentiellement nuisible aux intérêts anglais relatifs à l'Inde.

Notre ministre des Affaires Étrangères, le comte Walewski, répondit que, si le canal était impossible, il n'y avait pas à s'en préoccuper ; que s'il n'était possible qu'au moyen de dépenses en complet désaccord avec les profits à recueillir, il était probable que les capitalistes, auxquels il serait fait appel, n'apporteraient pas leur argent à l'entreprise ; que les deux Gouvernements de France et d'Angleterre n'avaient pas à s'occuper du côté scientifique ni de la question matérielle de l'exécution ; que le projet de canal, tel qu'il avait été conçu par le vice-roi d'Égypte, excluait toute idée d'un mobile politique, soit de sa part, soit de celle d'aucun Gouvernement européen ; que, pour ce qui concerne le chemin de fer du Caire à Suez, l'appui qu'avait donné à cette entreprise le Gouvernement français était la meilleure preuve que la vieille

politique de jalousie nationale et d'antagonisme avait été loyalement écartée, et que la crainte de voir l'achèvement du railway retardé par l'exécution du canal n'avait aucun fondement.

A la suite de cet échange d'observations qui indiquaient nettement les tendances des deux Gouvernements, il fut verbalement convenu que : *ni la France, ni l'Angleterre ne pèseraient sur les décisions de la Turquie ou de l'Égypte et qu'elles laisseraient l'affaire de Suez suivre en toute liberté son cours commercial et industriel.*

Les mauvaises dispositions du Foreign-Office n'étant cependant pas douteuses, M. de Lesseps partit pour l'Angleterre, où les gens de commerce lui firent bon accueil ; mais, ainsi qu'il s'y attendait, l'attitude du ministère et des lords fut franchement hostile. Lord Palmerston faisait valoir les prétendues difficultés techniques de l'entreprise : les vents du désert et les sables voyageurs, l'impossibilité d'établir un port sur la plage ouverte de Péluse et un chenal solide à travers le lac Mensaleh; il objectait même l'inondation probable de la Basse-Égypte, l'obstacle insurmontable des moussons et l'innavigabilité de la mer Rouge. M. de Lesseps répondit qu'il n'avait pas la prétention de trancher ces questions à lui seul, qu'elles étaient du ressort des ingénieurs et des savants et qu'il avait l'intention, pour les résoudre, de recourir à leur compétence et à leur autorité.

Il décida donc de réunir une commission scientifique et, à l'appel d'un simple particulier, accoururent les ingénieurs les plus distingués de toutes les grandes nations [1].

Au jour fixé, tous ces savants et spécialistes se trouvèrent réunis dans le cabinet de travail de M. de Lesseps, au troisième étage de la maison n° 9 de la rue Richepanse. Ils décidèrent de se rendre sans tarder en Égypte, où Mohammed-Saïd les accueillit avec une grande bienveillance et pourvut à toutes les dépenses d'exploration et d'études. Du reste, M. de

1. L'Autriche fournit M. de Négrelli; — l'Italie, M. Paleocapa; — l'Espagne, M. Montesinos; — la Hollande, M. Conrad; — la Prusse, M. Lentze, *l'alter ego* de l'illustre Humboldt; — l'Angleterre, MM. Rendel, Mac-Clean, Manby et le capitaine Harris; — la France était représentée par M. Lieussou, ingénieur-hydrographe, M. Renaud, inspecteur des Ponts et Chaussées, MM. Rigault de Genouilly et Jaurès, membres du Conseil de l'Amirauté.

Lesseps ne possédant qu'une fortune modeste et ne pouvant, à lui seul, supporter la charge et faire les avances des frais relativement importants qu'entraînaient les travaux préparatoires, avait formé une sorte de Société d'Études composée de cent personnes qui avaient versé chacune cinq mille francs, et il s'était inscrit en tête. C'est là une des origines des *Parts de Fondateur*.

Le rapport de la Commission fut en tout conforme à l'opinion émise par les premiers explorateurs. Muni de ce précieux document, M. de Lesseps retourna en Angleterre ; il y retrouva le même accueil bienveillant chez les lettrés et les commerçants ; les étudiants des universités et les dames se montrèrent également sympathiques. « Quand on a pour soi la jeunesse et les femmes, on est sûr de réussir », disait-il. Mais lord Palmerston n'en continuait pas moins à ourdir ses trames diplomatiques.

Comment voulez-vous, écrivait M. de Lesseps à Richard Cobden, que l'on puisse croire, sur le continent, à la sincérité de l'Angleterre, à son amour du progrès universel, de la civilisation et de la richesse publique, s'il est constaté que l'Angleterre, où l'opinion est souveraine, laisse son Gouvernement maintenir son incroyable opposition au canal de Suez?... Comment les apôtres du libre-échange et de la concurrence pourront-ils propager leurs doctrines, lorsque les deux membres les plus importants du cabinet, qui figuraient naguère dans leurs rangs, ne consentent point, par crainte et par horreur de la concurrence, à laisser supprimer une langue de terre qui oppose une faible barrière à toutes les marines du globe?...

Il vous appartient aujourd'hui, armé de l'expérience des dix dernières années de prospérité et de progrès assurés à l'empire britannique par le triomphe de votre système, de maintenir le principe de la libre concurrence, déserté par quelques-uns de vos anciens compagnons de lutte, et de poser de nouveau à vos compatriotes le dilemme : *Avance ou recule*. La force de vos convictions et de l'opinion publique ne manquera pas de vous faire remporter un succès auquel sont certainement intéressés l'honneur et le profit de l'Angleterre.

M. de Lesseps usa de tous les moyens pour séduire Richard Cobden ; il lui parla même latin, et une de ses lettres commençait pas ces mots qui figurent sur le monument qui va lui être élevé : *Aperire terram gentibus*... Mais l'apôtre du

libre-échange resta inébranlable, quelle que fût la langue employée, et refusa tout concours à M. de Lesseps.

La pression du Gouvernement anglais en Égypte était telle que Mohammed-Saïd en tomba malade et était presque découragé ; aussi, M. de Lesseps s'empressa-t-il de retourner auprès de lui. Il le trouva sur le point d'entreprendre un voyage dans le Soudan égyptien, et lui demanda de l'accompagner jusqu'à Kartoum. A son retour au Caire, il obtint, le 5 janvier 1856, que le vice-roi octroyât une nouvelle concession confirmative de celle de 1854. Les charges et les avantages de l'entreprise furent détaillés dans ce second acte qui fit loi et qui posait en principe : la neutralité du canal maritime, la cession gratuite des terrains incultes qui seraient mis en valeur par le canal d'eau douce, et l'obligation, de la part de la Compagnie, d'employer, pour l'exécution des travaux, quatre cinquièmes, au moins, d'ouvriers indigènes.

Le mémoire favorable des ingénieurs et le nouvel acte solennel de Mohammed-Saïd donnaient au projet une incontestable autorité ; aussi, M. de Lesseps retourna-t-il en Angleterre, espérant cette fois triompher de l'hostilité des lords. Il parcourut les trois royaumes unis et tint, en quarante-cinq jours, vingt-deux meetings. Les Chambres de commerce de Manchester, de Birmingham, de Hull, de Belfast, de Dublin, d'Édimbourg, de Newcastle et de Liverpool votèrent des adresses d'adhésion. Mais lord Palmerston, questionné à la Chambre des communes par M. Berkeley sur le point de savoir si le Gouvernement avait l'intention d'appuyer auprès du sultan la ratification du firman rendu par le vice-roi, lui répondit que le Gouvernement n'appuierait pas à Constantinople un projet qu'il avait combattu depuis quinze ans.

Ce projet, disait-il, n'est autre chose qu'un de ces nombreux pièges tendus de temps en temps par des imposteurs à la crédulité des capitalistes gobe-mouches. Il a le double inconvénient d'être matériellement inexécutable et d'être contraire à la politique suivie de tout temps par l'Angleterre dans ses relations avec l'Égypte et la Turquie. L'idée de construire un canal à travers l'Isthme de Suez est une combinaison machiavélique, imaginée pour arracher l'Égypte à la Turquie en même temps qu'elle favoriserait je ne sais quel plan d'agression et d'envahissement prémédité contre l'Empire anglais de l'Inde.

Et lord Palmerston, joignant les actes aux paroles, transporta ses batteries à Constantinople où M. de Lesseps courut pour les démasquer. Le grand vizir, qui venait de succéder à Reschid-Pacha, promit de continuer à l'entreprise la protection accordée par son prédécesseur, mais l'acquiescement était tacite. La Porte, tout en reconnaissant l'utilité du canal, n'osait pas se prononcer ouvertement, intimidée par la menace d'un *casus belli*.

Des discussions violentes eurent lieu à cette occasion à la Chambre des communes, où des voix généreuses se firent entendre. MM. Gladstone, Babuck, Milner Gibson et lord John Russell qualifièrent de déloyale la guerre faite à la France, à propos du percement de l'isthme de Suez, et dénoncèrent ce qu'ils appelaient « l'hydrophobie de la mer Rouge ». Le cabinet Derby, vivement interpellé, fit amende honorable et dut aller jusqu'à déclarer qu'il n'avait pas à s'opposer à une entreprise d'une utilité incontestable.

Après quatre années de luttes ininterrompues, la cause paraissait donc gagnée devant la science, l'opinion publique et la diplomatie : le moment était venu de faire appel aux capitaux et de réunir deux cents millions pour mettre la main à l'œuvre, bien que la Porte ottomane n'eût pas encore donné son approbation officielle au firman khédivial [1].

M. de Lesseps songea tout d'abord à s'adresser aux banquiers ; mais les conditions auxquelles ces messieurs vendaient leur protection lui parurent exagérées ; aussi, se décida-t-il à

1. Depuis la Convention européenne de 1841, qui avait réglé les rapports de Mehemet-Ali et du Sultan, le vice-roi d'Égypte jouissait d'une complète indépendance administrative ; même avant cette convention, Mehemet-Ali n'avait pas eu recours à son suzerain lorsqu'il avait autorisé le barrage du Nil et le canal de Mahmoudieh. — Abbas-Pacha n'avait pas consulté le divan pour la construction du chemin de fer d'Alexandrie au Caire, et Mohammed-Saïd lui-même n'avait pas cru devoir excéder ses pouvoirs, lorsqu'il avait ouvert le chemin de fer du Caire à Suez.

Le titre de vice-roi accordé au *grand pacha*, était moins une concession honorifique qu'une conséquence et une preuve de la nouvelle situation de l'Égypte, sous la suzeraineté de la Turquie. Si l'Égypte, *diplomatiquement*, ne cessait pas de figurer au nombre des provinces de l'Empire ottoman, *politiquement*, il s'en fallait de beaucoup que l'on pût considérer Mehemet-Ali et ses descendants comme de simples gouverneurs, ou, ainsi que le voulait la presse anglaise, comme de simples préfets. L'indépendance administrative de l'Égypte n'était plus à contester. Les questions extérieures demeuraient, il est vrai, réservées au Sultan ; pour les questions intérieures, elles ne regardaient et ne pouvaient regarder que le gouvernement égyptien.

procéder lui-même à l'émission. Il s'installa avec quelques expéditionnaires dans un modeste local, place Vendôme, et fit appel aux capitaux. Le capital de la Compagnie était fixé à deux cents millions de francs, divisé en 400 000 actions de 500 francs. La souscription, ouverte le 5 novembre 1858, fut close le 30, et se répartissait de la façon suivante :

La France	207 111	actions.
La Belgique	324	—
Le Danemark	7	—
Naples	97	—
L'Empire ottoman	96 517	—
L'Espagne (Barcelone)	4 046	—
Rome	54	—
Pays-Bas	2 615	—
Portugal	5	—
Prusse	15	—
Tunis	1 714	—
Piémont	1 353	—
Suisse	460	—
Toscane	176	—
Restaient 85 506 actions qui avaient été réservées à l'Angleterre, l'Autriche, la Russie et les États-Unis, car M. de Lesseps voulait donner à sa souscription un caractère nettement international; mais, aucune de ces nations n'ayant souscrit une seule action, le vice-roi se chargea de leur part, en dehors des actions qu'il avait souscrites dans celles attribuées à l'empire ottoman.		
Vice-roi d'Égypte	85 506	—
TOTAL des actions formant le capital de la Compagnie	400 000	actions[1].

1. Nous avons recherché dans nos notes de quels éléments la souscription française était composée : on y trouve la représentation de tout ce qui, dans notre société, médite, gouverne, enseigne, produit, épargne, agit, combat et travaille. C'était véritablement la souscription de la France de la base au sommet.

Corps des Ponts et Chaussées	249	actions.
Magistrature	267	—
Banquiers et Agents de change	369	—
Médecins	433	—
Instituteurs et Professeurs	434	—
Clergé	480	—

Lord Palmerston, désagréablement surpris en voyant la souscription couverte, traduisit dédaigneusement sa mauvaise humeur en disant « que *l'entreprise du canal de Suez n'était qu'une association de petites gens* »[1]. Les banquiers éliminés n'étaient pas plus satisfaits; chaque jour, des agioteurs colportaient à la Bourse les bruits les plus sinistres :

Partout, même en Égypte, lisait-on dans un des journaux les plus autorisés de l'Europe, règne cette opinion, que le canal, *s'il est jamais praticable*, ne saurait en tout cas être susceptible de produit. Beaucoup de personnes assurent qu'il ne pourra jamais donner un intérêt de 4 1/2 p. 100 au capital qui sera dépensé.

Quel peut donc être le motif qui a poussé un homme aussi habile que M. de Lesseps à entreprendre et exécuter un pareil travail avec tant d'ardeur? Comme d'autres il a dû en prévoir les résultats; il doit donc avoir d'autres desseins, et ces desseins ne sauraient échapper aux regards de personne...

Les ingénieurs employés sur les lieux avouent qu'avec les ressources dont on dispose actuellement, en travaillant, il faudra au moins *cinquante ans* pour mener les travaux à bonne fin.

Combien faudra-t-il consacrer de millions pour arriver au but, c'est ce qu'il serait difficile de calculer; mais, *ce qui est certain*, c'est qu'il y a des actions offrant plus de garanties de sécurité que n'en offrent celles du canal de Suez.

M. de Lesseps n'engagea pas de polémique. Le 7 mars 1859,

Notaires, Avocats et Avoués	819	actions
Artisans et mécaniciens	910	—
Armée et marine	973	—
Fonctionnaires publics	1 309	—
Employés	2 195	—
Commerçants et industriels	4 763	—
Propriétaires et rentiers	6 929	—
Souscripteurs non classés	1 099	—

1. Voici du reste quelques échantillons des paroles prononcées par Lord Palmerston à la Chambre des communes au sujet du canal de Suez :

« C'est la plus grande duperie qui ait été jamais proposée à la crédulité et à la simplicité des gens de notre pays, et elle ne relève plus que du banc de justice de la reine. » (Séance du 1er juin 1858.) « La Compagnie de Suez, ainsi que je l'ai souvent dit, est une des plus remarquables tentatives de tromperie qui ait été mise en pratique dans les temps modernes. C'est un leurre complet depuis le commencement jusqu'à la fin. Beaucoup de personnes en France, de petites gens, ont été induites à prendre de petites actions sous l'impression que l'affaire serait profitable. — La marche des travaux en Égypte, toutefois, a été telle qu'elle a montré que, si l'entreprise n'est pas impossible, elle exigera des sacrifices d'argent, de temps et de travail, tout à fait au-dessus des forces de toute Compagnie. » (Séance du 23 août 1860.)

il écrivit au vice-roi, au nom du Conseil d'administration, pour lui annoncer que la Société était légalement constituée, et l'informer que le Conseil avait décidé qu'il serait immédiatement procédé à la continuation des études et opérations préparatoires du canal maritime, jusqu'ici exécutées par les soins et aux frais de Son Altesse, et dont les dépenses lui seraient remboursées par la Compagnie, conformément à l'article 5 de ses statuts; qu'en conséquence, une commission administrative allait se rendre sur les lieux avec les ingénieurs de la Compagnie et l'entrepreneur qui avait traité avec elle pour cette phase préparatoire.

Il faisait enfin observer au vice-roi, en ce qui concernait ses droits et ceux de la Sublime-Porte à l'égard des intérêts étrangers, que le chemin de fer du Caire à Suez, entreprise égyptienne comme celle du canal, réalisait également une communication entre la Méditerranée et la mer Rouge, et que, malgré l'absence de l'autorisation de la Porte, elle s'était exécutée sans aucune réclamation de qui que ce fût. En conséquence, il sollicitait de Son Altesse l'autorisation d'exécuter les travaux.

Le vice-roi fut tout d'abord assez embarrassé pour répondre à cette communication, parce que MM. Odilon-Barrot, Dufaure et Jules Favre, qu'il avait consultés, n'avaient pas hésité à répondre qu'ils considéraient la compagnie comme irrégulièrement constituée. Mais M. de Lesseps, fort de la concession du 30 novembre 1854, de l'acte complémentaire du 5 janvier 1856, de la loi du 30 mai 1857 et du décret impérial rendu en Conseil d'État le 7 mai 1859, — fort de la délibération du conseil judiciaire de la Compagnie, composé de notabilités judiciaires et administratives[1], se rendit auprès de Mohammed-Saïd qui l'accueillit avec sa bienveillance accou-

1. Le conseil judiciaire de la Compagnie était composé de : MM. Sénart, ancien ministre de l'intérieur, avocat à la Cour de Paris ; Paul Fabre, avocat à la Cour de cassation et au Conseil d'État; Champetier de Ribes, avocat à la Cour de Paris; Morot, avoué d'appel; Denormandie, avoué de première instance; Mocquart, notaire à Paris, et Fréville, agréé au tribunal de Commerce de la Seine. Il avait recouru, pour la circonstance, aux lumières de quatre membres éminents du barreau de Paris : MM. Crémieux, ancien ministre de la justice, membre du conseil de l'ordre ; Marie, ancien ministre de la justice, ancien bâtonnier et membre du conseil de l'ordre; Flocque, bâtonnier de l'ordre, et Vatismesnil, ancien ministre de l'instruction publique, ancien conseiller d'État, ancien avocat général à la Cour de cassation.

tumée et lui dit, en lui montrant les vides de son vêtement que sa corpulence ne remplissait plus : « Voyez comme ces Anglais m'ont fait maigrir... J'adopte cependant l'opinion de vos avocats, et je rejette celle des miens. »

La commission administrative, chargée de prendre officiellement possession du domaine de la Compagnie, se mit alors en route, et M. de Lesseps la présenta au vice-roi le 9 mars 1859.

Au retour de sa laborieuse exploration, — car des émissaires provocateurs avaient été envoyés (on devine par qui) pour agiter les populations avoisinant le désert, sur le passage de la commission, — le premier coup de pioche fut donné sur le Lido de Port-Saïd, entre le lac Mensaleh et la Méditerranée, le 25 avril 1859 (le lundi de Pâques). M. de Lesseps, entouré des membres du conseil, des ingénieurs, de l'entrepreneur, des agents et des employés de l'administration et de cent cinquante marins et ouvriers, fit déployer le drapeau égyptien à la tête des chantiers et prononça les paroles suivantes :

Au nom de la Compagnie universelle du Canal maritime de Suez, et en vertu des décisions du Conseil d'administration, nous allons donner le premier coup de pioche sur ce terrain qui ouvre l'accès de l'Orient au commerce et à la civilisation de l'Occident. Nous sommes tous ici unis dans une même pensée de dévouement pour les intérêts des associés de la Compagnie et ceux de son auguste créateur et bienfaiteur, le prince Mohammed-Saïd.

L'exploration complète que nous venons de faire vous donne la certitude que l'entreprise, dont l'exécution commence aujourd'hui, ne sera pas seulement une œuvre de progrès, mais qu'elle donnera une immense valeur aux capitaux qui l'auront réalisée.

Puis, s'adressant spécialement aux ouvriers égyptiens :

Chacun de vous va donner son premier coup de pioche, comme nous venons de le faire; rappelez-vous que ce n'est pas seulement la terre que vous allez remuer, mais que vos travaux apporteront la prospérité dans vos familles et dans votre beau pays. Honneur à Mohammed-Saïd pacha! qu'il vive de longues années!

Ce coup de pioche eut un retentissement dans toute l'Europe, et, un mois après, les contingents égyptiens vinrent planter leurs tentes sur la plage de Péluse, sous la conduite des ingénieurs Larousse et Laroche et de l'entrepreneur Hardon.

*
* *

Le percement à effectuer s'étendait sur une longueur de 130 kilomètres (32 lieues et demie). Le tracé du canal maritime suivait presque en ligne droite une vallée qui avait été occupée sans doute, avant les âges historiques, par les eaux de la mer et dont certaines parties s'étaient élevées successivement au-dessus du niveau par l'apport des inondations du Nil et peut-être également par des soulèvements partiels[1]. Les dépressions formant le lit primitif de la vallée étaient surtout remarquables sur trois points : le premier, du côté de Suez, formait un bassin desséché de douze kilomètres de longueur sur huit de largeur, et s'appelaient les lacs « Amers ». — Le second était le lac *Timsah*, au centre de l'Isthme. — Le troisième était le bassin des lacs Ballah et Mensaleh, bordant la Méditerranée sur toute l'étendue de la baie de Dibeh.

Dans le reste de son parcours, la vallée était à peu près au niveau de la mer, sauf sur deux points où elle était coupée transversalement par deux *seuils* assez élevés : le *Seuil du Serapœum*, situé entre les lacs Amers et le lac Timsah, avait une hauteur de neuf mètres et une largeur de six kilomètres; le *Seuil d'El Guisr*, qui avait sept mètres de hauteur et deux kilomètres de largeur, séparait le lac Timsah des lagunes desséchées du lac Ballah.

La Commission internationale, dont les principaux membres furent appelés à former un Conseil supérieur des travaux siégeant à côté du Conseil d'administration, apprécia que cinq années seraient nécessaires pour creuser le Canal Maritime à 56 mètres de largeur à la ligne d'eau et à six mètres de profondeur; la profondeur devait être portée à huit mètres par des dragages successifs. La dépense était évaluée à deux cents millions. Un chenal de service de vingt-quatre mètres de largeur sur deux mètres et demie de profondeur, propre au service des barques, pouvait être ouvert d'une mer à l'autre en dix-huit mois. Le canal d'eau douce de jonction

1. Lire, dans la *Face de la Terre* (*Das Antlitz der Erde*), par Ed. Suess, professeur de géologie à l'université de Vienne (Autriche) : Suez et le Nil (Armand Colin et Cie, éditeurs).

au Nil et les rigoles d'irrigation latérales devaient être exécutés dans le même délai.

Il fallut de plus s'assurer que le mouillage, qui devait s'appeler Port-Saïd, offrait aux navires une sûreté suffisante. Le capitaine Philligret, du port de Marseille, fut chargé de cette mission de confiance, et le vice-roi mit à sa disposition la corvette *Yand-Becker* qui stationna pendant tout l'hiver de 1857, à 4 300 mètres de la côte. Le rapport du capitaine Philligret répondit à toutes les objections et constata la sécurité du mouillage.

On ne peut s'imaginer aujourd'hui les difficultés qu'eurent à vaincre les ouvriers de la première heure. Il fallait aller chercher les vivres et l'eau à Damiette, c'est-à-dire à soixante kilomètres de distance, et les amener par le lac Mensaleh, qui, dans les gros temps, n'est pas toujours navigable. De plus, le gouvernement anglais avait envoyé en Égypte un de ses agents, Mouktar-Bey, pour demander la suspension des travaux, et ces avertissements étaient appuyés par la présence d'une flotte mouillée dans les eaux d'Alexandrie. M. de Lesseps décida de ne céder qu'à la force, en se réservant le droit de protester vis-à-vis de l'Europe, et Mouktar-Bey recula. Il est vrai que ces événements coïncidaient avec la paix de Villafranca, c'est-à-dire avec l'apogée de la puissance du second Empire en France, et il n'est pas douteux que l'appui de Napoléon III ne fit jamais défaut à l'œuvre du percement de l'isthme de Suez.

M. de Lesseps fit alors mettre la main au creusement du canal d'eau douce, sans lequel il n'y avait pas de grand fonctionnement d'ouvriers possible. Ce canal, qui fut un grand bienfait pour la contrée qu'il traverse, relie le Caire, Ismaïlia et Suez; comme nous le verrons, il fut plus tard prolongé jusqu'à Port-Saïd.

Une consultation d'ingénieurs et de jurisconsultes approuva la conduite suivie et la déclara conforme aux règles de l'art et du droit. La Société des Ingénieurs civils de Londres, présidée par M. Hawkshaw, donna son entière adhésion aux plans adoptés et aux travaux accomplis et effaça ainsi la mauvaise impression qu'avait produite, dans le principe, la critique passionnée de Stephenson, qui avait osé dire que *le canal ne*

pourrait jamais être qu'un fossé vaseux et stagnant, appréciation incompréhensible dans la bouche d'un ingénieur de son mérite.

En janvier 1863, Mohammed-Saïd mourut et fut remplacé par Ismaïl-Pacha dont les dispositions, au début de son règne, ne paraissaient pas aussi favorables que celles de son regretté prédécesseur. « *Personne n'est plus canaliste que moi*, disait-il, *mais je veux que le Canal soit à l'Égypte, et non pas l'Égypte au Canal.* » Le Sultan vint rendre visite à son vassal, qu'il éleva au rang de Khédive, et constata la marche progressive des travaux. Sir Henri Bulwer, après une tournée dans l'Isthme, fut obligé de rendre lui-même justice à l'œuvre accomplie.

Le gouvernement anglais avait évidemment perdu beauconp de terrain et s'en rendait compte ; mais il ne désarma pas pour cela et essaya d'enrayer l'entreprise par un procédé qui fait honneur à son ingéniosité : empruntant le masque de la philanthropie, il dénonça les corvées comme une barbarie, en demanda l'abolition, et trouva dans le nouveau ministre d'Égypte, Nubar-Pacha, fort expert en matières d'intrigues, le disciple le plus fervent et le plus actif. Cette prétention était d'autant moins justifiée que, si la Compagnie avait usé d'une institution égyptienne, elle l'avait singulièrement adoucie, car elle donnait une paye relativement élevée, elle avait supprimé les châtiments corporels, organisé un service de santé et des hôpitaux pour les malades ; tandis que les Anglais avaient eu recours à la corvée à maintes reprises et l'avaient exercée dans toute sa rigueur, notamment dans la construction du chemin de fer d'Alexandrie.

Nubar-Pacha partit donc en guerre et se dirigea d'abord vers Constantinople. La question de la corvée n'était qu'un prétexte pour obtenir des modifications profondes au firman de concession, faire rétrocéder au gouvernement égyptien les terres concédées par le précédent vice-roi, faire reviser par une commission d'ingénieurs les dimensions du Canal fixées par la Compagnie, et lui signifier que, si elle ne souscrivait pas à ces conditions dans le délai de six mois, les travaux seraient interrompus par la force. Nubar déployait d'autant plus d'audace qu'il se sentait puissamment soutenu. Il s'enhardit au point de venir à Paris même, où il entama une fort habile campagne de presse, dont les échos se reprodui-

saient fidèlement en Angleterre, et *vice versa*, et il fit même la conquête du président du Corps législatif, le duc de Morny.

M. de Lesseps protestait de son mieux, — et certes il en avait quelque peu l'habitude, — il défendait *unguibus et rostro* son firman et ses actionnaires, mais il se rendit compte que la corde se tendait de plus en plus ; et, sur les conseils du prince Napoléon et du baron Dupin, procureur général à la Cour de cassation, il prit le parti de s'adresser à l'Empereur et de recourir à son arbitrage, qui fut accueilli favorablement par l'Égypte. Sur la proposition de M. Drouyn de Lhuys, une commission fut nommée par l'Empereur à l'effet de lui donner son avis motivé sur la question, ou plutôt sur les diverses questions qui étaient l'objet du litige, et de préparer les bases de la décision qu'il avait à rendre. La commission se mit à l'œuvre, et, après un examen de trois mois, elle soumit ses conclusions à l'Empereur qui rendit sa sentence le 6 juillet 1866.

La décision arbitrale anéantissait le contrat primitif sur les principaux points en discussion. La Compagnie était dépossédée du droit, que lui donnait ce contrat, d'obliger le gouvernement égyptien à lui fournir les ouvriers nécessaires à l'exécution des travaux. En outre, elle était tenue de rétrocéder au gouvernement égyptien les 60 000 hectares de terres qu'elle possédait à titre de concession dans l'isthme. Elle perdait aussi son droit de propriété sur le canal d'eau douce, mais elle en conservait la jouissance pour toute la durée de la concession. En échange, et comme compensation des droits qui lui étaient retirés, elle recevait du gouvernement égyptien, à titre d'indemnité, la somme de 84 millions. Comme on le voit, sauf l'indemnité, qui ne devait pas être désagréable à M. de Lesseps, des modifications profondes étaient apportées par l'arbitrage au firman de concession, et la suppression des contingents égyptiens était un coup droit dont il est inutile de signaler la portée, tant elle est évidente.

En Angleterre, on considéra la suppression de la corvée comme le signal d'une ruine certaine. On lisait dans le *Standard* :

Le travail ne pourra être obtenu dans l'avenir qu'au moyen de dépenses énormes. Que diront alors les actionnaires, ces pauvres spé-

culateurs, en France, en Égypte et en Turquie? Ils seront ruinés. Lorsque les deux cents millions auront été dépensés, l'entreprise tombera d'elle-même faute de fonds. M. de Lesseps et les aventuriers qui l'auront soutenu de leur argent feront bien de se tirer promptement d'une mauvaise affaire et de faire le meilleur marché qu'ils pourront avec le pacha, car l'entreprise, sur laquelle ils ont fondé tant d'espérances, se trouvera aussi vide de résultats économiques que le tunnel de la Tamise.

Le *Spectator* s'écrie à son tour : « Le travail forcé doit cesser : ce qui est la prohibition du Canal. »

Après le *Spectator*, la *Saturday Review* et le savant *Economist* exprimèrent les mêmes espérances. Mais tous ces journaux comptaient sans l'habileté et l'énergie de nos ingénieurs qui redoublèrent d'efforts et surent approprier leurs moyens d'action à la situation nouvelle qui leur était imposée. Le mérite de la haute direction des travaux revient, en grande partie, à notre excellent et vénéré collègue, M. Voisin-Bey, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, qui séjourna en Égypte de 1861 à 1870 et n'a pas cessé, depuis son retour en France, de prêter à la Compagnie le plus utile concours, d'abord comme membre de la Commission internationale des travaux, puis comme administrateur et membre du Comité de Direction.

L'entreprise à forfait fut substituée au travail à la tâche; la vapeur, les excavateurs à sec et les dragues à long couloir remplacèrent les bras, et le canal fut divisé en quatre lots. Le premier, concédé aux frères Dussaud, portait sur une fourniture de 250 000 mètres cubes de blocs artificiels pour les jetées de Port-Saïd. Le deuxième, adjugé à M. Aïton, dragueur de la Clyde à Glascow, comprenait l'achèvement des 60 premiers kilomètres du canal maritime, soit l'enlèvement de 22 millions de mètres cubes de sable ou de vase. M. Couvreux, chargé du troisième lot, devait, sur une longueur de 13 kilomètres, dans la partie culminante de l'isthme, pourvoir à l'élargissement et à l'approfondissement de la tranchée d'El-Guisr, représentant un déblai de 9 millions de mètres cubes. Enfin, MM. Borel et Lavalley prirent à leur charge la continuation et l'achèvement de toute la partie comprise entre le lac Timsah et la mer Rouge. Ce quatrième lot

était le plus considérable et s'accrut plus tard bien davantage encore par suite de la résiliation du contrat de M. Aïton. MM. Borel et Lavalley n'hésitèrent pas à prendre son lieu et place, et leur énorme entreprise représentait une somme de 160 millions. L'importance des chantiers installés par ces entrepreneurs était telle que leurs machines consommaient 10 000 tonnes de charbon par mois; leurs feuilles de paye portaient plus de 22 000 hommes; et ils extrayaient mensuellement deux millions de mètres cubes de sable ou de vase. Ce sont eux également qui ont effectué le remplissage des lacs Amers (1 900 millions de mètres cubes d'eau).

En 1865, les chantiers étaient en pleine activité ; la rigole d'eau douce apportait le tribut de ses eaux bienfaisantes, et le problème semblait à moitié résolu. Cependant, les détracteurs allaient toujours leur train et se livraient à mille insinuations malveillantes ; aussi, M. de Lesseps crut devoir former une Commission internationale, pour se rendre sur les lieux et constater l'état des travaux. La Chambre de commerce de Marseille me fit l'honneur de me déléguer avec son secrétaire général, M. Sébastien Berteaut, pour la représenter dans cette Commission cosmopolite.

En arrivant à Alexandrie, et à notre grand étonnement, nous nous aperçûmes que cette ville était un foyer ardent d'opposition. La plupart des représentants des grandes maisons de commerce européennes et même françaises déblatéraient à qui mieux mieux contre le canal, qu'ils traitaient d'entreprise chimérique, comme lord Palmerston. La crainte de voir un jour Port-Saïd détrôner Alexandrie et drainer à son profit une partie de son courant commercial, était la véritable raison de cette hostilité qui existe encore aujourd'hui. Il est facile de s'en convaincre par les efforts que font les Alexandrins pour isoler Port-Saïd du reste de l'Égypte et empêcher que cette ville soit raccordée, par une véritable voie ferrée, au réseau des chemins de fer égyptiens.

Nous effectuâmes en barque le trajet presque entier de l'isthme, en empruntant tantôt le canal d'eau douce, tantôt le canal maritime. Sans doute, les profondeurs étaient loin d'avoir atteint leur maximum, et il restait encore beaucoup de mètres cubes de sable et de vase à extraire ; mais, par ce

qui avait été accompli, il était facile de prévoir le prochain achèvement du canal. A notre retour en France, notre rapport traduisit fidèlement cette impression ; nous y joignîmes quelques considérations sur les conséquences du percement de l'isthme de Suez pour le port que nous représentions, et, le croira-t-on ? quand nous en donnâmes lecture à nos mandants, nous fûmes très fraîchement accueillis, et la politesse seule les empêcha de nous traiter d'optimistes et de visionnaires.

Peu de temps après, la Porte ottomane se décida à envoyer le fameux firman confirmatif réclamé pendant douze ans et qui avait provoqué tant de négociations internationales. M. de Lesseps nous a raconté comment s'opéra le miracle.

Lorsque l'empereur Napoléon III vint à Marseille, le 30 avril 1865, s'embarquer pour l'Algérie, le grand vizir Fuad-Pacha, qui se trouvait dans le midi de la France pour y rétablir sa santé, s'empressa de venir saluer l'Empereur. Pénible fut sa surprise en constatant que l'Empereur ne faisait aucune atttention à lui et ne répondait même pas à son salut. Il demanda alors si l'Empereur avait quelque grief contre lui ou son gouvernement, et il lui fut simplement répondu par un geste expressif et par ce seul mot : « *Firman.* » La pièce tant attendue ne tarda pas, en effet, à arriver, et M. de Lesseps ajoutait :

— Décidément le proverbe arabe a du bon : *Une once de crainte fait plus qu'un quintal d'amitié.*

Les événements donnèrent heureusement raison aux conclusions de notre rapport, et dès 1868, M. Borel disait dans une conférence qu'il fit à la salle des Capucines :

Pour nous, le canal est fini ; à telles enseignes qu'ayant à prendre, en vue de son achèvement prochain, divers engagements avec la Compagnie de Suez, nous n'avons pas hésité à contracter celui d'avoir terminé les travaux et livré le canal à la grande navigation, en octobre 1869.

M. Borel tint parole ; il succomba malheureusement à la peine et n'assista pas à son triomphe. L'inauguration fut fixée au 17 novembre 1869, et la Chambre de commerce de Marseille me fit le grand honneur de me déléguer à nouveau pour la représenter, ainsi qu'au Congrès international du Caire.

Avant de mettre le canal maritime en exploitation, il fallait

procéder avec le gouvernement égyptien à une sorte de liquidation du passé, revenir sur les franchises douanières dont jouissait la Compagnie et qui n'avaient plus de raison d'être, créer en un mot un nouveau *modus vivendi* adapté à la nouvelle période dans laquelle on allait entrer. Ce fut l'objet des deux conventions du 23 avril 1869, qui constituent, avec nos statuts et les accords intervenus à la suite de l'arbitrage de l'empereur Napoléon III, notre code actuel.

Par ces conventions, la Compagnie abandonnait au gouvernement égyptien toutes les constructions, hôpitaux, magasins et établissements divers qu'elle avait construits pour ses besoins et dont elle avait usé pendant l'exécution des travaux, moyennant une indemnité de trente millions. La Compagnie s'assurait le paiement de cette somme en obtenant du Khédive l'aliénation à son profit, pendant vingt-cinq ans, des coupons des 176 602 actions appartenant au gouvernement égyptien. La deuxième convention réglait la question des terrains dépendant du canal maritime, soit 10 214 hectares, plus 300 hectares à ajouter à la superficie de Port-Saïd et 200 hectares à ajouter à celle d'Ismaïlia. Tous ces terrains réunis devaient être mis en commun entre le gouvernement et la Compagnie, et le prix des ventes partagé en égale portion entre les deux parties contractantes. C'est l'origine de ce qu'on appelle *le Domaine commun*.

En signant ces conventions, dont je me borne à indiquer les deux clauses principales, mais dont l'ensemble était incontestablement avantageux pour la Compagnie et présentait le grand intérêt de lui créer une situation bien nette à l'égard du gouvernement égyptien, Ismaïl-Pacha disait au duc d'Albuféra : « qu'en travaillant pour le canal, il travaillait pour l'Égypte et pour lui-même; qu'il n'avait rien tant à cœur que d'assurer le succès d'une œuvre aussi grande, et qu'il était heureux d'en donner de nouveau le témoignage aux actionnaires auxquels il était si intimement associé. »

L'inauguration eut lieu au jour fixé (17 novembre 1869)[1],

1. Que de souvenirs se rattachent pour moi à ce voyage, entrepris sur le *Touareg*, charmant yacht de la Compagnie marseillaise des Transports Maritimes, à bord duquel mon collègue, M. Émile Darier et bien des amis, et des meilleurs, se trouvaient réunis! Combien d'entre eux, hélas! manquent à l'appel!

Les dimensions de cette étude ne me permettent pas de rappeler les fantasias, bals et banquets somptueux que le vice-roi Ismaïl offrit aux souverains et aux princes qui avaient répondu à son invitation; mais le fourmillement d'hommes et de femmes de toutes couleurs et de tous rangs, d'ulémas, de derviches tourneurs et hurleurs, d'almées, de cheiks, de fellahs, de bédouins, venus de tous les points de l'Égypte et du désert, avec leurs chevaux, chameaux, dromadaires, buffles, moutons, gazelles, ces milliers de tentes plantées en plein désert, où grouillaient tous ces êtres, présentaient un spectacle unique.

La cérémonie de la bénédiction du canal fut originale entre toutes. Trois pavillons avaient été élevés sur la plage de Port-Saïd, faisant face à la Méditerranée : celui du centre était réservé aux têtes couronnées; les deux autres étaient occupés, l'un par les popes grecs, les imans et les ulémas; l'autre, par les prêtres catholiques. Pour se rendre à la cérémonie, l'impératrice Eugénie, donnant le bras à l'empereur d'Autriche, ouvrait la marche; le khédive Ismaïl venait ensuite, conduisant la princesse de Hollande, et suivi par les héritiers présomptifs des couronnes de Prusse et des Pays-Bas. Puis arrivaient, à la file, plusieurs princes russes et allemands et divers hauts personnages chamarrés de décorations. Au milieu de ce scintillement de costumes, se détachait l'austère et énergique figure de l'émir Abd-el-Kader, drapé dans un burnous de laine blanche et portant, en sautoir, pour tout insigne, le grand cordon de la Légion d'honneur.

M. de Lesseps avait eu la généreuse pensée de faire assister cet héroïque vaincu à l'union de l'Orient et de l'Occident, et l'impératrice avait mis à sa disposition la frégate *le Forbin*, qui était ancrée à côté de notre yacht. Nous avons donc pu voir l'émir de près pendant plusieurs jours, assister à ses prières du soir et du matin, qu'il venait faire régulièrement

J'ai sous les yeux le compte rendu de notre croisière en Méditerranée et de l'inauguration du Canal de Suez, que nous fîmes en collaboration avec Henri de Montricher, le fils de l'ingénieur éminent auquel nous devons le canal de la Durance, et, en feuilletant cette œuvre de jeunesse, je ne peux me défendre d'une réflexion que bien d'autres ont faite avant moi et que l'on fera certainement encore, c'est qu'en avançant en âge, le plus pénible n'est pas de se sentir vieillir, mais de voir s'en aller, un à un, ceux avec qui on avait commencé l'existence et pris la douce habitude de vivre et de penser.

sur le pont du *Forbin* et nous avons été profondément frappés de sa grande courtoisie, et de la noblesse de ses allures. Le vice-roi Ismaïl lui avait toujours fait grise mine et la solennité du moment ne modifia en rien son attitude. Il était préoccupé et même jaloux de l'ascendant que l'émir avait sur les Arabes et du respect qu'il leur inspirait.

Le 18 novembre au matin, l'impératrice Eugénie, à bord de *l'Aigle*, prit la tête d'une flotille de souverains, suivie de soixante navires qui arrivèrent trois jours après à Suez, après s'être arrêtés à Ismaïlia. Je n'oublierai jamais l'émotion que j'éprouvais en naviguant à toute vapeur sur les lacs Amers, formant une véritable mer de trente lieues de tour, et qui n'étaient, quatre ans auparavant, qu'un vaste banc de sel que j'avais traversé à pied sec.

En arrivant à Suez, M. de Lesseps trouva la dépêche suivante que lui avaient adressée les Anglais de Bombay : « Succès au gigantesque ouvrage de la paix si bien exécuté par les Français, dans l'intérêt de l'Univers. » Après le banquet offert à bord de *l'Hoogly* par la Compagnie des Messageries Maritimes, tous les souverains et princes télégraphièrent dans leurs pays respectifs qu'ils avaient bien réellement passé, en bateau, de la Méditerranée à la Mer Rouge, et ils entouraient d'hommages l'impératrice Eugénie, rayonnante de beauté et justement fière de son rôle. Qui aurait dit que quelques mois après, cette souveraine quitterait son palais en fugitive et prendrait le chemin de l'exil accompagnée de M. de Lesseps ; — que notre pays, lancé à l'aventure dans une guerre pour laquelle il n'était pas préparé, en sortirait vaincu et mutilé !

Mais passons... et abordons la deuxième phase, celle de l'exploitation du canal, en signalant les principaux incidents de cette période, aussi mouvementée que celle que nous venons de traverser.

II

Du 17 novembre 1869 à la fin de 1870, 486 navires, jaugeant 436 609 tonneaux, passèrent par le canal et produisirent une recette de 4 345 758 francs.

Le premier bateau qui se présenta à Port-Saïd et qui inaugurait une ligne régulière sur les Indes, fut *l'Asie*, appartenant à la Compagnie Fraissinet de Marseille. *L'Europe*, de la même Compagnie, qui avait pris part aux fêtes de l'inauguration, fit en soixante-dix jours, toutes opérations de débarquement et d'embarquement comprises, le voyage de Marseille à Bombay et de Bombay à Marseille. C'est à Marseille que vint jeter l'ancre le premier paquebot postal venu directement de la Chine et du Japon : *l'Hoogly* des Messageries Maritimes, à bord duquel nous avions déjeuné, en rade de Suez, le jour de l'inauguration. C'est de Marseille encore, que partit en mars 1870 le vapeur *l'Explorateur* expédié à Zanzibar par MM. Rabaud et Pastré pour explorer la côte orientale d'Afrique et y établir des comptoirs. Le premier rapport de mer, qui parvint à la Compagnie sur la navigation de la Mer Rouge, est signé du capitaine Guiraud, commandant un voilier français, *la Ville-d'Aigues-Mortes*, qui avait effectué un voyage de Marseille à Mahé. Le premier voilier qui vint prendre charge à Ismaïlia était un voilier français *la Jeanne-d'Arc*.

De leur côté, les armateurs anglais faisaient construire sur leurs chantiers de nombreux vapeurs destinés à des lignes régulières sur l'Extrême-Orient. L'avenir se présentait donc sous un jour favorable. Mais il fallait laisser aux armateurs le temps nécessaire pour mettre en service leur nouveau matériel, et on ne doit pas oublier, ainsi qu'on l'a vu par les pages précédentes, qu'on avait systématiquement douté, jusqu'à l'inauguration, du succès de l'entreprise. Il était donc impossible d'espérer, dès le premier exercice, de rémunérer les capitaux engagés, par le seul produit du transit.

D'après les comptes arrêtés au 31 décembre 1869 et le rapport présenté à l'Assemblée générale des actionnaires du 30 mai 1870, la Compagnie avait employé en dépenses de toute nature, tant pour travaux et matériel que pour appropriation de terrains à bâtir, intérêts servis aux actions et obligations et frais administratifs, la somme de 432 807 882 francs.

Les prévisions de la première Commission avaient donc été fortement dépassées, puisqu'elle avait évalué à DEUX CENTS MILLIONS le coût du canal ; mais elle n'avait pas prévu les

intérêts intercalaires et elle pouvait prévoir moins encore la suppression des contingents égyptiens et les complications qui ont résulté des difficultés diplomatiques dont nos lecteurs ont suivi le long calvaire. Le capital à rémunérer était donc fort lourd. Comme la presse financière ne se gênait guère pour exagérer la gravité de la situation, la Compagnie traversa une période des plus critiques et dut recourir à un emprunt de vingt millions. Elle obtint du Khédive la faculté de percevoir temporairement une surtaxe de un franc par tonneau, affectée spécialement au service de cet emprunt et devant disparaître après son amortissement. Cette surtaxe devait s'ajouter aux droits de transit de dix francs par tonne.

Dès le début de l'exploitation, on sent naître une querelle, qui s'envenimera de plus en plus, entre les deux éléments essentiels de la prospérité et même de l'existence de la Compagnie : les actionnaires, d'une part, qui réclament à bon droit la juste rémunération de leurs capitaux, et, d'autre part, les clients du canal, les armateurs ; ceux-ci fournissent, il est vrai, la principale source des recettes, mais, s'inspirant uniquement de leurs intérêts directs, ils vont s'efforcer de faire modifier les bases sur lesquelles la Compagnie avait établi le taux et le mode de perception des droits de transit. Ainsi qu'on l'a vu déjà, la Compagnie était autorisée par le firman de concession à exiger une taxe ne dépassant pas dix francs par tonne de capacité. Comment devait être entendue la tonne de capacité et par quel système légal et pratique pouvait-on la définir? La taxe devait-elle être perçue sur la capacité utilisable des navires ou d'après les papiers officiels de bord? La Compagnie avait-elle réellement le droit, ainsi qu'elle le faisait, d'asseoir sa taxe sur la capacité réelle des navires, et non pas sur la capacité officielle, qui variait d'un pays à l'autre et qui représentait les deux tiers environ de la capacité réelle? Telles étaient les questions que se posaient les armateurs.

Peu après l'inauguration, des négociations entamées par le gouvernement français permettaient d'espérer que les divers gouvernements s'entendraient pour l'unification du tonnage et l'application d'un tarif unique et égal pour tous; mais la guerre avait forcément enrayé les pourparlers, et la Compagnie

se trouva en butte à de nombreuses réclamations. Le premier coup de feu fut tiré par les Messageries Maritimes, qui formulèrent nettement leurs griefs. La Compagnie de Suez répondit en maintenant énergiquement ses prétentions, et les Messageries lui intentèrent un procès, qu'elles perdirent devant la Cour de Paris et en Cassation. La Cour de Paris jugea que les mots « tonne de capacité » *s'entendent d'une mesure de vide ou de volume, par opposition à la tonne effective et matérielle de marchandises; que cette mesure de la tonne, qui n'a jamais varié en France, depuis l'ordonnance de 1681, de Colbert, est, dans le système métrique actuel, le cube d'un mètre 44 centièmes; que telle est, définition donnée, la capacité de la tonne, ou la tonne de capacité.* Il était décidé ensuite par l'arrêt que la Compagnie de Suez, en percevant sur ces bases, était dans l'esprit du firman de concession et du paragraphe 7 de l'article 34 des statuts; que la Compagnie était dans son droit en appliquant le *gross tonnage* anglais, lequel représentait aussi exactement que possible, d'après le système Moorson, la capacité réelle et utilisable des navires.

M. de Lesseps ne triompha pas longtemps, car les armateurs anglais, allemands, italiens, autrichiens, hollandais, n'étant pas liés par les arrêts des Cours françaises, firent agir leurs gouvernements auprès du Sultan. On prétend même que les Messageries ne négligèrent rien pour favoriser ce mouvement, et M. de Lesseps l'a déclaré dans l'Assemblée générale de 1874. Je suis, du reste, d'autant plus à mon aise pour parler du passé sur ce point, que les rapports sont actuellement des plus cordiaux entre la Compagnie de Suez et les Messageries, et qu'un des membres les plus justement estimés de son Conseil d'administration, M. Cambefort, est entré dans le nôtre en 1896.

Le Sultan, obsédé et harcelé par les ambassadeurs étrangers, consentit qu'une commission internationale, composée exclusivement des délégués des puissances maritimes, examinât la question. Sans que la Compagnie fût représentée, ni consultée, ni entendue, cette Commission, se prononçant en faveur du tonnage dit *danubien*, prétendit lui imposer un mode de jaugeage qui ne donnait qu'un tonnage très inférieur au tonnage réel et faisait perdre à la Compagnie de Suez une

part importante des recettes sur lesquelles elle croyait avoir le droit de compter.

M. de Lesseps déclara qu'il refusait de se soumettre aux injonctions de la Commission internationale, mais la Porte Ottomane oublia qu'un contrat ne peut être modifié que par l'accord des parties contractantes et que, si l'une des parties veut arbitrairement imposer sa volonté contre les termes de la convention, il y a violation du contrat; poussée par les gouvernements étrangers, elle signifia donc à la Compagnie d'avoir à appliquer immédiatement le nouveau tarif, et elle déclara qu'au besoin, elle l'imposerait par la force. Dix mille hommes furent en effet expédiés sur la ligne du canal et les troupes ne furent retirées que sur la parole donnée par M. de Lesseps qu'il se soumettrait aux injonctions de la Porte. M. de Lesseps télégraphia dans ce sens du Caire à Paris, le 26 avril 1874 :

Considérant les ordres donnés par la Porte Ottomane pour prendre possession du Canal et sous protestation réservant tous les droits des actionnaires, notre service du transit appliquera, à partir du 29 avril, le tarif du droit spécial de navigation imposé par la Turquie. Il en sera rendu compte à l'Assemblée générale.

Il fallut que M. de Lesseps usât de toute son autorité pour triompher de la résistance des actionnaires et leur faire approuver le nouveau mode de perception.

Les recettes, cependant, avaient graduellement augmenté. Elles avaient passé de 4 345 758 francs en 1870 à 7 595 000 francs en 1871, à 14 377 000 francs en 1872, à 20 850 000 francs en 1873 et à 22 667 000 francs en 1874. Les progrès étaient donc sensibles malgré les obstacles qui se renouvelaient sans cesse et derrière lesquels on voyait toujours la main du gouvernement anglais.

L'année 1875 nous réservait encore une plus grande surprise, un véritable coup de théâtre. Le Khédive Ismaïl, dont les dépenses étaient excessives et qui, ainsi que nous l'avons vu, avait déjà aliéné en 1869, et jusqu'en 1894, les coupons des 176 602 actions de la Compagnie qu'il possédait, se décida à les vendre, et on apprit un beau matin que le gouvernement anglais s'en était rendu acquéreur, moyennant la

somme de CENT MILLIONS, ce qui représentait une valeur de 568 francs par action.

J'ai entendu soutenir à ce sujet que cette affaire avait été traitée sous le manteau de la cheminée entre l'Angleterre et le Khédive et complètement à l'insu du gouvernement français. Cette version n'est pas exacte; car notre gouvernement était parfaitement au courant des intentions du Khédive, et l'affaire est restée plus de huit jours à la disposition d'un preneur quel qu'il fût. C'est également à tort qu'on accuse M. le duc Decazes, ministre des Affaires étrangères, d'y avoir été personnellement hostile. De tous les membres du Ministère que présidait M. Buffet, M. le duc Decazes y était au contraire le plus favorable. Mais reste à savoir si l'état d'âme qui régnait à ce moment en France, et qui y règne peut-être encore aujourd'hui, autorisait un ministre à procéder comme l'a fait Lord Beaconsfield. — Le Parlement anglais n'étant pas en session, au moment où lui furent offertes les 176 602 actions du vice-roi, Lord Beaconsfield acheta les titres, fit payer les cent millions par Rothschild frères de Londres, et attendit tranquillement, pour régulariser l'affaire, le retour du Parlement. Je ne suis pas très certain que cette façon de procéder eût été approuvée par notre Chambre des députés.

Quoi qu'il en soit, la prétendue insouciance du Cabinet fut sévèrement jugée, car, en admettant que le gouvernement ne voulût pas réaliser lui-même cette acquisition, il ne lui aurait pas été difficile de trouver un groupe de financiers qui s'en serait chargé, d'autant plus volontiers que l'affaire, en dehors de toute considération politique, était fort séduisante par elle-même. Les journaux et revues, à la dévotion du Ministère, firent de leur mieux pour le défendre. M. Cherbuliez alla même jusqu'à écrire : « Lorsqu'on déplore l'affaiblissement de l'influence ou du prestige français en Orient, on ne saurait être sûr que ce qu'on regrette fût toujours regrettable. La France doit devenir résolument utilitaire, suivre une politique réaliste, parce qu'elle n'a plus de temps et d'argent à dépenser pour faire et défaire des pachas, pour diriger les consciences ou pour épouser des querelles de moines. » Quant à M. de Mazade, dont les sympathies pour le Ministère

n'étaient pas douteuses, il était visiblement gêné, car il écrivait dans la *Revue des Deux Mondes* :

Le gouvernement anglais n'est qu'un gros actionnaire de plus qui, dans les affaires du canal, n'a qu'une faculté d'immixtion et un nombre de voix limitées. Mais il serait parfaitement inutile — ce serait même montrer de la naïveté — de se faire illusion sur la gravité et les conséquences possibles de ce coup de théâtre qui vient d'éclater en Europe. Oui, assurément, l'acte est tout politique et c'est là précisément ce qui en fait la gravité... Que va-t-il résulter de tout cela?

Il en est résulté pour la Compagnie l'obligation de créer un nouveau *modus vivendi* entre elle et le gouvernement anglais et d'accepter dans le Conseil d'administration trois représentants du gouvernement de la reine. Mais, à côté de cette innovation, il nous sera bien permis de juger l'affaire au point de vue financier et d'apprécier les bénéfices purement matériels qu'en a retirés le gouvernement anglais, et qui se traduisent pour nous par un manque à gagner, puisqu'il dépendait de nous de devenir acquéreurs. Le gouvernement anglais a touché 5 p. 100 d'intérêts de 1870 à 1894, 5 millions par an, soit $5 \times 24 = 120$ millions. A partir de 1894, il a encaissé son dividende comme les autres actionnaires, dividende qui a varié entre 16 et 17 millions par an, soit 66 millions en chiffres ronds. Enfin, s'il désirait réaliser ses actions, comme il les a achetées 568 francs et comme elles en valent 3560, il gagnerait :

$3560 - 568 = 2992$ francs $\times$ 176 602 = *Cinq cent vingt-huit millions, trois cent quatre-vingt-treize mille, cent quatre-vingt-quatre francs.*

Comme on le voit, l'opération ne pouvait pas être plus brillante.

Le gouvernement britannique ne se montra pas satisfait de l'entrée pure et simple de ses trois délégués dans le Conseil et prétendit leur attribuer un caractère spécial et un rôle distinct de celui des autres membres, ce qui était inadmissible. M. Charles de Lesseps fut alors envoyé à Londres pour essayer de convaincre le chancelier de l'Échiquier, sir Stafford Northcote. Il fit valoir que les termes de nos statuts, annexés par le gouvernement égyptien à l'acte de concession, ne permettaient pas d'accueillir des commissaires ayant un

rôle différent de celui joué par les autres administrateurs, que tout administrateur devait posséder cent actions déposées en son nom dans la caisse sociale, en garantie de sa gestion, et que les actions du gouvernement anglais ne pouvaient être prêtées à cet effet, puisqu'elles étaient notoirement sa propriété. Sir Stafford Northcote n'entendit pas tout d'abord de cette oreille ; on finit cependant par se mettre d'accord et il fut convenu que le gouvernement anglais aurait le droit de présenter trois administrateurs ; qu'ils seraient nommés, comme leurs collègues, par l'Assemblée générale des actionnaires, mais que les places créées pour eux ne sauraient être attribuées qu'à des candidats proposés par le gouvernement britannique.

Les trois nouveaux administrateurs entrèrent en fonctions en 1877. Les rapports avec leurs collègues, un peu froids au début, ne tardèrent pas à s'améliorer et à devenir même cordiaux, et les choses marchaient régulièrement quand survint, en 1881-1882, la révolte d'Arabi, et se posa d'une façon plus aiguë que jamais la question de la neutralité du canal. L'état insurrectionnel de l'Égypte et d'une partie de son armée faisait forcément redouter une intervention étrangère. M. Ferdinand de Lesseps fut-il bien inspiré en entrant en pourparlers avec Arabi ? Nous l'avons souvent entendu blâmer sur ce point... Comme Arabi était à la tête des soldats révoltés, il crut, sans doute, agir prudemment en l'éloignant du canal et en enlevant ainsi tout semblant de raison pour qu'on l'occupât militairement, sous prétexte de combattre Arabi. L'Angleterre en avait du reste un désir immodéré ; car, à la date du 8 juillet, l'amiral anglais, sir Hamilton Seymour, demanda à faire entrer des vaisseaux de guerre dans le canal. M. Victor de Lesseps, alors agent général en Égypte, s'y opposa de toutes ses forces ; M. Ferdinand de Lesseps protesta énergiquement, de son côté, auprès de toutes les puissances. Lord Granville ordonna à l'amiral Seymour de s'abstenir et invita les divers gouvernements étrangers à étudier la question du canal de Suez.

La Commission internationale, qui siégea à Constantinople, n'aboutit à aucune solution, car chaque puissance donnait un avis différent ; les événements se précipitèrent et notre minis-

tre, M. de Freycinet, déposa sur le bureau de la Chambre une demande de crédits en vue des mesures à prendre pour la protection du canal. M. Clemenceau et plusieurs de ses collègues la combattirent avec ardeur dans la séance du 29 juillet ; les crédits furent repoussés par 416 voix contre 75, le cabinet de Freycinet donna sa démission, et notre flotte se retira des eaux égyptiennes. On connaît le reste : la flotte anglaise bombarde Alexandrie, les Anglais interrompent le transit sur le canal, débarquent à Ismaïlia et remportent la fameuse victoire de Tell-el-Kébir. A dater de ce moment, ils étaient maîtres de l'Égypte. Le prologue du drame avait été l'acquisition des actions du vice-roi. Le développement fut l'intervention directe en Égypte et sur le canal ; nous verrons dans un moment l'épilogue.

Ne nous décourageons pas, cependant, et ayons confiance dans l'avenir. Ainsi que l'écrivait Renan :

> L'Égypte a une place exceptionnelle dans l'histoire du monde. Clef de l'Afrique intérieure par le Nil ; par son isthme, gardienne du point le plus important de l'empire des mers, l'Égypte n'est pas une nation, c'est un enjeu, tantôt récompense d'une domination maritime légitimement conquise, tantôt châtiment d'une ambition qui n'a pas mesuré ses forces. Quand on a un rôle touchant aux intérêts généraux de l'humanité, on y est toujours sacrifié. Une terre qui importe à ce point au reste du monde ne saurait s'appartenir à elle-même ; elle est neutralisée au profit de l'humanité ; le principe national y est tué... L'Égypte sera toujours gouvernée par l'ensemble des nations civilisées. L'exploitation rationnelle et scientifique du monde tournera sans cesse vers cette étrange vallée ses regards curieux, avides ou attentifs.

Je l'espère, avec Renan, mais il faut avoir le courage d'avouer que nos divers et multiples gouvernements, depuis 1870, ont fait ou ont laissé faire tout ce qu'il fallait pour nous amener au point où nous en sommes. Nos adversaires ont eu beau jeu, et sir Evelyn Baring, résident d'Angleterre au Caire, avait grandement raison de dire à M. de Réverseaux : « Vous êtes un singulier pays en France ; vous n'attendez pas que nous vous demandions quelque chose, vous nous l'apportez. » Il résulte, en effet, de cet historique que, si la diplomatie anglaise a fait preuve d'un esprit de suite

inébranlable, il n'en est pas de même de la nôtre. Quant au rôle joué par certains de nos hommes politiques, il est inexplicable; et l'on ne peut que regretter qu'ils aient employé leur éloquence, leur talent et leur influence à entraîner dans le mauvais chemin des majorités inconscientes et trop dociles. Toute la politique de M. Clemenceau se trouve résumée dans les quelques lignes suivantes que j'ai extraites de son discours du 29 juillet 1882, à la Chambre des députés. M. John Lemoinne, dans un article du *Journal des Débats*, blâma l'attitude de la Chambre et écrivit : « Il paraît que nous allons être désormais très heureux; nous ne voulons plus avoir d'histoire. »

Cette phrase excita la verve de M. Clémenceau :

Il faudrait savoir, s'écriait-il, ce que c'est que l'histoire. Assurément, si l'histoire n'est qu'une succession de conflits sanglants, d'aventures, de guerres, s'il ne faut considérer que les alliances, les combinaisons personnelles des monarques, et ne voir l'histoire des peuples que sur les champs de bataille, où triomphe le hasard des forces militaires ou la science de tel ou tel général illustre, il est certain qu'en ce moment nous n'avons pas d'histoire, et j'en félicite grandement mon pays. Mais n'est-ce rien pour un peuple qui a été réduit à l'état de démembrement par la monarchie, que de se replier sur lui-même, de refaire ses forces et, pendant que ce grand travail s'accomplit — et vous savez ce qu'il y faut d'efforts et de temps — de trouver en soi assez de patiente énergie pour faire sa réforme intérieure, pour se donner des institutions qui le fassent passer de l'état monarchique à l'état démocratique, qui lui permettent de donner au plus grand nombre — je me servirais volontiers de cette expression — au plus grand nombre de citoyens, — les satisfactions légitimes qu'ils réclament, et dans l'ordre politique, et dans l'ordre économique, et dans l'ordre social; pour fonder, en un mot, le véritable ordre démocratique : — n'est-ce pas là une assez haute ambition?

C'est bien le cas d'opposer à ces paroles celles que Berryer prononça dans une circonstance analogue et que Gambetta n'hésita pas à rappeler, du haut de la tribune de la Chambre, en cette même année 1882 : « *Ne parlez pas ainsi! On ne parle pas ainsi de la France.* »

Les hommes qui ont fait repousser les crédits pour la protection du Canal sont les mêmes qui traitaient Jules Ferry de *Tonkinois* et ont abreuvé ce grand citoyen des plus san-

glantes injures. Si le bon sens et le patriotisme de la nation, si l'opinion publique, notre maîtresse à tous, ne leur avaient pas imposé silence, ils auraient étouffé dans l'œuf cette renaissance coloniale qui nous a puissamment aidés à nous relever moralement de nos désastres de 1870 et à reconquérir notre place dans le monde.

Je ne crois pas que cette courte digression soit étrangère à mon sujet, mais je reviens au trafic du canal qui, malgré vent et marée, malgré les troubles et l'invasion. allait toujours progressant. Nous avons vu que les recettes, en 1874, s'étaient élevées à 22 667 791 fr. ; elles atteignirent 55 181 039 fr. en 1882.

III

La victoire de Tell-el-Kebir, qui ne fut certes pas achetée au prix de grands efforts ni de beaucoup de sang versé, avait porté cependant l'exaltation des Anglais à un degré extrême. D'un bout à l'autre de l'Angleterre retentissait une immense clameur contre l'administration française du canal de Suez, et l'élévation des tarifs. On demandait que le Conseil d'administration fût en majorité composé d'Anglais, puisque l'Angleterre possédait la moitié des actions, et que sa marine représentait les sept ou huit dixièmes du trafic du canal. Un comité composé des armateurs anglais les plus considérables fut constitué pour élaborer un vaste programme de réformes et les réaliser; et, si la Compagnie s'y refusait, on parlait de construire un second canal, bien anglais, celui-là, au mépris des droits exclusifs du créateur et des propriétaires du canal existant.

Au mois d'août 1883, après une longue négociation avec le gouvernement anglais, M. de Lesseps était parvenu à établir une entente très satisfaisante, qui allait être soumise au Parlement anglais. Presque tous les membres du Cabinet, parmi lesquels lord Granville, ministre des Affaires étrangères, M. Childers, chancelier de l'Échiquier, et l'honorable M. Gladstone, avaient déclaré nettement aux Communes que le firman de 1854 concédait à M. de Lesseps un privilège

exclusif. « Définissez ce privilège », demanda un membre du Parlement ; M. Gladstone répondit : « Un pouvoir donné pour empêcher d'autres personnes de percer l'isthme par un canal », et il ajouta :

Nous pensons qu'il est de notre devoir de rendre justice, autant qu'il est en notre pouvoir, à cette grande Compagnie du canal et à son éminent et énergique promoteur. Nous ne cachons pas et nous essaierons, si nous le pouvons, de faire savoir et sentir dans le monde anglais, qu'ils ont des droits envers eux, non pas des droits au sacrifice d'un intérêt précieux, mais des droits au respect et à l'honneur, parce qu'ils ont conféré un grand bienfait à l'humanité, qu'ils l'ont conféré par des travaux immenses, au milieu de grands dangers et des difficultés incomparables, et ces *difficultés incomparables ont été malheureusement, en quelque sorte, dues à l'action fâcheuse de ce pays dans les temps passés*. Nous devons aussi, de notre part, désavouer toute communauté de sentiments avec ceux qui nous semblent affirmer une sorte de suprématie anglaise sur la voie maritime de l'isthme : et nous devons faire savoir que nous, au moins, nous ne participerons pas à ce qu'on emploie l'influence qui peut s'attacher, et justement s'attacher, à notre position temporaire et exceptionnelle en Égypte, en vue d'obtenir une violation ou une diminution d'aucun droit légitimement exercé. Et, en dernier lieu, tout en rappelant, et tout en pensant que l'on conserve présent à l'esprit que je parle pour nous-mêmes, et en ne cherchant à engager personne que nous-mêmes, je désire faire connaître que nous ne pouvons entreprendre de faire aucun acte incompatible avec l'aveu, indubitable, et sacré à nos yeux, que le canal a été fait pour l'avantage de toutes les nations en général, et que les droits qui s'y rattachent sont des affaires d'un intérêt commun à toute l'Europe.

Il était difficile de tenir un langage plus noble, plus loyal, plus correct et plus élevé. Cependant, le déchaînement de l'opinion publique contre un acte consolidant la Compagnie française par un traité, passé sans l'intervention des classes maritimes et commerciales, fut tel que le premier ministre, M. Gladstone, dut, sous peine d'être renversé, abandonner son projet et renoncer à en aborder la discussion.

MM. Ferdinand et Charles de Lesseps partirent alors pour l'Angleterre, en novembre 1883, pour se rendre compte *de visu* de ce qu'il y avait à faire. Ils ne tardèrent pas à acquérir la conviction que l'influence anglaise sur le gouvernement du Khédive était plus que jamais dominante. L'Égypte, en

effet, avait successivement aliéné et ses actions et la part de bénéfice qu'elle s'était réservée dans l'exploitation de l'entreprise, à raison de 15 p. 100 des produits nets. Elle n'avait donc plus rien à attendre de la Compagnie et pouvait se laisser facilement tenter par toute autre combinaison lui réservant de nouveaux avantages. Le gouvernement français venait de prouver, comme le Parlement, qu'il se désintéressait des choses de l'Égypte, et les autres nations jouaient également le rôle de simples spectatrices. MM. de Lesseps se trouvaient donc absolument isolés en face de l'Angleterre; la lutte était trop inégale, et il fallut songer à une nouvelle transaction. — C'est l'épilogue du drame dont nous venons de suivre le développement.

A la fin de 1883, après trois semaines de véritables batailles avec le monde maritime et commercial, à Liverpool, à Manchester, à Newcastle et à Londres, M. Charles de Lesseps rédigea avec les principaux armateurs anglais le compte rendu d'un échange de vues communes sur l'exploitation du canal. Il était projeté que le nombre des administrateurs serait élevé à trente-deux, que sept armateurs ou commerçants anglais viendraient se joindre aux trois représentants de la Reine, ce qui porterait à dix le nombre des Anglais figurant dans le conseil. — La Compagnie était tenue d'avoir une agence à Londres et un comité permanent consultatif composé de dix administrateurs anglais. — La taxe de pilotage était supprimée. — A partir du 1er janvier 1885, le tarif devait être réduit à 9 fr. 50. Puis, au delà de 90 francs de revenu par action, la moitié de l'excédent devait être employée à la diminution du tarif. Au delà de 125 francs de dividende, on appliquerait les excédents à la détaxe, tant que le droit n'aurait pas été ramené à 5 francs par tonne. La réduction de 2 fr. 50 par tonne déjà consentie en faveur des navires sur lest était confirmée. La Compagnie supporterait désormais les dépenses résultant des échouages et des accidents dans le canal, sauf celles qui proviendraient des collisions et des avaries causées à son matériel par la faute des capitaines. La Compagnie serait enfin tenue d'améliorer les conditions de la navigation en doublant et en élargissant le canal.

Telle est l'économie générale de cet accord, qui fut ratifié,

non sans protestations et difficultés, dans les assemblées générales des actionnaires des 12 mars et 20 mai 1884, et qu'on a appelé « le programme de Londres ». J'y reviendrai, du reste, dans un moment ; et, pour en terminer avec la partie historique de mon étude, il me reste à dire quelques mots d'une question qui était encore en suspens et dont l'importance ne faisait que s'accroître, celle de la neutralité du canal.

Le 3 janvier 1883, Lord Granville avait adressé une circulaire aux puissances à ce sujet ; le 17 janvier 1885, le gouvernement français insista sur l'urgence de règlement et, trois mois après, la Turquie, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la France, la Grande-Bretagne, l'Italie et la Russie signèrent la « déclaration de Londres », par laquelle il était convenu qu'une commission se réunirait le 30 mars pour « préparer et rédiger un acte établissant et garantissant en tout temps et à toutes les puissances le libre usage du canal de Suez ».

La première réunion eut lieu à Paris, et la discussion dura trois ans. Ce ne fut que le 25 juin 1888 qu'on arriva à se mettre d'accord, et la convention internationale fut définitivement signée à Constantinople par toutes les puissances, le 22 décembre 1888. La neutralité du canal de Suez était formellement reconnue, et l'Angleterre, malgré sa situation particulière en Égypte, ne jouit d'aucun avantage spécial sur le canal et ne possède aucun droit sur la police à y exercer.

Tels sont les faits principaux de l'histoire de l'œuvre de Suez.

Quant au programme de Londres, je désire exprimer ma pensée à ce sujet, parce qu'il a été violemment attaqué et qu'il fournit depuis quinze ans matière à de nombreuses et acerbes récriminations.

M. Paul Leroy-Beaulieu blâma cet accord, dès sa conclusion. Il disait dans *l'Économiste français* :

A la Compagnie de Suez, on a commis une grave faute de tactique. Après le retrait de l'accord signé entre M. de Lesseps et M. Gladstone, après la reconnaissance formelle du monopole de la Compagnie, la conduite qui paraissait la plus prudente, c'était l'attente, l'expectative. La Compagnie se fût efforcée de faire disparaître la

plupart des griefs de détail des armateurs anglais. Mais elle eût attendu pour faire des propositions nouvelles qu'un certain temps se fût écoulé. Dans un an, dans dix-huit mois, l'émotion se fût probablement calmée en Angleterre, et on eût pu alors renouer des négociations pour une convention qui satisfît tous ses intérêts.

Je ne suis pas certain que M. Paul Leroy-Beaulieu ne se soit pas trompé ; car les esprits étaient tellement montés de l'autre côté du détroit qu'il fallait être sur place pour bien juger le danger. La situation était absolument différente de celle des époques antérieures. Ce n'était plus le gouvernement anglais qui était surexcité et de mauvaise humeur, c'étaient les commerçants et les armateurs, ceux-là mêmes qui faisaient gracieux accueil à M. de Lesseps pendant sa lutte avec Lord Palmerston ; et cette opposition, à mon sens, était singulièrement inquiétante, dans un pays comme l'Angleterre. M. Léon Say écrivait, du reste, dans la *Fortnightly Review* : « Le respect des contrats est le fondement des gouvernements parlementaires, et le mode le plus simple de proportionner les tarifs aux affaires, qui ait encore été trouvé, c'est la participation des clients aux bénéfices dont ils sont eux-mêmes la source. » — Je crois donc très sincèrement que M. Charles de Lesseps a tiré le parti le moins mauvais possible d'une situation particulièrement délicate et difficile, résultant d'événements que la Compagnie n'avait en aucune façon provoqués et qu'elle devait malheureusement subir.

L'accord intervenu entre la Compagnie du canal de Suez et les armateurs anglais — accord qui s'est traduit non pas par un contrat (il n'y a pas eu, il ne pouvait pas y avoir de contrat), mais par un simple programme d'exploitation, instrument de paix loyalement accepté de part et d'autre — a été établi sur les principes énoncés à l'origine de la concession. Il a pour but de faire participer les clients du canal aux bénéfices de la Compagnie, dès que ces bénéfices fourniraient aux actions un dividende de 90 francs. Il avait été stipulé que toute augmentation de bénéfice, quelle qu'en fût l'importance, devait être attribuée pour la moitié aux armateurs sous la forme d'une réduction de taxe. On ne se préoccupait même pas de subordonner la réduction de taxe à la réalisation d'un bénéfice assez ample pour que cette réduction eût

elle-même quelque importance et devînt un encouragement au développement des transports. Si faible que pût être l'augmentation des revenus, les armateurs devaient en bénéficier. On est revenu plus tard sur cette conception du mode d'application de la détaxe. L'intérêt fort respectable des actionnaires a été pris en considération, et, comme on reconnaissait qu'une détaxe inférieure à cinquante centimes ne devait être pour la Compagnie qu'une perte sèche, il a été admis, d'un commun accord, que les détaxes seraient appliquées par fractions de cinquante centimes.

Il faut donc considérer non point la lettre seulement, mais l'esprit du programme de Londres, et on risque de s'écarter de la vérité et de la justice si, pour accorder une réduction de tarif, on envisage uniquement l'importance de la plus-value réalisée, sans en rechercher l'origine et le caractère.

On serait fondé à contester la légitimité d'une nouvelle détaxe, si on atteignait le revenu qui doit en être le point de départ, non par une progression régulière et normale du trafic, mais par une brusque poussée provenant de circonstances fortuites, et il ne me paraît pas douteux que les signataires du programme de Londres, avec la loyauté dont ils ont toujours fait preuve, en accepteraient cette interprétation, comme ils ont accepté l'application des détaxes successives par fractions de cinquante centimes.

Je suis d'autant plus encouragé à tenir ce langage que l'accord le plus parfait règne parmi les membres du Conseil, et que tous les administrateurs, quelle que soit leur nationalité, n'ont d'autre préoccupation que de se prêter un mutuel appui et de mettre en commun leurs efforts pour assurer la prospérité de l'œuvre dont ils ont la direction et la charge.

Suivant la très juste expression employée par M. Anatole France, dans son discours à l'Académie française, M. Ferdinand de Lesseps *acheva de mourir* le 7 décembre 1894, car les dernières années de sa vie furent une longue agonie morale. Depuis plus d'un an, il avait cessé de participer aux travaux de la Compagnie et avait été nommé président honoraire. Il a rendu le dernier soupir, dans sa quatre-vingt-dixième année, dans ce château de la Chesnaie, d'où il était

parti en toute hâte, quarante ans auparavant, plein de fougue et d'espoir, à la nouvelle que son ami Mohammed-Saïd venait de monter sur le trône d'Égypte.

Il résulte de l'historique fidèle que je viens de tracer que l'homme qui a fait le canal de Suez, qui a donné tant de preuves de son indomptable énergie et de son ardent patriotisme, est digne de notre respect et de notre reconnaissance, et il ne peut y avoir qu'une voix sur ce point. Quant au canal de Panama, il est impossible de ne pas partager la profonde et douloureuse émotion causée par les ruines que cette lamentable catastrophe a provoquées. Mais on est en droit de se demander si les partis politiques ont été bien inspirés en empêchant une prompte reconstitution de l'entreprise qui seule aurait pu atténuer les pertes subies par les premiers souscripteurs. Quoi qu'il en soit, je crois, avec M. Gréard,

qu'il ne faut pas fermer l'oreille au murmure d'une espérance que l'avenir ne nous interdit pas, et que les travaux seront achevés. Par qui et pour qui ?... Les intérêts, les passions de la politique le décideront. *Mais le jour où les premiers pavillons franchiront les espaces qui séparent les deux océans, oubliant les défaillances de l'âge et de la fortune, les malheurs et les fautes,* le monde entier se souviendra que l'homme qui avait repris, pour l'accomplir au profit du monde, la pensée de Leibniz et de Gœthe, était celui qu'une popularité universelle avait surnommé le *Grand Français*[1].

M. Jules Guichard, qui était, avec M. Voisin-Bey et M. Daubrée, un des plus anciens et des plus fidèles collaborateurs de M. de Lesseps, lui succéda à la présidence du Conseil d'administration. Arrivé au pouvoir dans un moment difficile, il a su l'exercer avec autant d'intelligence que de désintéressement et de tact. Il était bien un des ouvriers de la première heure, car, dès 1862, il avait dirigé et mis en valeur le domaine de l'Ouady. Puis quand cette propriété fut vendue par la Compagnie, il avait organisé l'important service du transit et l'avait établi sur d'excellentes bases. J'ai retrouvé, dans la bibliothèque de la Compagnie, un article publié par Jules Guichard dans la *Nouvelle Revue* du

1. Réponse de M. Gréard, directeur, au discours de M. Anatole France (Séance de l'Académie française du jeudi 24 décembre 1896. *Journal Officiel*, p. 7131.)

15 janvier 1882, sur *La Colonisation en Égypte*. En le relisant, j'ai constaté une fois de plus combien sont injustes les doutes que l'on émet sur notre « génie colonisateur ». Mais, si l'on avait laissé M. Guichard tranquille, il aurait non seulement colonisé l'Ouady — ce à quoi du reste il était parvenu — mais toute la partie du désert qui avait été concédée à la Compagnie et qui était susceptible d'être arrosée par le canal d'eau douce. M. Guichard connaissait à fond les mœurs et le caractère des Arabes. Ayant vécu de leur vie, il les aimait et savait s'en faire adorer.

C'est ce que Nubar-Pacha et ses amis ne voulaient pas, et c'est pour cela qu'ils nous ont obligés de rétrocéder au vice-roi les terrains primitivement donnés, et à revendre même le domaine de l'Ouady.

Le but de M. de Lesseps, en acquérant le domaine de l'Ouady pour la somme de *deux millions*[1], avait été de s'assurer la jouissance du canal d'eau douce dérivé du Bar-Moès, à Zagazig, grossi à Saft et à Abou-Akdar par le Zafranieh (ancienne branche Pélusiaque) et côtoyant l'Ouady jusqu'à Gassassine ou Raz-el-Ouady. Là commençait le désert. Au lieu de laisser perdre les eaux du Nil dans le lac Maxamah, la Compagnie prolongea rapidement la canalisation d'abord jusqu'au lac Timsah, centre des travaux du canal maritime, à 36 kilomètres au delà du Raz-el-Ouady, et ensuite jusqu'à Suez, 94 kilomètres plus loin. En même temps, elle songeait à tirer parti des avantages que lui conférait l'article 10 de l'acte de concession du 5 janvier 1856, abandonnant à la Compagnie « la propriété de tous les terrains incultes qui seront arrosés et mis en culture par ses soins ». Le domaine agricole n'était plus limité à l'Ouady; il s'étendait, grâce au nouveau canal, jusqu'à Suez, c'est-à-dire sur toute l'étendue de l'ancienne terre de Gessen, occupée jadis par les Hébreux.

Dès le mois de mars 1862, M. Guichard, escorté des cheihs des principales tribus qui errent dans le désert entre la Syrie, les montagnes du Sinaï et l'Égypte, parcourait les bassins cultivables, depuis Raz-el-Ouady jusqu'à Toussoun. Il échan-

1. Le domaine de l'Ouady fut revendu au gouvernement égyptien pour la somme de *dix millions*.

geait des contrats avec les Bédouins pour des locations de quatre ans, assignant à chacun ses limites, ses prises d'eau. C'était le point de départ de la fertilisation de l'isthme, au moyen d'une population nomade qui allait se mettre au travail sous la protection de la Compagnie. Les premières redevances fixées étaient minimes; le programme, très bien compris par ces colons primitifs, était : « Enrichissez-vous d'abord, vous enrichirez la Compagnie ensuite. »

Les Bédouins Anadis et Toumilat, éclairés par les résultats de l'administration suivie dans l'Ouady, étaient devenus les amis et les fidèles serviteurs de la Compagnie. Ils encourageaient par leur exemple et leurs conseils les autres Bédouins hésitants, qui se considéraient comme destinés à fuir éternellement le contact des Turcs, qu'ils redoutaient, et celui des Européens, qu'ils ne connaissaient pas. Pour augmenter la confiance de cette population à demi sauvage, M. de Lesseps invita l'émir Abd-el-Kader à visiter les travaux du canal en revenant de la Mecque, et lui céda le bassin de Bir-Abou-Ballah (le Puits du Père des Dattes), dans l'ancienne terre de Gessen[1]. Au centre de ce bassin, contenant 2 000 hectares, était la première habitation construite par les ingénieurs chargés des études du canal maritime et dont M. de Lesseps se proposait de faire la demeure de l'émir. Par ses nombreux pèlerinages à la ville sainte de l'islamisme, Abd-el-Kader était devenu le chérif vénéré des Arabes. Ils accouraient en foule pour le saluer chaque fois qu'il visitait le domaine de Bir-Abou-Ballah; lui les exhortait à se grouper autour de la Compagnie et il leur annonça qu'un de ses fils viendrait se fixer au milieu d'eux. Le vice-roi, dont nous avons dit les sentiments à l'égard de l'émir, s'opposa au séjour d'Abd-el-Kader et des siens en Égypte; mais le bon vouloir des Arabes per-

1. Bir-Abou-Ballah est un anciens puits dont l'origine remonte aux temps bibliques. C'est le lieu où les commerçants égyptiens et syriens se donnaient rendez-vous pour l'échange de leurs marchandises, et où l'on croit que Joseph vint à la rencontre de son père Jacob. C'est à tort qu'on fixe à Héliopolis, où Platon a étudié pendant dix-sept ans les archives des prêtres égyptiens, la résidence de Joseph, fils de Jacob. La dynastie des Pasteurs, sous laquelle Joseph est venu en Égypte, régnait à San, près du lac Mensaleh où le premier ministre de Pharaon, le seigneur Putiphar, cumulait ses fonctions avec celles d'eunuque, comme nous le dit l'Écriture, circonstance rendant excusables les prévenances de madame Putiphar, et plus méritoire encore la fidélité du fils de Jacob.

mettait d'espérer que l'isthme de Suez se transformerait rapidement en sol fertile et se peuplerait, surtout aux abords du canal maritime, d'une population dense, laborieuse et s'initiant peu à peu à la civilisation.

Un pareil précédent doit être opposé au système qui consiste, pour coloniser, à refouler les indigènes. L'Arabe, indépendant de caractère, ne supporte ni l'oppression, ni l'injustice; il pille son ennemi, mais il est dévoué à son ami jusqu'à la mort. Les habitants de l'Égypte sont, il est vrai, asservis de longue main; mais ce n'étaient pas des fellahs égyptiens seulement que M. Guichard avait groupés autour de la Compagnie, c'étaient des Bédouins qui, de tout temps, avaient vécu en hostilité avec les gouvernants qui les méprisaient et les maltraitaient. A l'origine des études et des premiers travaux exécutés dans le désert, M. de Lesseps n'avait recruté chez les Égyptiens qu'un personnel très restreint, et il a toujours trouvé chez les Bédouins la meilleure volonté à mettre à son service les ressources dont ils disposaient. Ils ont formé des caravanes de milliers de chameaux pour assurer le ravitaillement régulier des divers chantiers, en vivres et en eau. Les courriers à dromadaires, chargés de la poste et des communications rapides, venaient de la vallée du Jourdain, où les agents de la Compagnie, envoyés en mission, circulaient en pleine sécurité, au milieu des tribus en guerre éternelle contre les Turcs. Les Arabes de Syrie, du pays des Philistins, si mal famés, ont formé des contingents d'ouvriers nombreux jusqu'à la fin des travaux.

Et M. Guichard termine par une réflexion qui mérite nos méditations :

Sur la terre africaine si dépeuplée, disait-il, il y a place pour tous, musulmans et chrétiens; l'intérêt commun fait disparaître promptement les préjugés : l'expérience en a été faite à l'isthme de Suez. Le jour où les administrateurs de notre belle colonie d'Algérie jugeront que le moment est venu d'adopter vis-à-dis des indigènes un système d'autorité impartial et tutélaire, ils n'auront plus à recourir, comme par le passé, aux ressources financières et militaires de la France pour lutter contre les insurrections; ils trouveront dans la population arabe, à côté des colons français et européens, un élément certain de production et de richesse.

M. Jules Guichard fut subitement ravi à notre affection le 18 juillet 1896, au château de Forges, où il était allé prendre quelques jours de repos. Le souvenir qu'il avait laissé parmi les Arabes était si vivace que tous les cheiks accoururent à Ismaïlia le jour où nous inaugurâmes son buste, placé en face des bureaux de la Compagnie, au milieu de ces employés dévoués qu'il avait dirigés si longtemps et qui l'entouraient d'une respectueuse amitié.

Après Jules Guichard, personne, mieux que le prince Auguste d'Arenberg, ne pouvait prétendre au périlleux honneur de présider aux destinées de notre compagnie. Il était du reste le successeur désigné par M. Guichard qui, ayant sans doute le pressentiment de sa mort prochaine, ne cessait de nous répéter : « Si je venais à disparaître subitement, n'oubliez pas que c'est le prince d'Arenberg qu'il faut nommer. » Et j'avoue que, pour mon compte, il avait peu à faire pour me convaincre.

Une des principales préoccupations de notre président paraît être de ne manquer aucune occasion pour affirmer très haut le caractère international de la Compagnie. Il vient d'en donner une preuve éclatante en faisant entrer dans le conseil d'administration M. Plate, président du *Norddeutscher Loyd*, et en indiquant ainsi que nos rangs sont ouverts, sans distinction de nationalité, aux grandes puissances maritimes et à nos principaux clients.

J'ai mené jusqu'à nos jours l'histoire du canal de Suez. Il me reste à étudier l'état actuel du canal, les progrès accomplis pour faciliter le transit, et les espérances qu'on est en droit de fonder sur l'avenir.

J. CHARLES-ROUX
ancien Député.

(La fin prochainement.)

HENRI DE TREITSCHKE

De 1875 à 1895, on vit professer à l'Université de Berlin un homme étrange, une sorte de prédicateur ou mieux d'apôtre, dont l'orthodoxie consistait à prêcher l'excellence des institutions de Hohenzollern. Et cela, il le faisait avec un luxe d'images, une richesse de forme qui contrastait avec la sécheresse du sujet. Pour l'éclat et la passion, sa langue rappelait celle de Carlyle, avec, en plus, une verdeur d'expression telle qu'un de ses auditeurs nous assure que la moitié de ses paroles n'aurait jamais pu souffrir l'imprimé.

Cet homme se nommait Henri de Treitschke : il était historiographe de Sa Majesté le roi de Prusse et professait l'histoire moderne et contemporaine à l'Université.

Lorsqu'il paraissait en chaire, grand, bien découplé, avec son visage sympathique, empreint d'une bonhomie un peu grave, son regard limpide, qui respirait la loyauté, il produisait une grande impression. Mais dès qu'il ouvrait la bouche, on était déconcerté : une voix anxieuse, rauque, étranglée, comme celle des sourds-muets, s'échappait de sa gorge; ses gestes étaient uniformes; sa tête oscillait continuellement, comme prise d'un tremblement nerveux; avec cela, un débit saccadé, qui ne semblait connaître ni points ni virgules, des arrêts bizarres au milieu d'une phrase, comme

si l'orateur était obligé de s'arrêter brusquement pour reprendre son souffle. Vous vous demandiez, étonné, ce que cela signifiait. Enfin, vous aviez le mot de l'énigme : cet orateur était un sourd qui ne s'entendait pas parler.

Cependant l'auditoire était plein; on applaudissait avec frénésie. Vous-même, si vous parveniez à vaincre l'étrange impression du début, et si vous vous habituiez à son organe défectueux, vous vous sentiez invinciblement attaché à ses paroles. Ce n'était certes pas un orateur de race. Il n'avait rien d'attique ni de cicéronien. Lui-même disait de son éloquence : « Je ne parle nullement d'une manière fluide et je ne rends pas facile la tâche de mes auditeurs. Mais du moins avec moi sont-ils assurés de ne rencontrer jamais de trivialité. Ma parole vient du cœur, et c'est là qu'en définitive je dois mettre mon espérance. Orateur élégant, je ne le serai jamais, et les sots panégyriques des feuilles d'ici ne m'abusent nullement[1]. »

Mais s'il n'était pas un orateur disert, Treitschke enchaînait par la vigueur de sa dialectique et par l'originalité de sa forme. Personne ne connaissait comme lui le secret de remplir un auditoire. Étudiants, officiers, fonctionnaires se pressaient à ses leçons. Il n'y avait que les femmes qui n'y parussent pas: ce Prussien galant homme professait, paraît-il, à l'égard du beau sexe, les opinions de Schopenhauer et les exprimait avec une crudité qui mettait en joie son auditoire de jeunes Teutons.

Ce qui faisait son succès, c'est qu'au travers de ses discours, toujours enflammés et très montés de ton, on sentait un ardent souffle patriotique et l'écho des fanfares de 1870. C'était la note qui vibrait en permanence dans ses cours. Treitschke vivait, positivement, sous le coup des grandes victoires prussiennes. A cela il joignait un don de forme tout à fait extraordinaire. Ce sourd avait des yeux qui savaient voir. En des tableaux charmants, il évoquait tous les lieux où se déroulait l'histoire : les villes, les campagnes, les champs de bataille.

Il nous montrait Cologne et sa cathédrale merveilleuse;

1. Th. Schiemann, *H. von Treitschke*, p. 188.

Bonn au bord du Rhin mélancolique et superbe avec ses sept collines lui faisant ceinture; Heidelberg avec son château, « couvert de lierre et comme découpé dans les floraisons des arbres »; Dresde « moitié résidence, moitié ville d'étrangers, avec la beauté harmonique de son style baroque »; l'Erzgebirge « avec ses châteaux des princes électeurs surplombant l'abîme, ses petites villes montagnardes aux jolies maisons grimpant sur les flancs des collines, avec leurs ateliers bourdonnants de tisserands et d'horlogers »; la Souabe « avec son sol varié, ses hauts plateaux rudes, ses vallées alpestres couvertes de forêts et de vignes riantes ».

Ailleurs, il nous faisait voir, dans une charmante aquarelle, le roi Frédéric-Guillaume III jouant avec ses bambins « sous les antiques arbres de son parc, au bord du bleu lac de Havel, se dégelant au milieu d'eux, et faisant même rire par ses drôleries la comtesse de Voss, rigide gardienne de l'étiquette ». Plus loin, c'était le tableau des funérailles du même souverain : « La foule faisait haie, silencieuse, lorsque dans la nuit du 11 juin le cadavre passa la longue avenue des Tilleuls pour se rendre au mausolée de Charlottenbourg, où le défunt avait voulu reposer à côté de sa chère épouse Louise. Les lanternes étaient éteintes; seule la lune, qui sortait des nuages, jetait sa pâle clarté sur les voitures noires qui, sans bruit, glissaient sur le sable mou. »

En écoutant cet orateur si habile dans l'art de faire revivre les choses de l'histoire, vous vous disiez qu'il devait certainement être un écrivain. Et vous ne vous trompiez pas. Dès 1879, avec une sage lenteur, il écrivait une œuvre considérable, l'*Histoire de l'Allemagne au XIXe siècle*, qu'il poussa en cinq volumes jusqu'en 1848.

Avec cette œuvre, Treitschke donnait à ses compatriotes ce qui leur avait manqué jusqu'alors : une histoire nationale, écrite dans un style populaire et vivant. Les tableaux y sont bien parfois chargés de couleurs. Le point de vue ultra-prussien y domine aussi avec une brutalité qui vous choque. D'un bout à l'autre, on y respire une odeur de combat. Mais cela sans doute ne contribua pas peu au succès de l'œuvre, dans cette Allemagne impériale, bardée de fer et hérissée de canons. Tout de suite, elle reconnut dans Treitschke son historien.

Le monde universitaire fut plus lent à se rendre aux mérites de l'ouvrage. Habitués à tenir en médiocre estime les histoires trop littéraires ou attrayantes de forme, les savants allemands ne virent d'abord dans cette œuvre que le parti pris et l'outrance. Plus tard, ils sont revenus à récipiscence. Aujourd'hui, on dirait même qu'ils veulent se faire pardonner leur lenteur en faisant de Treitschke une sorte de Dieu. L'historien était à peine descendu dans la tombe[1], que des éloges hyperboliques partaient de tous côtés. Un comité présidé par le prince de Bismarck se forma aussitôt pour lui élever un monument. A entendre ces hommes, l'historien prussien éclipsait tous les historiens de son pays. On oubliait que, dans le domaine scientifique, il en est de plus grands que lui, pour ne citer que Léopold de Ranke. Mais, comme artiste, Treitschke n'a été surpassé par aucun des historiens allemands.

D'où venait cet homme et comment s'était-il formé?

*
* *

Treitschke, le grand historien prussien, n'était Prussien ni d'origine ni d'éducation. Né dans une vieille famille saxonne de l'aristocratie, de sentiments à la fois très particularistes et très conservateurs[2], élevé par un père et par une mère profondément attachés à leur roi et à leur pays, il n'avait dans son enfance, comme il le dit lui-même, sucé que « le doux lait de la patrie saxonne ». Pourtant, sa mère, qui avait grandi pendant les guerres de l'Indépendance et qui ne rêvait que des héros de ce temps, Bülow, Blücher et Gneisenau, développa chez ses enfants des sentiments patriotiques allemands. Elle leur faisait lire les fameux vers des poètes guerriers d'alors :

Vaterland, ich muss versinken
Hier, in deiner Herrlichkeit.

Comment cet amour patriotique allemand, qui fut le senti-

1. Treitschke est mort en mai 1896.

2. H. de Treitschke est né à Dresde en 1834. Son père est le général Édouard de Treitschke qui fut au service du roi de Saxe, et dont il est fréquemment question dans les Mémoires du duc de Saxe-Cobourg-Gotha.

ment le plus fort de Treitschke, arriva-t-il à s'identifier avec la politique prussienne? C'est ce qu'explique l'éducation qu'il reçut dans les écoles.

Ce n'est pas seulement dans les universités qu'enseignaient les apôtres de l'idée prussienne. On en trouvait aussi dans les collèges. Treitschke, à Dresde, eut pour maître, en 1849, un de ces hommes, le docteur Böttiger. Celui-ci apprenait à ses élèves à ne point considérer la France comme la terre classique de la liberté, ainsi que l'enseignaient alors les radicaux allemands; qu'au contraire, « rien n'était plus mortel à la liberté que l'esprit du peuple français ». Et pour leur prouver cela, il leur racontait l'histoire de la Révolution française à la manière de Sybel. Quand cet enseignement était terminé, il leur montrait alors l'État qui seul était capable de donner à l'Allemagne ce qui lui manquait : la liberté et l'unité ; pour cela il leur faisait l'histoire de la Prusse.

Treitschke profita admirablement de ses leçons. A quatorze ans, en pleine crise de 1848, il avait manifesté des velléités républicaines. Sans aller aussi loin que ses camarades, qui, dit-il, «portaient sur leur cœur le portrait de Robert Blum, ce Christ offert en sacrifice à la tyrannie», il nous raconte qu'il faisait des vœux pour l'élection du général Cavaignac en France. Mais, une année après, tout était changé. Le mentor chargé de redresser son jugement l'avait converti à d'autres idées.

A seize ans, Treitschke dénonce avec passion « les fautes du Parlement de Francfort » et condamne avec sévérité la « politique néfaste du roi Frédéric-Guillaume IV qui, en refusant de reconnaître la constitution impériale, fournit aux radicaux le prétexte de crier à la trahison ».

L'Université acheva l'éducation politique du jeune homme. Étudiant itinérant, comme on l'est encore aujourd'hui dans son pays, il alla, de 1850 à 1855, cueillir la manne céleste tour à tour à Bonn, à Leipzig, à Tubingue, à Heidelberg et à Gœttingue. Ce fut à Bonn, où il fit le stage le plus long, qu'il rencontra son maître, l'historien Dahlmann; l'homme, dit-il, qui eut « sur sa carrière l'influence la plus décisive ».

Le professeur Dahlmann, qui a laissé en Allemagne un nom plutôt que des œuvres et le souvenir d'un enseignement plus encore qu'un nom, était un de ces esprits solides, un

peu dogmatiques et doctrinaires, qui résolvaient par l'histoire les questions politiques. Ardent patriote allemand, Prussien, sinon de naissance, du moins de goûts et d'aspiration [1], il avait d'abord professé à Kiel, dans cette Université qu'il appelait une sentinelle avancée de la culture germanique dans le Nord », pour réveiller chez ce peuple trop prompt à l'oublier « le sentiment de sa nationalité allemande ».

Mais ses débuts n'avaient pas été heureux. Les habitants des duchés ne voulaient pas se laisser convaincre. Ils sifflèrent le professeur lorsqu'il voulut leur prouver que le « Schleswig et le Holstein étaient des terres allemandes », de même qu'ils sifflèrent un peu plus tard un de ses collègues, le docteur Welcker, qui avait voulu, dans la même Université, célébrer le vingtième anniversaire de la bataille de Leipzig. Les étudiants, fidèles sujets de Sa Majesté le roi de Danemark, ne se contentèrent pas de cela; à la place de cet anniversaire, ils fêtèrent le souvenir d'un obscur combat — Schesteit — où quelques régiments danois avaient culbuté des Allemands ligués avec des Suédois.

Dahlmann n'en était pas moins resté à Kiel un des fervents apôtres de l'idée prussienne, et la bonne semence, à la longue, avait fini par lever. Plus tard, il prêcha cette idée dans le Hanovre, à l'Université de Gœttingue, où il fut un des fameux « sept » que le roi Ernest-Auguste destitua pour avoir protesté contre la suppression de la Constitution octroyée par son frère. Après quelques années, nous le retrouvons à Bonn, où une activité féconde l'attendait. Ce fut là que Treitschke le rencontra, en 1852.

Dahlmann était un libéral national avant la lettre, qui combattait l'influence des idées françaises et préconisait pour l'Allemagne un empire libéral avec la Prusse à sa tête. Un instant, en 1848, il avait cru que cette heure avait sonné. Membre du Parlement de Francfort, ce fut lui qui rédigea cette fameuse Constitution impériale à laquelle le prince de Bismarck devait rendre plus tard un bel hommage, en la copiant pour sa Constitution de l'Allemagne du Nord.

1. Il était né en 1785 à Wismar en Poméranie, alors sous la domination suédoise.

L'avortement de cette entreprise causa à l'historien un chagrin dont il ne se remit jamais. Retiré à Bonn, il écrivait à son ami Gervinus : « Les meilleurs conseils du monde venant de quelqu'un qui n'a pas la force à sa disposition ne peuvent plus nous être utiles. Il faut auparavant qu'un maître s'affirme, d'où qu'il vienne. » En attendant que ce maître vînt — et Dahlmann était sûr qu'il viendrait — il y préparait la jeunesse. Orateur puissant, il avait une chaleur d'âme communicative. Ce qui frappait, dans tout ce qu'il disait, c'était la force de sa conviction. C'est par là qu'il agit sur la jeune génération. Il la pénétra de sa foi. Treitschke fut un des premiers à se laisser séduire. Il adopta tout à fait les idées de son maître. Il devint un libéral prussien. Il est vrai qu'il était plus prussien que libéral. Il disait : « La mission allemande de la Prusse a commencé le jour où cette puissance s'incorpora les États allemands pour lesquels l'heure de la mort avait sonné. » Il disait aussi : « Les institutions de la Prusse, son droit, son armée, sa marine, ses postes, ses télégraphes, sa banque, doivent s'élargir jusqu'à devenir celles de l'Allemagne entière. »

Ce sont là les idées qu'il défendit comme professeur, comme publiciste et comme historien.

*
* *

La carrière professorale de Treitschke se coupe en trois parties, de durée et d'importance inégales. La première, celle qu'on pourrait appeler la période d'initiation, va de 1859 à 1866 ; elle a pour théâtres successifs les universités de Leipzig et de Fribourg-en-Brisgau. La deuxième comprend les années que Treitschke passa à Kiel et à Heidelberg jusqu'en 1875. La troisième, qui s'étend jusqu'à sa mort en 1896, embrasse l'enseignement à l'Université de Berlin.

Treitschke n'appartenait pas à la vieille race des savants allemands qui vivaient dans leur tour d'ivoire. Au contraire, il invectivait dans ses lettres « la vieille science germanique qui a si peu fait pour le développement de la vie nationale. » « L'Allemagne n'a que trop pensé, disait-il, il est temps qu'elle agisse. » Il disait aussi : « Je veux voir les hommes, vivre de leur

vie, visiter des instituts techniques ou agricoles. » Treitschke, ainsi, ne cultiva pas l'histoire dans le silence de son cabinet. Il la mit en contact avec la réalité. Tout ce qui se passait à la rue ou sur les champs de bataille avait immédiatement son contrecoup dans ses cours. Il fut par excellence l'homme de l'actualité politique. Jour à jour, dans ses idées, on peut suivre l'influence du dehors. Avec les événements ses opinions se modifient et il est tout prêt ainsi à devenir le conducteur de l'opinion publique. C'est de lui surtout que Lord Acton a pu dire avec vérité : « Les historiens prussiens ont mis l'histoire en contact avec la vie. Ils lui ont donné une influence qu'elle n'a possédé nulle part ailleurs, si ce n'est en France ; leur gain est d'avoir créé l'opinion publique, plus puissante que les lois. »

On comprend dès lors que Sadowa ait joué un grand rôle dans la vie de l'historien. Au moment où le conflit austro-prussien éclata, Treitschke professait à l'Université de Fribourg-en-Brisgau. Là, à vrai dire, il avait trouvé le « terrain singulièrement dur à labourer » et « la semence bien lente à lever ». Ses cours sur l'histoire de la réforme en Allemagne et sur l'histoire de la République des Pays-Bas, qu'il appelait l'histoire des héros néerlandais, avaient fait scandale dans cette ville catholique. L'évêque avait interdit ses cours à ses fidèles. Treitschke, de son côté, s'était emporté contre « l'épaisse stupidité ultramontaine et les capucinades de théologiens indignes d'un honnête homme ». Aussi, lorsque la guerre fut déclarée, l'excitation du public était-elle fort grande contre l'historien. La populace menaçante s'attroupait devant sa maison. Des affiches injurieuses contre « le Prussien » étaient placardées à sa porte. Il eut juste le temps de boucler sa valise et de filer sur Berlin.

La victoire de la Prusse eut pour résultat de faire de Treitschke un autre homme. Au point de vue politique, il se sépara définitivement des libéraux, ses anciens amis, et se convertit entièrement à la politique prussienne, qu'il avait jusqu'alors toujours plus ou moins combattue. Sa volte-face fut aussi complète que rapide. Il le dit du reste sans ambages : « Un roi qui a fait si vite un si beau coup a raison contre tous. » « Il faut reconnaître, disait-il, que les glorieux

résultats de cette journée ont été atteints, non, comme le croyaient les réactionnaires, par le parti conservateur, mais par le peuple en armes ; non pas non plus avec les moyens du libéralisme, mais par la discipline monarchique de l'armée. Voilà ce qu'on ne doit pas oublier. »

Treitschke, du reste, avait toujours prôné la guerre comme solution de la question allemande. « Ce que je veux, disait-il, c'est une Allemagne monarchique sous les Hohenzollern ; c'est l'exclusion des maisons princières ; ce sont des annexions pour la Prusse ; or, qui peut prétendre que tout cela se fasse pacifiquement? » Là-dessus, en des phrases vibrantes et vigoureuses, qui sonnent comme des appels de clairons, il flétrissait les «aspirations pacifiques des peuples industriels». « Chez les Anglais, disait-il, l'amour de l'argent a tué tout sentiment d'honneur et toute distinction du juste et de l'injuste. Ils cachent leur poltronnerie et leur matérialisme derrière de grandes phrases de théologie onctueuses. En voyant la presse anglaise lever les yeux au ciel, effarée de l'audace de ces peuples guerriers du continent sans foi, on croirait entendre nasiller un vénérable révérend. Comme si le Dieu puissant au nom duquel les chevaliers bardés de fer de Cromwell combattaient, nous ordonnait, à nous, Allemands, de laisser l'ennemi marcher tranquillement sur Berlin ! O hypocrisie ! ô cant ! cant, cant ! »

Puis, sur un ton lyrique, parlant des grandes boucheries humaines et de leur signification morale, il mettait ses auditeurs en garde contre « la sensiblerie bourgeoise » qui prêche la paix universelle, à ses yeux la « plus dangereuse des utopies ». « Tout théologien intelligent comprend, ajoutait-il, que le mot biblique : « Tu ne tueras point » ne doit pas plus être pris à la lettre que la recommandation apostolique de donner son bien aux pauvres. Il n'y a que quelques *quakers rêveurs* qui ne voient pas sur quel ton lyrique l'Ancien Testament célèbre la splendeur des guerres saintes et justes... Tant qu'il y aura des hommes sur la terre, ils lutteront; la doctrine de la pomme de discorde et le péché originel sont des faits que l'histoire déroule à toutes ses pages. »

Ailleurs, sous une forme sombre qui rappelle l'implacabilité des poètes hébraïques, Treitschke célébrait la guerre : « Ce n'est pas aux Allemands, s'écriait-il, qu'il convient de

répéter les lieux communs des apôtres de la paix ou des prêtres de Mammon, ni de fermer les yeux devant les cruelles nécessités de l'âge. Oui, notre époque est une époque de guerre, notre âge est un âge de fer... Si le fort l'emporte sur le faible, c'est une loi inéluctable de la vie... Ces guerres de faim que nous voyons encore aujourd'hui parmi les tribus nègres sont aussi nécessaires pour les conditions économiques du cœur de l'Afrique que la guerre sacrée qu'un peuple entreprend pour sauver les biens les plus précieux de sa culture morale. Là-bas comme ici, c'est la lutte pour la vie : ici pour un bien moral, là-bas pour un bien matériel .»

Sadowa vint à point pour donner une éclatante confirmation à la thèse de l'historien. « Longtemps, dit celui-ci, nous nous sommes escrimés à montrer que la Prusse seule possédait la force morale nécessaire pour organiser sur un nouveau plan l'Allemagne : la preuve vient d'en être faite sur les champs de bataille de la Bohême. Le rêveur peut gémir de voir la Grèce raffinée tomber sous la rude patte du Romain, mais la tête claire du politique admire dans cette conjoncture la justice supérieure de l'histoire. »

Un tel homme évidemment devait être une précieuse recrue pour le gouvernement prussien. Bismarck vit tout de suite le parti qu'il en pourrait tirer pour sa politique. Il fit tout pour s'attacher Treitschke. Mais il n'y réussit pas. L'historien n'avait certes pas de rancune. « A une époque où le ministère revient aux meilleures traditions frédéricienne, disait-il, tout bon Prussien doit être gouvernemental. » Mais il était fier. Il venait de combattre la politique de Bismarck. Il s'en souvenait. Il ne voulait pas non plus aliéner sa liberté. « J'ai refusé deux fois les offres de Bismarck, dit-il dans une de ses lettres, parce que je n'ai pas voulu perdre la réputation d'un homme indépendant et que je ne voulais pas servir un gouvernement dont j'avais combattu la politique intérieure. » Du reste, après Sadowa, il jugeait le métier d'écrivain un peu méprisable. « L'homme qui tient la plume, écrivait-il, sent amèrement le peu de valeur de son œuvre. Chaque dragon qui frappe un Croate fait en ce moment plus pour la cause allemande que la plus fine tête politique avec la plume la mieux taillée. »

1870 devait naturellement fortifier Treitschke dans son point de vue. Au bruit des préparatifs militaires, le guerrier qui était en lui se réveilla, et il écrivit la plus belle poésie que la campagne de 1870 ait inspirée aux Allemands : l'*Ode de l'Aigle noir*. Lorsque les victoires succédèrent aux victoires, la joie de Treitschke n'eut plus de bornes. Enfin il voyait la réalisation de ses rêves. Cette guerre prenait une signification symbolique. Lui, qui s'était écrié un jour : « Dans les grandes crises de la vie des peuples, la guerre est toujours un remède moins violent que les révolutions, car elle garantit la fidélité, et son issue apparaît comme un jugement de Dieu », il voit maintenant pour l'Allemagne s'ouvrir des perspectives infinies. Pour lui, « le rôle historique universel de son pays commence ». Il l'aperçoit déjà « balayant les lourdes exhalaisons, les immondices et les dégoûtantes débauches du Second Empire ». Cette victoire, ce n'est pas à ses yeux le triomphe brutal de la force, mais le triomphe de l'idée. Une ère nouvelle s'ouvre pour l'humanité, et l'Allemagne, « avec sa riche culture morale, va devenir l'institutrice des peuples ».

Mais l'illusion devait être de courte durée, A peine l'Empire était-il proclamé, que déjà Treitschke manifestait des signes d'inquiétude. Il constatait avec effroi que ces victoires, sur lesquelles il avait tant compté pour donner des exemples de vertu au monde, aboutissaient juste à fin contraire. L'Allemagne triomphante voyait se lever une société nouvelle composée d'éléments fort hétérogènes. Une tourbe d'hommes d'affaires plus ou moins véreux, financiers, boursiers interlopes, se ruèrent sur la capitale de la Prusse, dont ils firent un champ de spéculations. Tous ces gens, naturellement, vinrent grossir les rangs du parti vainqueur, si bien que libéral-national signifia un peu en Allemagne ce qu'opportuniste signifia plus tard en France : des hommes qui s'appuyaient sur le gouvernement pour faire des affaires. Le vieux Ranke, de sa solitude, observait avec angoisse cette transformation de mœurs dont la soudaineté le stupéfiait : « Tout s'écroule, disait-il, la religion est battue en brèche ; bientôt on ne baptisera plus et l'on ne fera plus bénir les mariages ; la sainteté du serment n'est plus respectée... Tout

n'est plus qu'industrie et argent... L'origine de tout ce mal est dans nos institutions nouvelles, et pourtant nous ne pouvons pas les changer. »

Treitschke était arrivé à une constatation semblable. Lui qui avait appelé de tous ses vœux l'avènement de cette classe libérale et éclairée, « il trouvait que le résultat ne répondait point à l'attente ». Dans cette société nouvelle, pressée de jouir, il lisait déjà des signes de décadence. En face de cette société libérale, par contre, il voyait que c'était les vieux conservateurs prussiens, ceux dont il avait autrefois combattu les idées étroites et bornées, l'esprit sectaire, la raideur gourmée, qui maintenant réalisaient le mieux son idéal moral. Comme ce libéral Allemand qui disait un jour à Victor Cherbuliez : « Oui, ces hommes sont tout d'une pièce, entiers dans leurs idées, raides comme des barres de fer ; mais ils possèdent la plupart une grande qualité, bien rare dans ce siècle de maquignonnage, une parfaite droiture qui me confond ; nous autres démocrates, la politique nous a tous plus ou moins gauchis», — comme ce libéral, Treitschke trouvait que c'était encore ces hommes qui représentaient le mieux dans son pays les vieilles idées de droiture et de moralité. De là à s'identifier avec la politique de ces hommes, il n'y avait qu'un pas, et Treitschke était d'autant mieux porté à le franchir qu'en 1867 il écrivait déjà : « La tendance conservatrice, dont la haine seule peut nier en Prusse la légitimité, va trouver maintenant un sol d'action fécond ». Et ceci, non moins significatif : « Les vrais conservateurs prussiens sont plus près de nous que les flasques bavards qui se bornent à faire l'unité dans leurs discours patriotiques ». Il ne s'agissait alors que du dévouement des hobereaux aux Hohenzollern. Maintenant, ce que Treitschke admire en eux c'est leur haine du Libéralisme et des Parlements : « Qu'est-il besoin d'un Parlement ? s'écrie-t-il. Cette assemblée a-t-elle réalisé les espérances qu'on avait fondées sur elle ? N'avons-nous pas notre roi ? Et ce roi, est-il entre les mains des financiers un instrument docile comme le fut ce marchand de la race boutiquière des d'Orléans, qui manquait si totalement de prestige royal. Notre État dépend-il de quelques gros banquiers ? »

C'est là le dernier terme de l'évolution politique de Treitschke. L'homme qui avait débuté dans sa carrière par être un libéral de Gotha ; l'homme qui, plus tard, sous l'influence de la victoire de Sadowa et de la politique bismarckienne, s'était transformé en unitarien impérial et radical, devient, sur la fin de sa vie, un monarchiste réactionnaire anti-libéral et anti-parlementaire. Il lâche les uns après les autres tous ses vieux amis libéraux, auxquels il reproche de manquer « de cette solidité un peu massive qui seule fait les vrais hommes d'État » ; il devient le partisan de toutes les réactions religieuses, politiques et littéraires. Emporté par la logique de ses idées, il en vient à détester toutes les manifestations de la vie moderne, et finit par proposer à notre imitation l'idéal teuton du moyen âge, du roi « chevalier sans peur et sans reproche, redresseur des torts et défenseur des faibles ».

Avec cet idéal, on comprend que Treitschke, dans son pays, ait peu à peu versé dans les idées les plus rétrogrades. Il devint antisémite. Et la chose était à prévoir. Le Juif est à l'antipode de cette conception de la vie féodale. N'est-il pas l'homme moderne par excellence, exempt de préjugés, révolté par les abus et les violences? Rationaliste en politique et en religion, il est bien le fils de cette Révolution française, qu'il n'a point faite, mais qui répondait aux deux grands dogmes de son histoire : « l'unité divine et le messianisme, c'est-à-dire l'unité de loi dans le monde et le triomphe terrestre de la justice dans l'humanité[1] ».

Treitschke avait flairé, dans cet homme moderne et émancipé qui, dans tous les pays, est un élément de réforme et de progrès, le grand ennemi de cette Allemagne teutonne et féodale qu'il essayait de ressusciter. Dès lors le Juif devint son ennemi. Il le combattit avec l'acharnement du sectaire. Il s'enrôla dans la bande du pasteur Stöcker. Il écrivit, pour justifier l'odieux antisémitisme, une brochure où l'on lit entre autres : « Si l'on considère tout ce que les Juifs ont fait, cette agitation puissante qui se manifeste aujourd'hui n'est que la réaction naturelle du sentiment populaire allemand contre un

1. James Darmesteter, *Coup d'œil sur l'histoire du peuple juif*. Paris, 1881.

élément étranger qui n'a pris qu'une trop large place dans notre vie... Ne nous y trompons pas ; le mouvement est profond et puissant... Il a pénétré jusque dans les cercles les plus cultivés et aujourd'hui, parmi les hommes qui repousseraient avec horreur toute idée d'intolérance religieuse et d'orgueil national, il n'y a plus qu'un cri : « Le Juif est notre malheur[1] ! »

Ce fut un spectacle étrange de voir professer l'histoire, dans la première université de l'Allemagne, par un homme qui appelait l'israélite « un Oriental sans patrie, dont les idées sont funestes à toute vie nationale supérieure, n'ayant d'autre passion que l'intérêt, jamais celle de la politique ou de la patrie, et corrompant les pures vertus germaniques par son ironie corrosive et par sa presse vénale et sans scrupules ».

Dès ce moment, Treitschke perd toute valeur comme historien scientifique. L'écrivain politique qui avait débuté quelques années auparavant par des études approfondies où l'on sentait l'heureuse influence de Tocqueville, devient une sorte de sectaire haineux, un outrancier du nationalisme, et c'est dans cet esprit qu'il écrivit son grand ouvrage, l'*Histoire de l'Allemagne au XIXe siècle*.

*
* *

Le paradoxe de Treitschke, dans cette Histoire, est de vouloir que la Prusse seule ait fait l'unité germanique, « moins encore par l'action réfléchie de ses gouvernants que par la force inhérente à ses institutions, ou, ce qui revient au même, par l'esprit qui a présidé à son évolution politique ».

Deux choses ayant fait la force de la Prusse, le soin des intérêts matériels et le souci de l'armée, dit-il, ce sont ces deux choses *qui ont dû créer* l'Allemagne nouvelle, ce qui revient à dire que la Prusse était une machine si supérieurement montée qu'elle a agi pour ainsi dire d'une manière automatique, sans même avoir besoin de la volonté de tel ou

1. *Ein Wort über unser Judenthum.* « C'est faire injure à un Hohenzollern, écrivait-il à la mort de l'empereur Frédéric III, que de croire qu'il eût été capable de devenir l'empereur des libéraux, c'est-à-dire de Berlinois frondeurs, de professeurs égarés dans la politique, de quelques marchands dépités et de la grande puissance internationale juive. » (*Zwei Kaiser*, Berlin, 1888.)

tel homme. Et, de déduction en déduction, Treitschke en arrive à la conclusion que le Zollverein et la réforme de l'armée prussienne furent les deux grands ouvriers de l'unité allemande ; que cette unité s'est donc faite uniquement dans les chancelleries et sur les champs de bataille ; qu'elle n'est par conséquent l'œuvre que des fonctionnaires et des officiers, c'est-à-dire, en définitive, de l'aristocratie prussienne. C'est pour aboutir à ce paradoxe : « les hobereaux ont fait l'unité germanique », que Treitschke a écrit ces cinq gros volumes. Il le dit presque à chaque ligne de cette œuvre : « Dans les choses allemandes, notre haute noblesse s'est montrée bien plus clairvoyante et mieux prête au sacrifice que la bourgeoisie. »

Mais que devient alors l'œuvre des libéraux, dans lesquels Treitschke, en 1861, voyait « les auteurs de tout ce qui s'est fait de grand dans la vie nationale au XIXe siècle » ? Dans son *Histoire*, il réduit leur part à rien ou presque rien. Il reconnaît bien, à vrai dire, les services qu'ont rendus à la cause allemande ces hommes de plume et de pensée, qui n'étaient pas de la noblesse, Fichte, Niebuhr et Schleiermacher. Il parle même avec une certaine effusion des libéraux qui avaient foi dans la Prusse, comme ce Pfizer, un Souabe qui, « n'ayant pas même vu Berlin », écrivait dès 1830 un plaidoyer en faveur de la politique des Hohenzollern. Dahlmann aussi, le père des libéraux nationaux, et ses successeurs, les Sybel, les Duncker et les Freytag, qui devaient, vingt ans plus tard, devenir des impérialistes, trouvent grâce devant ses yeux. Mais tous les autres libéraux, surtout ceux d'une teinte un peu foncée, il nie qu'ils aient eu une part quelconque à l'œuvre de l'unité. Au contraire, il se moque de leurs efforts, de l'exhibition qu'ils faisaient des couleurs nationales, comme s'il suffisait, dit-il ironiquement, « de hisser un drapeau ou de prononcer des discours patriotiques pour faire l'unité ».

En dépit de Treitschke, ce fut bien la nation qui créa l'unité germanique. L'idée de la patrie allemande n'était point une idée prussienne. Née au lendemain de Iéna, elle fut surtout vivante dans les cercles éclairés de la nation, dans les universités, chez les étudiants. Ce sont les professeurs qui l'ont pro-

pagée et qui l'ont fait pénétrer dans les couches les plus profondes du peuple. Si l'on en doute encore, qu'on se rappelle la fameuse séance de la Chambre de la Confédération de l'Allemagne du Nord, dans laquelle Bismarck se fait interpeller par Benningsen sur la question du Luxembourg. C'était en 1867, moins d'une année après Sadowa. A cette minute, on put se rendre compte de la vraie signification de la victoire de la Prusse. Malgré ses succès, celle-ci n'était plus libre, ou plutôt, pour rendre ses succès réels, elle était obligée de se mettre à la remorque de l'opinion publique allemande. C'est cette opinion maintenant qui commandait.

Prussien réactionnaire et fermé, Treitschke n'admet pour cette unité que deux facteurs : la noblesse et les rois de Prusse. Et il veut encore que ces rois et ces nobles aient été en tous points irréprochables. De ces hobereaux « tant décriés comme des conservateurs bornés », il fait « des hommes plus libéraux que les soi-disant libéraux », n'ayant ni « le doctrinarisme de ceux-ci ni leur égoïsme bourgeois », étant pratiques et ayant le sens des choses politiques et diplomatiques. Évidemment, en 1881, il voyait tous les nobles prussiens au travers de Moltke et de Bismarck.

Quant aux rois de Prusse, Treitschke ignore totalement leurs défauts de caractère. S'ils furent lâches, dissolus et sans volonté comme Frédéric-Guillaume II, il s'en prend aux difficultés du temps ; s'ils furent pusillanimes, obstinés et peu clairvoyants dans leur politique, comme Frédéric-Guillaume III, l'historien laisse prudemment dans l'ombre ces défauts et se rattrape en faisant l'éloge des vertus de l'homme privé, « du bon père de famille » ; si décidément il ne peut dissimuler les fautes énormes de la politique du souverain, il le fait avec une touche si légère qu'on se demande où commence le blâme et où finit l'éloge. Quelle mansuétude par exemple dans ce portrait du plus pitoyable des rois de Prusse, Frédéric-Guillaume IV.

« C'était un monde de plans magnifiques qu'avec sa fantaisie d'artiste Frédéric-Guillaume avait imaginés, et, maintenant qu'il était le maître, la bonté naturelle de son cœur, qui ne lui permettait pas de voir autour de lui des visages soucieux, le poussait à les réaliser... Toutes les duretés de l'an-

cien régime, il songeait à les adoucir : pardon aux démagogues, pardon aux Polonais qu'il plaignait comme de pauvres opprimés ; liberté de la presse et, avant tout, liberté religieuse. La colère des catholiques, au sujet de la querelle épiscopale de Cologne, il espérait la calmer par des concessions magnanimes... Depuis longtemps, il souffrait des habitudes parcimonieuses de la cour de Berlin : pour entretenir une cour somptueuse et digne des Hohenzollern, il espérait réunir autour de lui tout ce que l'Allemagne comptait de grand dans les arts et dans les sciences... Hélas ! si seulement, entre tant de plans, il s'en fût trouvé un seul d'un peu mûr, un seul dont on pût entreprendre la réalisation ! Mais la réalisation pratique d'un plan était ce qui importait le moins à ce rêveur. Tout au jeu idéal de ses combinaisons, il se décourageait au premier obstacle rencontré sur sa route, et il ne terminait rien.

» De tous les Hohenzollern, il fut le moins guerrier, le plus désireux de conserver la paix, plus pacifique encore que son père, et il fut aussi le seul qui, durant son règne, ne fit aucune guerre. Sur le fronton d'un de ses musées, il fit graver cette sentence des Césars : *Melius bene imperare quam imperia ampliare*, parole qui pouvait bien convenir au maître d'un empire universel, mais qui était peu à sa place dans la bouche du roi d'un jeune État inachevé, avec des frontières ridicules. »

Mais, quand il ne s'agit plus de la Prusse, Treitschke est impitoyable pour la royauté. Dans son œuvre, il n'y a pas moins de quatre-vingts portraits de souverains, allemands et étrangers : je ne sais s'il en est un seul qui soit présenté sous un jour sympathique. Ce royaliste de conviction, qui se faisait des rois l'idée pieuse qu'on en avait au moyen âge, s'exprime sur tous les rois étrangers avec la passion sectaire d'un démagogue de 1848. Jamais on ne vit pareille hécatombe de têtes couronnées. Ce ne sont que coquins, êtres pervers ou vicieux, débauchés, maniaques, ou fous furieux qui semblent sortir des petites maisons ; rois sournois qui, dans cette position qui devrait les élever au-dessus du commun des mortels, ne voient qu'une occasion d'exercer en grand leur méchanceté originelle (le duc Charles de Bruns-

wick, le roi Louis de Wurtemberg, l'empereur d'Autriche François II) ; ivrognes comme Georges IV d'Angleterre, dont il fait une des natures les plus viles qui aient jamais déshonoré un trône ; cerveaux étroits, incapables de comprendre les aspirations de leurs peuples et n'ayant jamais révélé sur le trône que les qualités de fonctionnaires médiocres ou de caporaux (tsar Nicolas Ier) ; fantoches et vaniteux inoffensifs qui, dans le métier de souverain, n'ont jamais vu qu'une occasion de briller (Frédéric-Auguste de Saxe) ; enfin, « bons garçons » comme le roi Maximilien de Bavière, faits pour « tout ce qu'on voudra sauf pour le métier de roi ».

Parmi toutes ces catégories de souverains, il en est une que Treitschke exècre tout particulièrement, c'est celle qu'il appelle les « rois bourgeois ». Deux maisons princières lui paraissent surtout incarner cet esprit, les d'Orléans et les Cobourg.

« Avec les maisons d'Orléans et de Cobourg, dit-il, s'insinue dans la haute noblesse européenne une nouvelle génération d'hommes qui se sont frottés aux affaires et qui ont toujours dans leur poche le cours de la Bourse... Aussi réfractaires aux sentiments d'honneur et de piété historique que les tyrans italiens du xve siècle, ils sont, au fond, plus hautains encore que les princes de la vieille aristocratie. »

Parmi les Cobourg, il en est un sur lequel Treitschke a spécialement déversé sa bile, c'est le *prince-consort*.

« Le prince Albert, dit-il, était, comme tous les Cobourg, une nature prosaïque, sans élan, dénuée de sentiment religieux, et qui n'avait pas eu de peine à s'habituer à la coutume anglaise de tout trouver *very interesting* : à Bruxelles, il s'était initié à la conception mécanique du monde du statisticien Quételet, qui expliquait tous les phénomènes de la vie sociale, même les phénomènes moraux, comme l'œuvre de forces naturelles aveugles. Il prisait les arts mécaniques plus que les beaux-arts, la technique plus que la science, l'ingénieux plus que l'idéal... A la cour d'Angleterre, du reste, le petit prince allemand était dans la position d'une princesse mariée à l'étranger : il n'appartenait plus à sa nation et ne pouvait s'en prévaloir. Il devint même tout à fait Anglais. Bien qu'il parlât encore sa langue maternelle dans le cercle de sa famille,

et bien que sa tendre épouse lui permît de se servir de son couteau pour manger son poisson, au grand scandale des purs cœurs britanniques, il avait tout à fait oublié les mœurs de son pays. Et lorsque, quelques années après son mariage, il visita de nouveau l'Allemagne, il affectait si bien les mœurs britanniques qu'il passa en revue la garnison de Mayence en pardessus gris, à la grande indignation des généraux prussiens, qui se demandaient si ce jeune homme avait réellement oublié que les princes allemands ont coutume d'honorer le drapeau en uniforme. La vie anglaise, froide et sans joie, lui fit perdre ce caractère jovial qui distingue l'Allemand comme il faut. Il devint raide, pédant, grossier et sans indulgence dans ses jugements, tellement que, malgré toutes les peines qu'il se donna pour bien élever ses enfants, il ne réussit que pour quelques-unes de ses filles et absolument pas pour l'hétier du trône. »

On sent que, pour Treitschke, le grand grief contre ce Cobourg, c'est qu'il est devenu Anglais. Prussien renforcé, notre historien était un des chefs de ce groupe, assez nombreux en Allemagne, qui voyait dans l'Anglais l'ennemi national. Il détestait les Anglais. S'il reconnaissait encore au Français certaines qualités, « l'idéalisme hardi de la race, le caractère chevaleresque et généreux », s'il admirait, comme il disait, le « peuple de Molière et de Mirabeau », chez l'Anglais il ne voyait qu' « un Baconien, un plat utilitaire, un insulaire étroit et égoïste, un hypocrite qui, la Bible dans une main, une pipe d'opium dans l'autre, répand sur l'univers les bienfaits de la civilisation ».

Dans son Histoire, dès qu'un Anglais apparaît, il le ridiculise ou l'injurie. Il ne fait d'exception que pour Carlyle, « le seul Anglais, dit-il, qui ait absolument compris les Allemands et le premier étranger qui se soit élevé à la hauteur de la pensée germanique ». S'il s'agit de la politique anglaise, l'historien prussien ne voit plus que mercantilisme et qu'immoralité ; qu'orgueil impitoyable aux faibles. « C'est la Grande-Bretagne, dit-il, qui a fait la guerre la plus hideuse qu'un peuple chrétien ait jamais faite : la guerre de l'opium. » Ailleurs, parlant de la question d'Orient, il avoue que l'Europe aurait dû « saisir cette occasion de mettre le holà à

l'ambition britannique en faisant cesser la domination écrasante des flottes anglaises sur la Méditerranée. »

Quand il parle de l'Anglais mercantile qui « sacrifie tout à la considération du profit et qui méprise tout ce qui n'a pas un rapport direct avec l'avancement dans la vie », on sent que Treitschke lui oppose en pensée l'idéalisme de la race germanique. Son œuvre, en effet, n'est qu'un hymne en l'honneur des vertus allemandes. Seule, la race germanique a vraiment connu « l'idéalisme, la franchise, la fierté, l'absolu oubli de soi-même, l'attachement invincible au droit ». Et cette histoire est là pour prouver que tous les vrais grands hommes de l'Allemagne ont répondu à cet idéal. Chez tous, Treitschke cherche à mettre en lumière l'une de ces qualités. Chez le baron Stein, il trouve la « franchise impitoyable du rude jouteur tudesque » ; chez Scharnhorst, « la profondeur du sentiment et l'inflexibilité du caractère qui se cachent sous la simplicité des mœurs et la bonhomie modeste »; chez Grimm et chez Niebuhr, la « science germanique sincère et profonde, avec ses intuitions de génie qui s'ignorent elles-mêmes ».

Malheur par contre aux Allemands qui ont profané ce idéal ! Treitschke est impitoyable pour eux. Le prince de Hardenderg même ne trouve pas grâce devant ses yeux. Il ne voit rien de germanique dans « cette fine nature de dilettante et de diplomate au travail facile, qui écrivait, d'une écriture, élégante et claire, dans un allemand très moderne, des choses parfaitement sensées, mais auquel manquait cette force un peu massive, ce goût du détail et de ce travail en profondeur dont sont seulement capables les fortes natures germaniques ».

On reconnaît dans l'idéal de Treitschke le type du Germain de Tacite, l'homme des forêts, au courage indomptable, rude et dur, chaste, sans élégance et sans raffinements, mais solide et n'ayant qu'un vice : l'ivrognerie. Cet idéal, il essaie constamment de le ressusciter dans son histoire. S'y prend-il toujours bien ? On en pourrait douter. Il nous raconte quelque part que lorsque les Alliés pénétrèrent en France, en 1814, on voyait se promener dans les rues de Paris un petit homme qui excitait l'hilarité des gamins par l'étrangeté de son costume. Il portait un large col rabattu sur un habit graisseux.

Ses cheveux longs et mal peignés tombaient sur ses épaules. Il avait à la main un gros bâton noueux. « C'était le Vater Jahn, le père des gymnastes allemands, qui voulait ressusciter les mœurs des Germains du temps des aurochs, et qui, par son accoutrement bizarre, entendait montrer aux Français civilisés et corrompus, ce qu'était la vraie nature germanique *(die reine deutsche Eigenart)*. » Je crains que Treitschke ne fasse un peu comme Vater Jahn : en étalant dans son œuvre sa grossièreté et sa rudesse, en déblatérant contre tout ce qui pourrait « adultérer la pureté allemande », en dénonçant tous les méfaits « des cosmopolites », il a ressuscité dans son pays toutes les vieilles haines de race contre les Moscovites, les Sarmates, les Danois, les Français, les Anglais et les Juifs.

Et cette œuvre a été aussi vaine que criminelle. L'Allemagne qui, au début du siècle, se piquait du plus large esprit de tolérance, du cosmopolitisme le plus humain et le plus compréhensif, semble avoir perdu ces belles vertus. Ce sont ses nouveaux prophètes prussiens qui l'ont égarée. Dès 1870, Ernest Renan dénonçait le mal : « L'excès du patriotisme, disait-il, nuit à ces œuvres universelles dont la base est le mot de saint Paul : *Non est Judæus neque Græcus*. C'est justement parce que vos grands hommes, il y a quatre-vingts ans, n'étaient pas trop patriotes, qu'ils ouvrirent cette large voie, où nous sommes leurs disciples. Je crains que votre génération ultra-patriotique, en repoussant ce qui n'est pas germanique pur, ne se prépare un auditoire beaucoup plus restreint. Jésus et les fondateurs du Christianisme n'étaient pas des Allemands... Votre Gœthe reconnaissait devoir quelque chose à cette France « corrompue » de Voltaire, de Diderot. Laissons ces fanatismes étroits aux régions inférieures de l'opinion. Permettez-moi de vous le dire : vous avez déchu. »

Treitschke est au premier rang de ces prophètes de malheur. C'est lui surtout qui a poussé le plus fort le cri du nationaliste barbare : « Nous ne nous sommes que trop laissé séduire par les grands noms de tolérance et de lumière *(Aufklärung)* ». Il a été le père nourricier de cette génération qui disait déjà avec Herwegh : « Assez d'amour comme cela ;

essayons maintenant de la haine. » Et c'est pourquoi son œuvre a été néfaste.

Son tort avec cela a été de vouloir écrire l'histoire. Treitschke était une sorte de Veuillot à rebours, un polémiste de grand talent, un moraliste âpre et éloquent. Mais, pour la grande histoire, il n'avait — si l'on excepte la beauté de la forme — que des qualités négatives. Or, voyez ce qui advint. Lui qui par principe prétendait que l'histoire doit être « scientifique pour la méthode et pratique pour l'objet », lui qui voulait que cette histoire fût purement politique, et qui se moquait de ces historiens de la civilisation qui regardent « Volta penché sur ses cuisses de grenouille ou comptent les lampes ou les vieux pots au fond des nécropoles », il l'a surtout traitée en historien des mœurs, en chroniqueur. Tandis qu'il narre copieusement en vingt-six pages le scandale de Lola Montès et du roi de Bavière, il n'en trouve que cinquante — pas même le double — pour raconter l'acte le plus important de la politique allemande entre 1840 et 1848, la réunion du Landtag prussien.

Il est vrai que Treitschke est un chroniqueur incomparable. Nul ne sait narrer comme lui « les séances orageuses du Landtag wurtembergeois, le côté pittoresque et amusant de la vie des *Bursch*, l'histoire des dessous des Congrès, les rivalités des grands hommes des petits pays ». Il connaît à fond la chronique scandaleuse, la vie des théâtres de Berlin, les mœurs philistines des radicaux de la Jeune Allemagne. Son histoire du Congrès de Vienne, par exemple, est une merveille. On y voit non seulement défiler tous les ministres et les diplomates, les grands comme Metternich, Nesselrode, Capodistrias, Consalvi « et le riche groupe des cléricaux »; mais aussi les petits, tels que les représentants des villes hanséatiques « avec leur bande d'intrigants, d'écornifleurs et de quémandeurs »; et encore les personnages d'arrière-plan, comme cette énorme lady Castlereagh qu'il nous montre « avec ses bigoudis, ses airs langoureux et ses toilettes criardes ». Et, derrière tout ce monde brillant qui s'agite, une amusante peinture de la vie viennoise, « cette ville de Phéaciens, avec ses éternels dimanches, ses tourne-broche tournant toujours ».

Et tout cela, Treitschke ne le peint point seulement en traits généraux, plus ou moins vagues ; il aime à surprendre la vie dans ses détails familiers. Son procédé est celui des peintres réalistes. Vous voyez le baron Stein avec « son petit corps ramassé, sa nuque large, ses fortes épaules, ses yeux bruns profonds et brillants, son nez de hibou sur ses lèvres minces » ; Talleyrand avec « sa haute cravate, sa bouche affreuse, aux dents noires, ses petits yeux gris enfoncés, sans expression, ses traits effroyablement communs, froids et impassibles, incapables de rougir et de trahir les mouvements de son âme » ; le roi Léopold de Belgique « mince, les traits fatigués et distingués, avec un regard sournois et mélancolique, parlant d'une voix basse et lente, taciturne toujours, aussi bien dans ses affaires que dans ses amours » ; le roi Maximilien de Bavière « le plus bourgeois de tous les rois, avec sa tête qui rappelait à la fois le colonel français en retraite ou le brasseur bavarois, arrêtant les gens à la rue et causant familièrement avec eux ».

Et si vous songez que d'un bout à l'autre de cette vaste histoire qui remplit cinq volumes il en est ainsi : qu'il y a la description de toutes les villes allemandes, au fur et à mesure que leur histoire se déroule ; celle des universités, des cours, même celles des principautés minuscules, avec d'amusants détails sur les mœurs gothiques de ces débris d'un autre âge ; celle de toutes les grandes fêtes allemandes, même des mascarades historiques organisées pour tel ou tel anniversaire, vous comprendrez le charme qui s'attache à cette œuvre. La vie allemande y est représentée avec une puissance de rendu qui égale celle de Macaulay, avec quelque chose de plus fouillé dans le détail et de plus éclatant dans la forme.

A ces qualités Treitschke en joignait une autre : c'était un Allemand d'esprit. Si l'on cherche même à déterminer sa qualité maîtresse comme narrateur, on trouve que c'est l'humour. Son humour, il est vrai, est d'espèce bien germanique : il ressemble à l'humour du poète badois J.-V. Scheffel ou à celui du prince de Bismarck dans ses propos de table. Tout ce qui s'éloigne de son idéal teutonique de pureté des mœurs, de solidité militaire, de bon sens prussien, d'esprit réaliste, il le raille avec une grande belle humeur. Voici, par exemple,

un tableau assez amusant des exercices militaires des milices hambourgeoises.

« Le plaisir le plus goûté des citoyens de la ville était d'assister aux exercices de la milice bourgeoise qui se composait de sept bataillons de ligne, de chasseurs, de cavalerie et d'artillerie. Ces troupes regardaient du haut de leur grandeur les Hanséates, ces pauvres diables qui formaient l'armée permanente. Quelle fête lorsqu'au matin, au travers des rues de la ville, on voyait défiler ces troupes ! Le tambour battait : « Camarade, viens ». Le bourgmestre, coiffé de son tricorne, son épée d'opéra-comique au côté, passait les troupes en revue sous les portes de la ville. Après la parade venait une beuverie monstre ; les guerriers, un peu éméchés, les vivandières au bras, rentraient dans la ville, marchant au pas, tandis que les gamins qui les précédaient chantaient, sur l'air de : *Apportez le cochon au marché*, le vieux chant national :

Les Hambourgeois ont gagné la victoire
Ho ! ho ! ho ! »

Mais, malgré toutes ses qualités de forme, Treitschke n'est pas un véritable historien. Homme de sentiment et d'imagination, il a besoin de s'éprendre, de s'enthousiasmer, de fulminer ou de maudire. Il est incapable d'étudier scientifiquement une question en elle-même : il faut qu'il haïsse ou qu'il aime. Au fond, Treitschke rappelle Carlyle, — un Carlyle de plus de bon sens, peut-être, moins fumeux, plus direct, plus bonhomme, d'une verve plus franche et plus savoureuse (il y a d'exquis tableaux d'une note attendrie que Carlyle, toujours sur son trépied, ne connut jamais), moins agaçant aussi parce qu'il ne pose pas, mais somme toute un Carlyle, c'est-à-dire plutôt un moraliste qu'un historien.

ANTOINE GUILLAND

AUTOUR D'UN ENFANT

XVII

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 27 octobre 1862.

Je ne comprends pas ce que vous me dites, mon ami : une fondation pour mes pauvres? Non, il ne faut pas! — Je ne suis pas un administrateur. Je suis trop tendre et trop bête pour ne pas me laisser tromper. Il n'y a rien de si difficile que de bien donner, vous devez le savoir mieux que moi. Vous connaissez la vie, la société; moi, j'ai vécu dans mon coin, voyant bien certains faits, creusant certaines idées, mais ne sachant pas bien gouverner l'existence des autres. Saurais-je faire un bon emploi des ressources que vous m'offririez? Non, je ne crois pas. Cela me créerait des devoirs nouveaux et j'en ai déjà tant!... Non, non. Ces devoirs-là, vous les connaissez et votre cœur est aidé de raison et d'expérience. Si j'ai le chagrin de ne pouvoir arracher au malheur quelques individus *à moi bien connus* et vraiment dignes de vos bienfaits, je vous le dirai, je vous l'ai promis. Ce sera bien modeste, car ceux à qui il faut beaucoup ne s'adressent pas à moi : ils savent que j'ai peu. Et je n'abuserai pas de votre cœur généreux; surtout je tâcherai que cela serve à sauver réellement et à ne pas entretenir ces découragements paresseux que rien ne sauve.

1. Voir la *Revue* du 15 septembre.

Vous avez bien assez fait pour Francis pour que je vous laisse tranquille pour le moment, car ceci est une grosse affaire. Et vous n'êtes pas encore content de vous, cher ami? Mais moi, j'en suis très contente, je vous le déclare!

J'ai donc bien fait de ne pas vous dédier ce roman qui va m'attirer des *horions*[1]? Vous voyez, je n'ai pas été trop bête, cette fois, *pour moi*. Vous vous inquiétez de me voir rentrer en campagne, mais c'est mon état, cher ami. Je suis soldat et mon devoir est la guerre quand l'on envahit la patrie de mon idée. Mais ce n'est pas de politique que je m'occupe, sachez-le.

Aimez-moi quand même et croyez-moi bien à vous de cœur et toujours.

Il n'y a pas de préjugé, ni d'idée socialiste, dans ce que je vous disais des riches : c'est une vérité philosophique et un lieu commun. La richesse corrompt l'homme. Il faut être *très fort* pour qu'elle vous rende meilleur, c'est donc l'exception. L'homme est enfant, en général, et quand il est enfant gâté par la puissance du siècle, il devient personnel et dur. Vous vous sentez puissant et bon, vous réclamez pour vous, vous avez bien raison. Vous êtes quelques-uns comme ça, je le veux bien, mais j'en sais d'autres qui sont très différents. Et croyez bien que c'est le grand nombre. Il y a modestie de votre part à l'ignorer.

XVIII

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 3 novembre 1862.

Mon ami, tout ce que vous faites est bien fait, et c'est moi qui ai tort d'en avoir peur. Le bon Maillard m'a expliqué ce que je ne comprenais pas du tout. Je croyais que vous vouliez me faire prendre la gouverne d'un capital dont j'aurais

1. *Mademoiselle de la Quintinie.*

été tenue de faire un emploi sage, ingénieux, solidement utile, et j'ai été effrayée de ma complète incapacité à découvrir et à distinguer les vrais pauvres. Du moment qu'on aurait pu savoir que je disposais d'un petit fonds quelconque, j'aurais été tiraillée, obsédée encore plus que je ne le suis déjà, et Dieu sait si je le suis! J'ai été trop trompée pour ne pas savoir qu'il faut se méfier beaucoup des demandes, et le bien que je crois pouvoir faire *à coup sûr* est celui que vous me mettez à même de faire en tenant à ma disposition une tirelire que l'on ne me forcera pas de casser à tout instant et à laquelle je n'aurai pas recours sous le coup de telle ou telle harangue attendrissante, mais en présence de malheurs bien constatés. J'en ai autour de moi dont je ne peux pas douter. J'en sais d'autres dont la cause est bien respectable. Je vous en rendrai compte, *à vous*, avec grand plaisir; et pourtant, s'il fallait que les noms eussent à figurer sur *des comptes*, je sais des gens fiers, — outre mesure peut-être, car le malheur honorable n'est pas une tache, bien au contraire, — qui ne me le pardonneraient pas. C'est une chose si difficile et si délicate quelquefois! Je sais des gens réduits à la dernière extrémité à qui j'envoie de temps en temps par la poste un billet de banque anonyme. Ils le reçoivent, ils s'en servent, cela les sauve du dernier désespoir. Eh bien, s'ils savaient que cela vient de moi qui ne suis pas riche, ils me le renverraient. A vous dire vrai, je n'approuve pas cet excès de sensibilité. Si, après avoir travaillé trente ans comme un nègre et avoir fait preuve de beaucoup de dévouement pour les autres, je me trouvais sans soupe et sans feu, j'aimerais à le dire à un ami comme vous et je n'en rougirais pas du tout. Cela ne peut pas m'arriver parce que j'ai *le nécessaire* assuré, mais je me suppose dans le dénuement. Je ne sens pas que cela dégrade quand on n'y a été poussé ni par le vice, ni par les mauvaises passions, ni par l'ostentation et la sottise. Nous entendons-nous maintenant et trouvez-vous que j'apprécie l'argent trop haut ou trop bas? Je ne crois pas avoir de fausse fierté, je ne voudrais pas en avoir à mon insu; celle des autres m'a fait quelquefois bien souffrir. Et pourtant il y a tant de cynisme dans ceux qui manquent de fierté que je sens devoir du respect à ceux qui en ont trop.

Chacun fait comme il peut et comme il sait. Je ne suis pas *bienfaitrice*. Je l'ai été quand je n'avais pas du tout d'argent à moi. Je provoquais la charité des autres, je donnais tout mon temps, je ne pouvais mieux faire. Je n'avais pas de succès : j'étais trop sensible et trop crédule et on me disait que j'entretenais des sangsues aux dépens d'autrui. Ce n'était pas ma faute, mais il y avait du vrai ; voilà ce que je ne voudrais pas recommencer, — voilà ce qui m'effrayait devant l'idée d'une *fondation*, mot sur lequel je me suis absolument méprise, Maillard me l'a démontré de votre part.

A présent, je donne en cachette, cela réussit mieux ; ces secours anonymes n'ont pas l'inconvénient d'entretenir le découragement, le grand ennemi, l'artisan du malheur ! On ne s'habitue pas à y compter comme sur la sollicitude d'une personne connue. J'ai un bon médecin de campagne [1], un véritable ami qui, soignant les pauvres, connaît bien les maladies qui viennent de la faim. Il me les signale et, sans qu'on sache d'où cela vient, le boulanger est averti de fournir et fournit. Autrefois, je donnais du blé : on le vendait pour payer le logis arriéré et on n'avait plus le pain. Mieux vaut avertir le propriétaire de patienter et lui faire tenir un acompte. Le malheureux voit qu'il est aidé, mais il ne sait pas si c'est pour un an ou pour deux. Il se ranime, il s'efforce, il travaille et il arrive. Si l'on se fût donné le plaisir de le remettre tout d'un coup sur ses pieds, il se serait recouché, car si la puissance de l'argent *corrompt* ou *dévoile*, comme nous disions l'autre jour, les privations et la souffrance diminuent et usent l'âme à coup sûr, du moins chez le grand nombre.

Je voulais vous dire *ma manière*, non pour vous prouver qu'elle est la meilleure, mais pour me justifier de ne pas mieux faire. Les fondations, les salles d'asile, les infirmeries, etc., exigent de véritables capitaux ou des rentes assurées. C'est bien quand on est administrateur, et je ne le suis pas. Je sue sang et eau pour faire une addition, et la mémoire des détails me manque absolument. Je veille trop. Si j'administrais quoi que ce soit, il me faudrait cesser d'écrire.

1. Le docteur Derchy.

Faites donc la tirelire! Si j'y ai recours pour moi, ce ne sera que pour payer de petites dettes que j'ai contractées pour le même objet et qui viendraient à me paralyser pour d'autres assistances. Jusqu'ici, en me privant de ma *toquade* de voyages, je suffis à tout. Avec la tirelire, je ferai certainement plus et mieux. Si, malgré tous mes scrupules, je suis encore quelquefois trompée, vous ne m'en voudrez pas; vous saurez que j'ai fait de mon mieux. Vous me faites là un beau cadeau, mon ami, et cela ne s'appelle plus de l'argent mais l'or du bon Dieu.

Le brave Matherou était de bonne foi. Il y a eu certes un malentendu entre quelque sous-administrateur et lui, à un moment donné. Il s'est arrangé pour n'avoir plus qu'un cheval, qui suffit au petit nombre des voyageurs, mais il est certain qu'il a perdu beaucoup d'argent (relativement à ses moyens) avant de savoir s'il pouvait réduire sa dépense. Il avait donc raison de se plaindre, en même temps qu'il avait tort, mais il ne se plaint plus et il est très reconnaissant de la sollicitude que vous avez bien voulu lui accorder, car je ne veux pas laisser ignorer d'où vient le bien que je peux faire.

Nous avons été bien contents de voir notre bon Maillard et notre Francis, qui est ici l'enfant de la maison. Ils nous ont bien parlé de vous. Ils nous ont dit que vous seriez peut-être venu voir notre comédie si vous n'étiez tenu tous les jours par un devoir sans trêve. Comment! vous aussi, pas de liberté? — Et le vendredi est-il au moins un jour de repos?

Remerciez pour moi votre chère malade, et croyez que je fais pour vous deux grandes provisions de dévouement et de gratitude dans mon cœur.

XIX

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 28 novembre 1862

Si vous croyez, mon ami, que j'aie un *éloignement* contre certains potentats de la finance, détrompez-vous. J'en ai connu deux seulement et tous deux ont mal tourné. Je n'ai

jamais vu clair dans des affaires que je ne comprenais pas, et, ne pouvant vérifier des faits en dehors de ma compétence, j'ai préféré les absoudre dans ma pensée et ne jamais dire ni écrire un mot contre eux.

Mirès était un de ces deux-là et j'avais de l'amitié pour lui, bien qu'il ne m'eût jamais rendu le plus petit service personnel. Il était bon, amusant, volontiers charitable, et personne n'avait plus de franchise apparente. Son désastre m'a fait de la peine. Est-il réellement un fripon exécrable? J'aime mieux ne pas le savoir. Vous voyez que je suis bien loin d'avoir un parti pris contre les personnes, puisque Mirès le banni et le lapidé n'a et n'aura jamais de moi la plus petite pierre. Quant au grand fait des opérations qui enrichissent soudainement des hommes habiles, autant que j'ai pu le comprendre, il ouvre la porte au mal et au bien. C'est le Mercure antique, Dieu des voleurs et des honnêtes gens. Mais croyez bien que je sais que cette porte s'ouvre également à tous les étages et dans les plus humbles recoins de la vie industrielle, depuis le paysan qui compte mal *exprès* les fagots, jusqu'aux souverains qui font leurs affaires privées dans les affaires publiques.

Le monde crie contre les grandes dilapidations parce qu'il ne voit pas les petites, et il a raison de crier surtout contre cette tendance du siècle présent qui fait que l'agriculture et tous les arts libéraux sont négligés et méprisés devant les promesses décevantes de la spéculation. Je crois qu'il ne faut pas encourager les rêves d'or qui font l'homme oublieux de ses aptitudes nécessaires et réelles. Les anciens disaient : « Tout le monde ne peut pas aller à Corinthe. » Je crois qu'il est malheureux de se persuader que tout le monde aujourd'hui peut et doit conquérir la fortune. Qu'elle soit au plus habile, s'il en est digne ; rien de mieux dans l'état présent de la société. Mais cette conquête du bien-être et de l'indépendance pour tous, qui est le rêve des socialistes, le mien par conséquent (pour un avenir que je crois, hélas! très éloigné), ne peut choisir pour son point de départ l'ambition d'une grande fortune pour chacun, car c'est un rêve insensé chez les incapables, un rêve dangereux pour les consciences vulgaires, un rêve égoïste chez la plupart des hommes. Non,

le rêve de l'argent ne moralise pas les masses, parce qu'elles n'y voient pas, comme les hommes d'exception, la création de grandes choses et le progrès des idées.

Voilà mon sentiment : discutez-le, je le veux bien, mais voyez combien il est sincère et différent du sentiment d'envie et de dépit qui fait la base de tant de déclamations. Je viens de traduire en français une traduction en vilain français du *Plutus* d'Aristophane et j'y ai mis une fable, une sauce dans la couleur, pour en faire une de ces pièces de fantaisie que nous jouons ici en famille. C'est assez curieux à la lecture et je le publierai. On y voit, dans tout ce qui est réellement d'Aristophane, une poésie terre à terre, toute de bon sens pratique et dans le goût du stoïcisme antique mitigé, qui est fort curieuse et toujours acceptable par beaucoup d'endroits. Pourtant cela est suranné et va trop loin, dans le sens de la proscription des richesses. Il ne serait pas bon que l'homme actuel se condamnât à ne pas sortir de la possession du strict nécessaire. Les arts et les sciences n'y gagneraient pas et la civilisation se trouverait fort entravée. C'est ce que j'ai fait entendre dans un prologue de ma façon.

XX

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 16 décembre 1862.

Enfin, mon ami, j'ai un moment de répit, et je viens causer avec vous. J'ai été un peu malade de fatigue, ces jours derniers, et j'ai eu des malades à soigner. Tout le monde va bien et mon travail avance. Et vous, êtes-vous bien? votre chère fille est-elle debout?

Mon roman vous intrigue un peu, me dites-vous? Il m'intrigue bien davantage, moi! Tenir un sujet, ce n'est pas tenir la manière de le présenter. Il s'en présente mille à l'esprit, et cette grande abondance que donne la longue pratique des choses littéraires est un mal aussi inopportun que la stérilité. Chaque jour amène un aperçu nouveau

dans le développement, et, si l'on s'écoutait, on referait tous les soirs ce qu'on a fait le matin. Il est peut-être bon d'être forcé d'aller devant soi par des engagements à remplir. Pourtant j'ai toujours rêvé d'avoir une année à moi pour faire ce que je m'imagine pouvoir faire. Je me trompe peut-être, et le doute me console de n'avoir pas à compter sur cette année-là. Tant il y a que ma fatigue m'est douce et que je ne m'en plains pas. Je ne sais pas comment existent ceux qui ne connaissent pas les émotions de la vie de travail, et je suis sûre que vous ne le comprenez pas non plus. A quoi pense-t-on quand la pensée n'est pas forcée de se concentrer vers un but noble et sérieux? La vie doit être un rêve plus fatigant encore. — Vous me demandiez aussi le sujet de ce roman qui m'occupe si fort? Je vous l'ai dit, je crois. C'est la guerre aux hypocrites. Cela vous inquiétait pour moi. Pourquoi cela, mon ami? La mission douce et persuasive que vous m'attribuez n'a de valeur que si elle est sincère et brave à l'occasion. Vous en jugerez, puisque vous êtes un de mes bons lecteurs et un de mes juges les plus bienveillants. Vous me dites que nous ne nous connaissons pas tout à fait. Il me semble que si et que la préoccupation qui nous lie, celle de donner du bonheur aux autres, est la mise en commun de ce qu'il y a en nous de meilleur et de plus important.

XXI

GEORGE SAND A FRANCIS LAUR

17 décembre 1862.

Le fait est, mon *bouricoïdès*, que tu ne m'écris pas assez souvent. Si tu travailles bien, je te le pardonne. Pour moi, je suis depuis quelques jours tellement écrasée d'un extra d'occupations que je n'ai même pas le temps de confier à l'ami Maillard une gifle à ton adresse. Mais tu ne perdras rien pour attendre : gare à toi si tu n'es pas bientôt parfait! Pour le moment, le père Maillard a l'air d'être content de toi, et je compte que ce sera toujours ainsi. Tu n'es pas mal-

heureux d'aller rendre visite à des gars comme Fromentin. Tu trouves qu'il a bon cœur, c'est la vérité, mais j'espère que tu ôtes ton chapeau tout à fait devant une si vaste et si noble intelligence et que tu seras fier si je te dis qu'il t'a pris en grande sympathie.

Tâche de faire spécifier ma sauge et de trancher la question qui nous intrigue. Je suis intriguée, moi aussi, de savoir d'où elle me vient.

Nohant est encore très joli ; depuis deux jours nous avons le ciel rose et la lune bleue, en même temps, à cinq heures du soir. Les maurandias courent toujours dans les branches, et les daturas s'épanouissent dans la terre.

Jean s'est fait un trou dans la tête, ce qui l'a empêché de courir les champs. Le voilà guéri, et il va se mettre à la recherche des coquilles fossiles. S'il ne s'agissait que de t'envoyer des fragments ou des objets ébréchés, il n'y aurait qu'à se baisser, mais trouver quelque chose de présentable est bien rare. Dis à madame Maillard toutes mes amitiés ainsi qu'à toute la jeunesse. J'espère que tu auras pour compagnon, l'année prochaine, Simonnet[1] et Antoine[2] et que tu leur donneras le bon exemple de la pioche.

XXII

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 30 décembre 1862.

Voici venir, mon ami, le jour où l'on s'embrasse, et je vous embrasse de tout mon cœur. Je n'ai pas le temps de vous dire tout ce que me suggère votre lettre. Je suis dans la fin de mon travail et dans la recrudescence des petites occupations du jour de l'an. Mais votre idée d'un petit *catéchisme*[3]

1. René Simonnet, petit-fils d'Hippolyte Chatiron, le frère naturel de madame Sand, fille légitime, elle, de Maurice Dupin de Francueil.

2. Antoine Ludre, fils du notaire de la famille Sand à la Châtre.

3. Ce « Catéchisme » social, rédigé par George Sand, sous forme de lettres à M. Édouard Rodrigues, a été publié, par les soins de M. Eugène d'Eichthal, dans la *Revue Bleue* des 28 janvier et 11 février 1899.

est bien tentante. Je sens le besoin de résumer tant de choses qui sont en nous tous, en vous et en moi. Ah! si j'avais le temps ! — Mais nous tâcherons d'esquisser au moins l'idée. Que diriez-vous d'y travailler aussi? de poser les questions, de faire les objections? — Nous verrons, si Dieu veut me donner de temps en temps une journée de liberté.

XXIII

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 16 janvier 1863.

Mon excellent ami,

Tout ce que vous faites sera bien fait et je vais rendre Ursule bien heureuse. C'est une pauvre ouvrière, une sainte créature qui a soigné un mari infirme pendant dix ans, qui s'y est tuée, travaillant nuit et jour, et qui a pleuré son fardeau comme on pleure la plus grande des félicités. Elle a bien élevé son fils, instituteur primaire à cinq cents francs d'appointements avec femme et enfants. C'est mon filleul. Jugez ce qu'une dette de quinze cents francs pouvait être pour cette laborieuse famille! — Quel soulagement pour eux! Merci pour eux, merci pour moi qui les aime tant et qui les sais si complètement dignes de votre bonté.

Je suis dans la fin de mon roman *anti-masque*, et je travaille jusqu'à quatre heures du matin toutes les nuits.

Il faut bien vivre un peu pour la famille dans le jour et je ne peux pas faire que la journée ait plus de vingt-quatre heures.

XXIV

GEORGE SAND A FRANCIS LAUR

Nohant, 7 février 1863.

S'il est vrai que tu fasses de ton mieux, mon enfant, — et M. Maillard me l'affirme, — je retire mon reproche, mais

dans ses dernières lettres, il disait, en réponse à mes questions, que tu n'étais pas dans les premiers, et j'aurais voulu que tu y fusses. Il m'explique aujourd'hui que tu ne peux pas rattraper les vétérans et que ce n'est pas ta faute. Quant à ta grande connaissance du cœur humain, c'est bien naïvement et de bonne foi que mon grand René qui est, lui, modeste à l'excès, t'admirait en me parlant de toi, et je me suis dit, mon *bouricoïdès*, que tu avais épaté mon neveu par un peu de blague, comme je t'ai vu souvent porté à le faire. C'est un ridicule à ton âge, et je veux que tu t'en guérisses tout de suite et *en un tour de main*, vu que cela dépend de toi et qu'il ne faut pas porter ce ridicule dans le début de ta vie. Il s'attacherait à toi, ne ferait que croître et embellir, et quand tu aurais réussi à être un petit grand homme pour d'autres jeunes gens plus timides, plus sages, et généreux dans l'enthousiasme comme le sont les braves natures, tu te trouverais un beau matin en face d'un plus fort que toi, ou d'une personne mûre et de bon sens qui dirait de toi sinon à toi, mais à toutes les autres : « Voilà un jeune sot. » Cette épithète attachée à un jeune homme est mortelle. Il ne faut la mériter ni en fait, ni en apparence. Je t'ai vu, de quatorze à quinze ans, au Coudray, très disposé à te l'attirer, et beaucoup de gens autour de nous te l'appliquaient. J'ai toujours répondu : « Ce n'est rien, c'est l'enfance ; ça passsera. » Et à Nohant, tu as été très gentil, je croyais que c'était tout à fait passé. Peut-être que c'est tout passé, en effet, et que je me suis trompée sur l'impression admirative que tu as produite à dessein sur René. Tu es seul juge compétent de toi-même ; ne t'épargne pas, et ne nourris pas ce polype de la vanité qui en a tué tant d'autres. — Rappelle-toi ce que je t'ai rabâché cent fois : le jour où l'on est enchanté de soi, on n'est plus bon à rien, et le jour où on le laisse voir, les autres sont à jamais désenchantés.

Ne prends pas ce que je te dis pour des sermons et des marques de mécontentement. Je ne demande qu'à penser de toi mieux que tu n'en penses toi-même. Mais je t'avertis des dangers qu'avec la vie la meilleure et la plus pure on trouve souvent en soi.

Sur ce, je t'embrasse ; embrasse René pour moi. Donne-lui de bons conseils et reçois-en de lui.

XXV

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 8 février 1863.

Mon brave et bon ami,

J'ai fini ma grosse tâche et, avant que j'en commence une autre, je viens causer avec vous. Qu'est-ce que nous disions? — Si la liberté de droit et la liberté de fait pouvaient exister simultanément? Hélas! tout ce qu'il y a de beau et de bon pourra exister quand on le voudra, mais il faut d'abord que tous le comprennent, et le meilleur des gouvernements, de quelque nom qu'il s'appelle, sera celui qui enseignera aux hommes à s'affranchir eux-mêmes en voulant affranchir les autres au même degré.

Vous vouliez me faire des questions : faites-m'en, afin que je vous demande de m'aider à vous répondre, car je ne crois pas savoir rien de plus que vous, et tout ce que j'ai essayé de savoir, c'est de mettre de l'ordre dans mes idées, par conséquent de l'ensemble dans mes croyances. Si vous me parlez philosophie et religion, ce qui, pour moi, est une seule et même chose, je saurai vous dire ce que je crois. *Politique*, c'est autre chose. C'est là une science au jour le jour qui n'a d'ensemble et d'unité qu'autant qu'elle est dirigée par des principes plus élevés que le courant des choses et les mœurs du moment. Cette science, dans son application, consiste donc à tâter chaque jour le pouls à la société et à savoir quelle dose d'amélioration sa maladie est capable de supporter sans crise trop violente et trop périlleuse. Pour être ce bon médecin, il faut plus que la science des principes, il faut une science pratique qui se trouve dans de fortes têtes et dans des assemblées libres, inspirées par une grande bonne foi. Je ne peux pas avoir cette science-là, vivant avec les idées plus qu'avec les hommes. Et, si je vous dis mon idéal, vous ne tiendrez pas pour cela les moyens pratiques; vous ne les jugerez réellement, ces moyens, que par les tentatives qui passeront devant vos yeux et qui vous feront peser la force ou la faiblesse de l'humanité

à un moment donné. Pour être un sage politique, il faudrait, je crois, être imbu avant tout et par-dessus tout de la foi au progrès et ne pas s'embarrasser des pas en arrière qui n'empêchent point le pas en avant du lendemain. Mais cette foi n'éclaire presque jamais les monarchies, et c'est pour cela que je leur préfère les républiques, où les plus grandes fautes ont en elles un principe réparateur, le besoin, la nécessité d'avancer ou de tomber. Elles tombent lourdement, me direz-vous... Oui, elles tombent plus vite que les monarchies, et toujours pour la même cause: c'est qu'elles veulent s'arrêter, et que l'esprit humain qui s'arrête se brise.

Regardez en vous-même, voyez ce qui vous soutient, ce qui vous fait vivre fortement, ce qui vous fera vivre très longtemps: c'est votre incessante activité. Les sociétés ne diffèrent pas des individus. Pourtant, vous êtes prudent et vous savez que si votre activité dépasse la mesure de vos forces, elle vous tuera. Même danger pour le travail des rénovations sociales, — et impossible, je crois, de préserver la marche de l'humanité de ces *trop* et de ces *trop peu* alternatifs qui la menacent et l'éprouvent sans cesse. — Que faire? direz-vous. — Croire qu'il y a toujours quand même une bonne route à chercher et que l'humanité la trouvera, et ne jamais dire : *il n'y en a pas, il n'y en aura pas.* Rien au monde n'est si difficile que de manier de l'argent, d'en faire, d'en créer par la science des affaires, et de rester honnête homme et généreux. Et, encore une fois, regardez en vous-même; vous vous êtes dit pour vous-même: *cela peut être et cela sera* ; vous pouvez vous dire: *cela est*, et vous me le disiez dernièrement de certains de vos amis et proches. Grandes capacités, grandes habiletés et grandes probités, — et grand besoin d'associer la société aux bienfaits de la réussite. Et même, je vous entends ajouter: « Cela est bien facile, l'instinct aide les principes. »

Je crois que l'humanité est aussi capable de grandir en science, en raison et en vertu, que quelques individus qui prennent l'avance. Je la vois, je la sais très corrompue, affreusement malade, je ne doute pas d'elle pourtant. Elle m'impatiente tous les matins, mais je me réconcilie avec elle tous les soirs. Aussi n'ai-je pas de rancune contre ses fautes, et mes colères ne m'empêcheront jamais d'être jour et nuit à son service.

Passons donc l'éponge sur les misères, les erreurs, les fautes de tels ou tels, de quelque opinion qu'ils soient ou qu'ils aient été, s'ils ont dans le cœur des principes de progrès ardents et sincères. — Quant aux hypocrites et aux exploiteurs, qu'en peut-on dire? Rien! C'est le fléau dont il faut se préserver, mais ce qu'ils font sous une bannière ou sous une autre ne peut pas être attribué à la cause qu'ils proclament et qu'ils feignent de servir.

Quand nous mettrons de l'ordre dans notre *catéchisme* par causeries, il faudra bien que nous commencions par le commencement et qu'avant de nous demander quels sont les droits de l'homme en société, nous nous demandions quels sont les devoirs de l'homme sur la terre. Et cela nous fera remonter plus haut que république et monarchie, vous verrez! Il nous faudra aller jusqu'à Dieu, sans la notion duquel rien ne s'explique et ne se résout. Nous voilà embarqués sur un rude chemin, prenez-y garde, mais je ne recule pas si le cœur vous en dit.

XXVI

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 20 février 1863.

Merci, merci pour changer!... Mon excellent ami, vous avez pris bonne note des aptitudes de S... Je lui écris de mon côté dans le même sens que vous avez indiqué à sa femme et je me tiens prête à faire la cour à M. Péreire[1] quand il y aura lieu. Je la lui ferai volontiers. Je sais par vous et par bien d'autres que, de tous les potentats de ce monde, il est un des seuls *légitimés* par l'opinion publique. A ce propos, je dois vous dire que j'ai reçu une copie lithographiée d'une lettre ou d'un discours (je ne sais) de M. Enfantin, envoyée par M. Maillard, lequel ajoutait que M. Péreire paraissait favorable au projet dont cette lettre ou ce discours est l'objet principal, à savoir la création d'une encyclopédie secondée par une banque du *Crédit intellectuel*. Cette lettre d'Enfantin est fort belle.

1. Isaac Péreire.

L'idée est grandiose. Est-ce réalisable? Oui. Mais réalisable en combien de temps? J'ignore. Le temps ne fait rien à l'affaire.

Vous êtes sans doute au courant de ce projet qui a besoin de la sanction de M. Péreire pour devenir pratique, et je fais des vœux pour qu'il en soit ainsi. L'énorme bienfait qui me frappe, c'est une possibilité de moralisation pour la classe des lettrés et des artistes ; et on aura beau prêcher les vertus morales, on n'obtiendra rien si on ne peut assurer l'*indépendance* au talent. Or cette indépendance est impossible au temps où nous vivons, à moins d'un courage exceptionnel, et l'exception a toujours confirmé la règle.

Vous me direz, quand vous m'écrirez, si réellement M. Péreire adopte tout ou partie de l'idée très vaste et encore vague lancée par M. Enfantin. — Maillard, tout occupé de mille soins pour sa petite colonie, m'écrit si en abrégé que je n'en sais rien au juste.

On est toujours content de Francis, Ursule est toujours heureuse, et je pense voir arriver demain une lettre des X... qui me dira toute leur joie de vos bontés pour eux et tout *l'effroi rétrospectif* de N... d'avoir chanté devant la grande Falcon. Ah! mon ami, quels souvenirs elle m'a laissés et que vous avez donc raison d'être fier d'elle! — Encore une juive, je crois? — Eh bien! pourquoi une artiste de ce mérite n'est-elle pas à la tête de quelque grand enseignement qui lui ferait dans le monde une position digne de son nom? Les artistes et les lettrés, et les savants encore plus, sont une caste abandonnée au hasard des événements, et on trouve mauvais qu'ils se fassent payer cher quand ils peuvent! — Que fait-on pour eux quand ils ne peuvent plus? — Je crois que c'est *la Tesi* qui demandait à Catherine II beaucoup de roubles pour chanter à sa cour. L'impératrice se récriait, disant qu'elle ne donnait pas tant à ses grands-officiers et maréchaux. « Eh bien! lui répondit l'artiste, que Votre Majesté fasse chanter ses maréchaux! » Elle avait raison. Mais les savants, les inventeurs? — S'ils n'ont pas d'aide et de crédit, que deviennent-ils?

Bonsoir, mon ami. Quel beau temps! Quel soleil tous les jours! Est-ce que tous les jours vous êtes enfermé à votre bureau?

XXVII

GEORGE SAND A FRANCIS LAUR

22 février 1863.

Mon cher enfant, je n'accusais personne de vous pousser à la dévotion. C'est M. Maillard qui, me parlant d'une messe pendant laquelle « tu crevais de faim », disait-il en riant, m'a fait penser à lui parler en général du peu de plaisir que j'aurais à vous voir donner dans cette mode qui fait razzia de toutes les spontanéités de la jeunesse par le temps qui court. Je ne me souviens plus de ce que je lui ai dit ; mais en somme, puisque nous en parlons, je t'engage à te préserver (si l'occasion venait à se rencontrer) d'un certain faux spiritualisme qui s'habille aujourd'hui de tous les costumes et qui conduit à l'idiotie. Tu n'as pas à t'occuper encore de philosophie et de religion, c'est une étude dont je ne t'ai pas parlé et qui demande une certaine maturité d'esprit. Je tiens en réserve pour toi une méthode de certitude excellente, dont je ne suis pas l'auteur, mais qu'il sera de mon devoir de t'indiquer plus tard. Je n'aime pas qu'on se nourrisse trop tôt d'aliments trop forts, et pour toi il s'agit de conquérir un état sans te permettre encore les loisirs de l'esprit de courtoisie. Ah fichtre! tu as bien le temps. Commence par diriger toute ta volonté vers le but tracé, et apprends à raisonner seulement des choses qu'on t'enseigne. Je t'envie les leçons que tu prends et l'âge que tu as pour apprendre. Ce sont là des trésors dont on ne sent le prix que plus tard...

Qu'est-ce que ces maux d'estomac que tu as eus? Il paraît que tu vas mieux; mais il faut tout de même voir le médecin et faire ce qu'il te dira. La maladie retarde et la vie n'est pas trop longue pour vivre.

Je pense que tu ne négliges pas ton père Rodrigues?...

XXVIII

GEORGE SAND A ROBIN DUVERNET[1]

Nohant, 7 mars 1863.

Cher ami,

J'avais lu aujourd'hui ton roman, je n'ai pu t'en parler au milieu du débordement philosophique qui s'est emparé de nous. Il est très joli, ce roman, bien pensé et bien conduit dans le peu d'événements qu'il embrasse. Il y a toujours la question du style dont tu devrais confier le repassage à quelqu'un du métier. Sans cela, malgré des progrès évidents, mais qui ne suffisent pas encore, les meilleures pensées manquent de netteté et ne rendent pas le son clair qu'elles ont en toi-même. Ce qu'il y a de plus joli et de mieux dit, c'est l'analyse des facultés révélatrices de la cécité. Je regrette, à te dire vrai, que ce ne soit qu'un incident et que cela soit raconté par une personne fictive et non par toi-même.

Tu me diras que cela n'empêche pas d'y revenir dans un autre ouvrage. Eh bien, il faudra y revenir; c'est intéressant au point de vue physiologique et psychologique, au point de vue artiste et moral. On sent que c'est vrai et que cela ouvre à l'esprit des horizons très touchants, très religieux et très vastes.

Quant à la jalousie paternelle ou maternelle, je ne la comprends pas par moi-même, mais elle est ici bien racontée et surmontée par des sentiments si généreux que le père ainsi affligé est intéressant.

J'embrasse Eugénie[2] et vous envoie un beau bonsoir.

XXIX

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 13 mars 1863.

Mon excellent ami, j'étais inquiète de vous. Vous n'aviez

1. L'ami aveugle à qui le jeune Francis Laur avait servi de secrétaire.
2. Madame Duvernet.

pas répondu à ma dernière lettre où je parlais de l'idée de M. Enfantin. Je sais bien que cela ne demandait aucune réponse : j'en causais avec vous, comme d'une bonne idée, mais sans y voir une application prochaine. Pourtant votre silence me faisait craindre que vous ne fussiez malade, et hier soir j'écrivais à Francis pour lui demander s'il y avait longtemps qu'il ne vous avait vu. Je sais qu'il est tellement assujetti au travail qu'il ne vous voit pas aussi souvent qu'il voudrait. (On est content de lui! par parenthèse.)

Enfin voilà de vos nouvelles et la preuve que vous vous occupiez de moi plus vite que je ne m'y attendais. Merci encore pour Ursule et merci pour moi surtout qui suis si heureuse de voir ses vieux jours allégés et comme rajeunis. Envoyez tout simplement la somme en billets de banque dans une lettre chargée. Le jour même, la dette sera payée, car nous arrivons juste à l'échéance du créancier de ma vieille amie. Ce bonheur m'est doux, puisqu'il vient de vous et de votre sollicitude pour ceux que j'aime.

Je veux vous dire à quoi serviront les cinq cents francs restants, car c'est une histoire touchante, et dont je ferai peut-être une nouvelle. Ils solderont un arriéré dont voici la cause.

Un pauvre paysan et sa femme avaient cinq enfants. L'aîné (un fils), dix-huit ans; le second (une fille), quatorze ans; deux plus jeunes et un à la mamelle. Le mari tombe malade; la femme aussi, pas de lait. On nourrit le nouveau-né au biberon. Mais la pauvre mère meurt, le mari la suit de près. Ils se cachaient de la misère, parce qu'ils avaient une maison et un champ; mais je savais leur position, et ils n'ont pas manqué de soins et de secours. Après eux, le fils obtient la survivance du poste de cantonnier, et la petite de quatorze ans continue à nourrir le dernier-né au biberon et à soigner les deux autres petits. N'est-ce pas touchant de voir ces deux enfants père et mère de famille? — La longue maladie du père avait amené la misère, mais j'ai pu la conjurer, et je continuerai à veiller sur ces orphelins si admirablement résignés à des devoirs au-dessus de leur âge. Il n'y a que les paysans pour ces vertus passives et mornes qui ont leur côté sublime et qu'ils pratiquent sans étonnement et sans effroi.

Le catéchisme, disons-nous? — Eh bien, oui, je peux très bien, mais vous avez le rôle le plus difficile, qui est de poser les questions et de les poser nettes et dans leur ordre, car si nous allons à bâtons rompus, nous n'irons pas loin. Vous m'avez parlé de l'égalité. « Qu'est-ce que l'égalité? disiez-vous. » — Ne faudrait-il pas se demander d'abord *pourquoi l'égalité*? Sachons si c'est un devoir ou un droit, ou si c'est l'un et l'autre. C'est une question sociale et philosophique. Est-ce par là que nous commençons? — Dites, et je tâcherai de résumer en peu de mots mes idées à ce sujet, idées qui sont les vôtres, j'en jurerais d'avance.

XXX

GEORGE SAND A FRANCIS LAUR

Nohant, 22 mars 1863.

Mon cher enfant, j'approuve ta visite à ta mère. Si les fonds destinés à ton année ne comportent pas cette petite dépense, dis à M. Maillard que je m'en charge, puisque lui-même approuve et ne juge pas cette petite absence préjudiciable à ton travail.

Ton mode de raisonnement par les mathématiques n'est pas du tout relié à celui que te fournit l'imagination? Tu serais bien fort si tu avais trouvé ce lien à ton âge. Il existe en toi pourtant, comme dans tous et dans tout, mais ce n'est ni la *mathematica* ni l'imagination qui peuvent le créer. C'est la philosophie, la science des sciences, et le moment n'est pas venu pour toi de t'en nourrir : ce n'est pas que la vérité doive être fermée aux enfants, mais elle doit être mise à leur portée, et, malheureusement, la philosophie la plus avancée de ce temps-ci (la seule bonne est toujours la plus nouvelle *en tant que dogmatisme*, puisqu'elle est l'emploi des procédés les plus perfectionnés), cette philosophie qu'il faut aux hommes d'aujourd'hui et qu'on commence à si bien formuler, n'a pas encore trouvé son cathéchisme vulgarisateur. Elle est donc encore peu abordable à ceux qui n'ont pas le

temps de s'y plonger tout entiers pendant le temps voulu, par conséquent aux jeunes gens, que ne servent encore ni les forces de la raison *positive* ni celles de la raison *hypothétique*, en d'autres termes les mathématiques et l'imagination. Ne t'inquiète pas de cela, et laisse-toi conduire ; chaque chose arrivera dans son temps. Tu aurais aujourd'hui celui de lire ce que je te ferai lire plus tard, que tu n'aurais pas en toi-même les moyens de vérification qui portent la conviction avec eux.

Donc, et *retiens ceci*, sois mathématicien, il le faut, et reste imaginatif, il le faut tout aussi essentiellement, pour arriver à la notion du vrai. Ceci te paraît aujourd'hui un paradoxe, et beaucoup de gens plus forts que toi se l'imaginent aussi. C'est qu'on est obligé de partir de l'analyse pour arriver à la synthèse et que nous ne sommes plus dans le temps d'orthodoxie où la synthèse s'imposait d'emblée aux esprits crédules. En passant par les différentes faces de l'analyse, il arrive souvent qu'on s'arrête à une étape qui plaît. Certains mathématiciens s'y figent absolument, et, dans le domaine de l'imagination, certains esprits se perdent en fumée. Tu as un critérium pour t'assurer que tu es dans la voie qui évite ces deux écueils, c'est de te demander tous les matins si tu crois au progrès. Il est heureusement dans l'air, le progrès, et toute jeunesse y croit, même avant de pouvoir le définir et le démontrer ; tu l'as pourtant saisi dans l'histoire, puisque tu as eu la chance de faire de bonnes lectures historiques. Eh bien, garde ce que tu as acquis de ce côté-là, et sache que la certitude historique (en philosophie cela s'appelle, je crois, *preuve par la tradition)* n'est qu'un des éléments de la certitude. La preuve mathématique doit être faite aussi : *c'est la preuve expérimentale ;* et aussi la preuve par l'imagination : c'est la preuve du *sentiment*. Tout cela doit concorder un jour en toi pour te donner le progrès-certitude. Prends patience : pour travailler il faut des outils, et tu es en train de fabriquer les tiens. Or le progrès bien compris nous donne Dieu et l'avenir, aussi bien que nous le présent, il nous donne tout ce que nous pouvons rêver de bon, de vrai et de sain.

Je n'ai pu envoyer chercher des mousses, ni en chercher

moi-même. Nous avons donné quelques jours à la géologie et le temps a manqué pour la botanique. Nous envoyons à M. Maillard des cailloux qui t'intéresseront.

Mais j'ai quelque chose de plus pressé à te dire, c'est à propos de ton désir de prolonger d'un an tes études. C'était aussi la pensée de M. Maillard, il m'en avait parlé le printemps dernier. Eh bien, causes-en avec lui de nouveau, sache s'il serait disposé encore à partager cette vue et prie-le de m'en écrire. Je désire certainement que ton esprit reçoive le développement auquel je pourrai contribuer, et, s'il faut ou obtenir de M. Rodrigues un peu plus de latitude, ou la trouver dans mes propres ressources, beaucoup plus bornées malheureusement, je verrai et je ferai pour le mieux; mais il faut que cela sourie à M. Maillard, car tu es trop jeune et encore trop *bourricoïdès* pour rester à Paris tout seul.

XXXI

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 8 avril 1863.

Cher ami, je ne puis songer à aller à Paris. Mon fils ne peut quitter sa chère petite femme qui est ronde comme une boule et qui ne peut plus voyager avant ses couches. Je ne la quitte pas non plus sans qu'on croie tout perdu. C'est une adoration que nous avons ici les uns pour les autres, et cela nous rend bêtes et casaniers au possible. Croyez pourtant que je m'absenterais bien pour vous serrer les mains. Je suis bien triste aujourd'hui, je viens de perdre un vieux ami : après avoir rêvé qu'il était guéri, j'apprends qu'il n'est plus. Tous les jours il faut quitter quelqu'un de bon, et il en reste tant de mauvais !... Restez-moi longtemps, et étudions notre philosophie qui nous porte à endurer le mal et à compter sur le bien *éternel !*

A vous de cœur, mon excellent ami, je me porte mieux depuis quelques jours et je *retravaille*. Parlez-moi de vous.

XXXII

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 11 avril 1863.

Mon ami, nous *discourons*, nous ne *discutons* pas. Si je pressentais en vous des préjugés et des instincts en opposition avec ma croyance, je n'aurais pas le cœur à l'expansion; je n'ai jamais su disputer. — Et puis je ne vous aimerais pas assez pour prendre cette peine qui serait probablement inutile, et je me méfierais de la confiance que vous accordez à mon caractère.

Il n'est donc pas question de cela. Vous me posez une question; j'y réponds dans les termes où elle est posée, sachant bien que vous êtes convaincu d'avance et que je n'ai pas à vous *convertir*, mais à vous *confirmer* en m'éclairant moi-même par quelques développements que vous provoquez. C'est ainsi que procède tout catéchisme : celui qui pose les questions est justement celui qui enseigne, et même il tend des pièges à celui qui doit répondre. Exemple : dans le catéchisme catholique, cette question *insidieuse* du professeur à propos de la Trinité : « Il y a donc trois Dieux? »

Cette méthode est bonne, ne la rejetons pas. Ma seconde lettre commence ainsi : « Puisque vous avez voulu éprouver mes convictions sur la doctrine de l'égalité et que vous en êtes satisfait, nous allons passer à votre seconde question... » Quant à vous excuser de ne pas être ce que vous êtes, pour le coup, c'est vous qui mériteriez des reproches. Mais je ne veux pas. Ce que nous faisons est plus sérieux que cela n'en a l'air, pour moi, surtout, qui ai si rarement l'occasion de me résumer les bonnes raisons dont ma cervelle s'est nourrie au jour le jour et sous le coup des éternels dérangements de la vie courante. Je parie bien qu'il y a de cela en vous aussi. Vous avez lu et réfléchi ; vous avez éprouvé et conclu, mais vous avez dit mille fois comme moi : « Je crois parce que je crois. Je sais que là est le vrai parce que je le sens. » Cela suffit

aux âmes bien trempées pour ne pas s'égarer. Mais le temps, le travail et les devoirs pratiques qui les pressent, les privent souvent de la satisfaction de se dire : « Je crois et je sens parce que je sais. » C'est pour cela que vous m'avez demandé ces réflexions en réponse aux vôtres, et c'est pour cela que vos questions, de quelque façon qu'elles soient posées, m'aident à réfléchir aussi.

A bientôt donc une seconde *tartine*, quand j'aurai mûri la question sans trop de distraction extérieure, car la vie de famille emporte chez moi les trois quarts et demi de la vie et il n'y a pas moyen que cela soit autrement, mais j'ai envoyé beaucoup à la *Revue des Deux-Mondes* pour tenir mon engagement annuel et j'espère avoir encore quelque répit de ce côté.

XXXIII

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 16 avril 1863.

Mon ami,

Je ne suis pas contente des définitions auxquelles je suis arrivée sur *l'égalité*, parce que, en nous tenant à un point de vue purement moral et social, nous n'embrassons pas le problème tout entier. Mais il se présentera, j'en suis sûre, et tout naturellement, quand vous me ferez étudier une autre question.

Vous êtes dans votre grande musique, et ma philosophie arrive peut-être à contre-temps. Pensez à moi, si privée de musique d'ensemble à Nohant, et chantez pour moi de cœur avec votre orchestre. Racontez-moi cela, quand vous aurez le loisir, et les belles madames de l'ancien régime marchant sous le bâton, non pas du *juif* comme vous dites, mais du *socialiste*, ce qui est bien pire.

En fait de jouissance musicale, je n'ai que le chant de ma petite belle-fille italienne, mais elle en vaut cent. C'est la voix la plus délicieusement fraîche et veloutée qui existe et un sentiment d'une individualité exquise. Chez elle le chant révèle tout l'être. Avec cela, elle coud elle-même

toute une layette à elle seule. Elle s'occupe d'histoire naturelle avec son mari et moi, et elle s'apprête bravement à nourrir son enfant.

Bonsoir, mon excellent ami. Travaillons *pour vivre*, c'est-à-dire pour entretenir et renouveler la vie, belle parole que je redis à présent tous les jours et qui, vous le voyez, m'a beaucoup frappée.

XXXIV

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES

Nohant, 28 avril 1863.

Mon ami,

C'est de la préface des *Évangiles*[1] que vous m'avez envoyée que je veux vous parler. Ce n'est pas seulement remarquable, c'est beau et grand. C'est admirablement dit, parce que c'est clair, simple, modeste et bien digéré. Vous avez là le fond de ma propre pensée sur l'interprétation qu'il faudrait donner au christianisme actuel; et je n'ai que faire de traiter ce point dans notre *catéchisme*, car personne ne peut le traiter mieux. J'ai eu, il y a une vingtaine d'années, l'idée de faire aussi un livre sur la comparaison des Évangiles. Je n'avais pas l'instruction nécessaire, j'ai remis cela; voilà le livre fait, et je suis sûre qu'il l'est admirablement. J'en ai donc la conscience débarrassée et l'esprit satisfait autant que le cœur. Oui, certainement, je veux le lire et je vous le demande. Ces idées-là ont eu plus de place dans ma vie que mes romans, et j'ai grand besoin des choses qui les entretiennent et les ravivent. J'ignore si j'aurai des réserves à faire sur l'ouvrage entier. Je ne crois pas à la divinité de Jésus : je n'y crois en aucune façon, et s'il faut y croire pour appartenir au christianisme, je ne lui appartiens pas. Mais j'espère que *le livre* n'y croit pas non plus, si je comprends bien la conclusion de la préface. Je sens du reste l'auteur plus calme et meilleur que moi.

Merci pour ces belles pages que vous m'avez fait lire et je vous fais mon compliment du gendre que vous avez.

1. *Les Évangiles*, — 1re partie, — par Gustave d'Eichthal; 2 vol. in-8°, Paris, 1863.

XXXV

ÉDOUARD RODRIGUES A GEORGE SAND.

Paris, 8 mai 1863.

Mais, ma chère grande bonne amie, vous me rendriez trop heureux si je pouvais penser que vous êtes sensible à ce point à ce que vous appelez mes encouragements et qui n'est en réalité que l'expression de mon admiration passionnée pour vous et vos œuvres, et si ces témoignages si vrais pouvaient être cause que vous nous dotiez de quelque nouveau chef-d'œuvre !

Je ne trouve à réclamer que contre une seule de vos expressions. Vous charmez, dites-vous, *mes loisirs* ; mais ce n'est pas vrai ! — Lorsque je m'occupe du *train-train* de la vie terre à terre, des affaires, puisqu'il faut les appeler par leur nom, la mécanique fonctionne. Mais c'est véritablement alors que le cœur, l'imagination, la passion du beau, l'enthousiasme, la sensibilité sont *de loisir* : tout cela dort paisiblement, tout cela est en vacances. Mais que je revienne à mes livres favoris, aux vôtres surtout, mon amie, c'est alors que tout mon être se réveille, entre en vie, en mouvement, c'est alors que je médite avec joie, que vos pensées, vos maximes, vos grandes idées, votre morale pure et sublime me pénètrent. Non ce ne sont pas des loisirs, mais un véritable, un noble travail d'assimilation, car vous ne savez pas l'influence salutaire que vous avez exercée sur toute ma vie !

Je verrai *notre fils* (merci du mot), je causerai avec lui, je tâcherai de le réconforter. Je puis dire avec vérité que je lui citerai ma vie entière passée au milieu des plus grandes affaires, et souvent en contact inévitable avec des hommes peu estimables, et qui est demeurée *immaculée*. Comme lui, quand j'étais jeune, je n'ai pas été le maître de mon indignation à la vue de certains faits répréhensibles ; je l'ai souvent laissé paraître à mon détriment, je ne le regrette pas. Mais avec l'âge, bien que l'indignation reste la même en moi, j'en contiens davantage l'expression. Heureusement, et c'est aussi

à vous que je le dois, cette indignation ne me rend pas misanthrope; au contraire, plus je vois de moralité douteuse, de délicatesse peu scrupuleuse, de sens moral *au moins* incertain chez beaucoup d'hommes, plus j'éprouve d'estime, d'admiration, de dévouement et d'amitié pour les hommes droits et honnêtes, et, Dieu merci, il y en a beaucoup. On les rencontre sur sa route; il faut savoir les reconnaître et s'attacher fortement à eux : c'est la consolation et le soutien de la vie. Vous m'avez appelé *un trouveur*; eh bien, j'ai du bonheur à ce point de vue : je trouve qui mérite toutes mes affections et je les donne.

Et n'êtes-vous pas, quant à moi, la plus précieuse, la plus inestimable de mes trouvailles !

XXXVI

GEORGE SAND A ÉDOUARD RODRIGUES.

Nohant, 10 juin 1863.

Cher ami, ce n'est pas du public que je m'inquiète. Il me discute et il m'aime, malgré tout, et, ne m'aimât-il pas, je ne le craindrais pas. Le public, c'est l'humanité dans ce qu'elle a d'intelligent ou d'aspirant à l'être. On ne craint pas ce dont on est soi-même. Et pourtant j'ai peur chaque fois que je me dispose à donner la forme à une idée couvée en silence, peur comme ces vieux acteurs qui ne sont jamais blasés sur l'éclat de la rampe et dont le cœur bat en entrant en scène pour la millième fois. C'est une peur d'être au-dessous de ma tâche et de me mécontenter moi-même. C'est un respect enthousiaste, tendre et religieux à la fois pour le thème sacré dont je ne suis qu'un interprète à qui la puissance peut manquer. Tous les sujets ne m'inspirent pas cette terreur-là. Il en est que je regarde comme de simples délassements pour le public et pour moi-même, mais quelques-uns me troublent en même temps qu'ils me charment. C'est ceux qui, comme *Mademoiselle la Quintinie* s'attaquent à une idée plus haute que moi et dont la grandeur me fait sentir le peu que je suis

pour en être le champion. A présent, je veux m'essayer à quelque chose de plus complexe comme idée et de plus difficile par conséquent. C'est une émotion intérieure que je sais mal expliquer, mais qui est plus attendrie que chagrine et dont je ne parle à personne qu'à vous, parce que vous êtes là comme un bon génie, vous occupant de mon existence pour m'alléger des inquiétudes du cœur et me mettre l'esprit en repos. Vous pensez à cette *tirelire* que j'oublie, vous y pensez souvent, puisque vous la remplissez, et quand je m'éveille de mes songes en me disant : « Ah ! mon Dieu, et l'argent ! et ces pauvres amis qui attendent mon aide, et mes petites dettes qui m'empêchent ! » — vous arrivez, vous, et vous me dites : « Travaillez donc en paix, philosophez, rêvez, cherchez l'art et le vrai à votre aise ; moi, je pense à vos pauvres et à vous, et à vos amis à placer, et à vos orphelins à élever... » Comment voulez-vous, que je ne vous parle pas de moi ? Et vous voyez que je vous en parle à l'excès, puisque je vous demande même du courage !

Mais, cette fois, je ne pensais pas à la *tirelire*, et puisque vous me mettez la conscience en repos, j'y puiserai, quand vous me direz de le faire, sans anticiper sur les époques que vous jugerez convenables et qui ne vous sembleront pas trop rapprochées. J'y ai été de ma petite bourse, comme vous me l'avez conseillé, pour ce que je devais donner au jour le jour. Ce que vous m'enverrez paiera les petites dettes que vous m'avez dit de ne pas éteindre tout de suite et dont, grâce à vous, je serai aisément débarrassée.

On me dérange ; je ne veux pas manquer le courrier. Je vous dis et redis de tout mon cœur que mon cœur est à vous.

XXXVII

GEORGE SAND A LOUIS MAILLARD

Nohant, 12 juin 1863.

Cher ami,

Est-on toujours content de Francis ?

L'envoyez-vous de temps en temps chez M. Rodrigues, et

avez-vous décidé, Francis et vous, ce qu'il doit faire au bout de son année de travail? Entrera-t-il à l'école des mineurs ou travaillera-t-il encore à Paris? — Un sentiment de délicatesse et de courage lui a fait dire *non*. Pourtant il faut savoir s'il est mûr pour se conduire tout seul et si son petit bagage d'études est suffisant.

XXXVIII

GEORGE SAND A FRANCIS LAUR

5 juillet 1863.

Bon courage, mon enfant, tu vas te trouver bien seul en quittant cette bonne et chère famille qui t'aimait bien[1]. Rends-toi de plus en plus digne de tant de bons amis qui prennent soin et souci de ta vie. Que cette vie soit donc noble, aimante et aussi sage que l'exigent la logique et la conscience. Ne manque pas de m'écrire souvent, à présent que je n'aurai plus de tes nouvelles presque chaque jour par M. Maillard. Écris aussi tous les mois à M. Rodrigues, ne fût-ce qu'un mot. A moi, le plus souvent et avec le plus de détails que tu pourras, sans te déranger de ton travail.

Amitiés et bons souhaits de toute la famille d'ici. Je t'embrasse, aie bon courage, grande volonté et foi solide au vrai.

GEORGE SAND

(A suivre.)

1. Suivant le conseil de M. Barbey, son chef d'institution, il était décidé que Francis Laur se présenterait, cette année, à l'École des mines de Saint-Étienne.

NOTES

SUR

LE PEUPLE D'ITALIE

Décidément ce qui m'intéresse le plus en Italie, c'est le peuple. Les philosophes, les politiciens, les hommes universels foisonnent parmi les employés à douze cents francs, les *parruchieri*, les patrons de *trattorie*, les boutiquiers. Chacun se construit naïvement et sans effort un microcosme de sentiments et d'idées; chacun invente sa vie et la déploie au soleil, content des pensées qui lui viennent, sensible à tous les biens et à tous les maux naturels, bénissant le beau vin de Sicile, plein de tendresse pour l'eau glacée de Naples, détestant le sirocco romain, et ne préférant que l'amour à l'oisiveté. J'aime ces petites gens; j'entrevois dans leur foule beaucoup d'âmes d'une ingénuité délicieuse ; il me semble quelquefois que des yeux d'enfant me regardent dans des visages d'homme. Ma « propriétaire », a soixante ans, mais elle parle et rit si frais qu'on dirait une fillette ; elle a peur du noir et adore les confitures. Dans ce monde-là, on est bon comme on est méchant, naturellement ; on ne pense pas à se définir ses devoirs et on n'a point l'idée de ses droits; — les cochers ne se disputent presque jamais ; point de querelles aux guichets des gares. On ne conteste pas ; on se haïrait plutôt. Généralement on s'arrange pour vivre sans se gêner les uns les autres ; on « combine ». La société n'impose pas sa hiérarchie ; les chaises manquent dans les églises ; et tout contre

les petites bourgeoises enrubannées les pauvres paysannes, que le marché amène dans la ville, vont s'accroupir sur leurs talons. La nature mène tout ; elle éclate dans les attitudes, et dans les paroles. Le dimanche matin, à Rome, sur le *Campo dei Fiori*, les « contadines » sont rassemblées devant un mur, au soleil, comme les poules. Des mères, assises sur des paniers de roseau, allaitent leur nourrisson ; des petites filles, couchées pêle-mêle, dorment à leurs pieds.

*
* *

Quand on parle, chez nous, c'est avec l'intention de faire entendre un sens au moyen de mots. En Italie, le langage reste souvent un réflexe ou un signe spontané. Ainsi s'expliquent le rôle de l'accent et la peine qu'ont les gens du peuple à comprendre leur langue parlée même correctement par un étranger. Les Romaines s'entendent plus par les sons que par les mots. Les cris modulés en disent long dans les campagnes sonores. Le geste est expressif autant que la parole. Deux Italiens du peuple qui s'entretiennent n'ont guère besoin de s'écouter : ils se passent ainsi d'attention même dans les relations de société, et en viennent à se tuer sans avoir eu ni l'idée ni le loisir de s'expliquer. J'ai assisté à une dispute sur le pont de Tarente. Des mariniers réclamaient plus que le prix convenu à un homme dont ils avaient ramené la famille. Les propos ont duré à peine ; les cris ont éclaté tout de suite, violents, rauques, pareils à des aboiements. L'homme, qui avait perdu son chapeau en gesticulant, tira de sa poche un couteau *fuor di misura* et, les yeux égarés, se précipita sur les mariniers ; un ami l'étreignit à bras-le-corps, lutta contre lui parmi les paniers de poissons, et le contint à grand'peine. Des gens regardaient, indécis et fascinés ; la fille de l'homme se mit à sangloter sur l'épaule de sa mère, et aussitôt des voix perçantes s'élevèrent ; un Italien dit : « Si les femmes crient, cela tournera mal. » Par bonheur, le père, furieux, se retourna contre sa fille, la saisit et la secoua en lui hurlant sur les yeux de se taire, La jeune fille, folle de peur, se débattait, et la mère essayait de l'arracher ; pendant un quart d'heure le père : cria « basta, basta ! » il fallut

une demi-heure pour apaiser les spasmes de la « ragazza ». Mon hôtelier, qui lisait la *Tribuna* sans se déranger, me dit en tournant la page : « Cet homme est colère ».

*
* *

La vie des Italiens est plus libre que la nôtre; elle est plus spontanée et développe naturellement des âmes inattendues. Les fillettes de France apprennent leurs occupations de ménagère, de maîtresse de maison, ou de mère avant d'être des femmes. Ma petite amie, Giustina, n'a point grandi de cette façon-là. L'autre jour, elle est venue me trouver et m'a dit qu'elle s'ennuyait. « J'ai passé l'âge de jouer; je m'occupe : je dessine, mais je m'ennuie. » Elle me montre son cahier, de petits dessins ridicules et très laids. Le plus souvent, une grosse dame, couverte de chaînes et de colliers, une ombrelle à la main. Puis des profils de jeunes gens, dont les moustaches sont frisées *con amore*; au-dessus, des noms propres. Par-ci par-là, quelques phrases entendues et transcrites : « Émile disait : Elle est *inamorata*. » Paul répondait : « Je sais qui *fa l'amore* avec elle », etc. — Oh ! ce n'est pas bien fait, me dit Giustina, mais cela me distrait un peu; je voudrais pouvoir lire davantage; je ne sens pas l'ennui quand je lis. » — Elle me fait voir ses livres : trois ou quatre gros feuilletons traduits de Montépin ou de Richebourg : « C'est peu, n'est-ce pas? » Puis, d'un ton lassé : « *La vita e tanto brutta !* » Il est vrai que Giustina aura bientôt treize ans.

*
* *

La condition sociale, la profession fait chez nous partie de la personne même; les métiers marquent les petites gens de France; ceux qui les pratiquent s'y façonnent; des attitudes prises en public se gardent dans la solitude, et tel commerçant retiré qui pourrait, comme on dit, « vivre » de ses rentes, languit du regret de son comptoir : il n'était plus que boutiquier. Les Italiens n'entendent pas se laisser prendre ainsi. Ils préfèrent les métiers pour lesquels il faut un bref apprentissage et ne prêtent que peu de temps au métier qu'ils exercent. Ils conçoivent mal qu'on ensevelisse toute sa vie en une

seule occupation, comme de métrer du drap. Je porte des plaques à développer chez mon photographe. Je suis pressé, j'ai besoin des clichés demain matin. « Impossible, monsieur, il est midi ; j'ai déjà travaillé deux heures aujourd'hui. Je vais me reposer jusqu'à trois. — Et ensuite? — Oh! ensuite, il faut que j'aille voir des amis.» Je repasse par hasard à six heures ; mon photographe est en train d'arroser son jardin et se réjouit visiblement que la fraîcheur du soir approche. J'entre et je renouvelle ma demande. Lui se désole : « Mais, monsieur, je les développerai demain — je vous en donne ma parole — ne vous tourmentez pas. Tenez, asseyez-vous là, sous cette vigne, et parlez-moi un peu de Paris. »

Le métier n'est pas seulement une habitude du corps, c'est surtout une règle morale acceptée naturellement. De pareilles règles n'ont pas prise sur l'Italien ou le trouvent rebelle. Il se pliera, sans trop de peine, à une formule, à un geste, à un signe ; mais avoir la tête bien rangée et le cœur en ordre, il n'y songe pas. Notre théâtre, presque toute notre littérature classique, supposant la stabilité de notre nature morale, le caractère, l'ordinaire répétition des actes, des sentiments et des pensées, finit par nous accoutumer à la certitude légitime que nous nous connaissons et nous possédons nous-mêmes. L'amour reste volontiers chez nous un sentiment domestique; on joue avec lui dans nos chansons et dans nos vaudevilles, comme avec un animal familier. Les Italiens se possèdent beaucoup moins, ils sont souvent plus étrangers à eux-mêmes que nous à nos voisins ; leurs sensations les fascinent; leurs sentiments les maîtrisent ; et leurs idées les plus fines leur jaillissent brusquement. Dans leur chanson — celle de Rome ou de Naples — l'amour apparaît fatal et puissant, pareil à un maître capricieux, qui ne permet guère de plaisanter ou de sourire. On ne peut demander aux Italiens de se considérer eux-mêmes sans trouble ni de croire comme nous à l'autorité de la volonté ou à la permanence de l'habitude ; leur vie est trop mouvante pour qu'ils aient un caractère.

Ils ne savent pas bien non plus ce que c'est que l'expérience. Ils n'ont pas l'idée qu'une méthode patiente est nécessaire pour trouver et retenir la vérité. Il s'agit dans tous les

cas de « rencontrer juste ». La chance, l'inspiration font plus que tous les efforts du monde. Les enfants sont consultés et écoutés; la nature leur souffle parfois d'excellents conseils, bien plus, toute une série de conseils, car la raison même s'improvise en Italie comme chez nous le sentiment. J'ai lu la lettre d'un garçon de douze ans, qui cherchait à convaincre ses parents de le retirer du collège. Ses arguments étaient bien choisis; sa démontration menée jusqu'au bout de ses quatre grandes pages très serrées, sans défaillance dans la pensée et sans rhétorique. On avait, en lisant, l'impression qu'un homme avait plaidé par pitié la cause d'un enfant.

*
* *

Comparé à nous, un Italien est toujours naturel et naïf, même dans la ruse et la perfidie. Une discipline inconsciente brise constamment notre énergie; la sienne marche nue. De là, des malentendus perpétuels entre Français et Italiens. Un d'eux me disait un jour : « Nous autres, nous sommes plus sincères que vous, nous donnons tout de suite le sentiment; vous, vous êtes surtout en paroles. » Il fut très surpris d'apprendre que nous retournions sa pensée.

Quinze jours en Italie suffisent pour nouer des amitiés sincères et profondes, qui vont jusqu'à la confiance, jusqu'au dévouement. Au bout de trois semaines, un brave homme d'une petite ville m'a remis de la main à la main environ trois cents francs d'objets anciens en me priant d'essayer de les lui vendre. — Quand vous revoyez un Italien après une très longue absence, ou bien il ne vous reconnaît pas, ou bien il reprend la conversation au point où vous l'aviez laissée. En quelques secondes, l'ancien état d'âme est ressuscité.

*
* *

Rien de plus gracieux, parfois même de plus touchant qu'un Italien intéressé. J'ai pris quelque temps pension chez une bourgeoise de Rome. Quand j'ai débattu les conditions, elle ne m'a point caché sa joie : « Ah ! signora, quel bonheur pour ma famille ! Je vous soignerai bien ; à ce prix-là, vous aurez de la viande saignante à chaque repas, et des *dolce*

tant que vous voudrer ! » Lorsqu'il s'est agi de compter à la fin du mois, elle m'a laissé faire les additions et n'a pas vérifié ; avec le temps, il m'apparut qu'elle s'attristait. Les *bistecche* diminuèrent, les *dolce* disparurent; au bout de trois mois, elle vint un jour pleurer au dessert. La *combinazione* merveilleuse qu'elle avait acceptée en battant des mains, elle y perdait ! ou du moins elle croyait y perdre ; car elle ne sait pas compter.

***

Pour nous, mendier c'est paresser, pour les Italiens c'est demander ce qu'on désire. Quand je revenais par les rues de Rome, rapportant des asphodèles cueillies dans la campagne, des *bambini* se jetaient toujours dans mes jambes, les mains levées et la face éclairée d'un bon sourire de convoitise : *Da mi un fiore ! Da mi un fiore !* Un jour des petits garçons m'ont demandé le livre que je portais sous le bras.

***

L'admiration naïve des belles idées ou des belles sensations est un des fondements de la morale populaire en Italie. Un jeune homme, le fils d'un patron d'auberge, m'a déclaré que si l'illusion de l'amour l'abandonnait, il serait le pire scélérat et se ferait une joie de jeter la honte dans les plus honnêtes familles. Voulez-vous blesser à vif un commis de magasin, un gardien de Musée, un facchino, dites-lui froidement qu'il offense la *civiltà*.

***

L'homme du peuple, en Italie, se sent le cousin germain du grand homme, et, dans son cœur, il le tutoie :

— Moi aussi, j'ai étudié le dessin à Urbino, m'a dit mon garçon coiffeur.

J'avais traversé le *mare Piccolo* qui sert de rade à Tarente et, du haut d'une petite falaise, je regardais couler, parmi des roseaux où rappelaient des bécassines, les maigres filets du Galèse, que Virgile a chanté. Près de moi, rêvait, debout, le fils d'un commerçant du pays, avec qui j'avais fait l'excursion ;

c'était un jeune homme de vingt ans, svelte et intelligent. Des yeux ardents et impérieux ; le profil, le nez busqué, les lèvres sèches rappelaient Bonaparte après Brienne. Sans un mot, il examinait les collinettes pierreuses que nous dominions.

— Si l'ennemi débouche là, me dit-il, je le foudroie d'ici avec mon artillerie... oui... mais il y a ces hauteurs... : s'il les occupe, je ne pourrai pas tenir, — et il réfléchit.

*
* *

Je ne sais si l'on rencontrerait dans le peuple de France d'aussi beaux exemples de franchise que celui-ci : Comme je revenais de Naples, un soldat qui portait le costume colonial se mit à raconter de manière à être entendu par tout le compartiment, la panique d'Adua. Il ne cherchait pas à faire admirer l'héroïsme de l'armée.

— Quand on nous a dit qu'il allait y avoir bataille, nous avons tous changé de couleur. Jamais peut-être des soldats n'avaient fui si résolument, sans se retourner, je vous jure, sans s'arrêter.

Trois jours il avait marché ou couru ; d'abord il avait rencontré un officier blessé d'un coup de lance et lui avait porté secours, mais, l'ennemi survenant, il l'avait abandonné pour fuir encore. Alors il avait erré seul dans un pays inconnu, mourant de soif; il avait trouvé un puits, mais plein de sang ; enfin, à bout de forces, ayant perdu tous ses habits en route, il était arrivé à un poste italien, « nu comme sa mère l'avait fait ». Un officier vêtu lui aussi du costume colonial assistait à ce récit.

*
* *

Parmi leurs palais et leurs églises, les Romains du peuple ont gardé quelque chose de sauvage. J'ai vu des enfants frapper à coups de pieds devant des hommes indifférents un cheval qui mourait dans la rue; on m'a cité l'exemple d'enfants brûlant sur une place, avec de la paille ou du papier, un chien malade. Les colères surtout sont terribles ; elles ressemblent à des épilepsies. Deux garçons s'étreignent d'une main, et de l'autre se déchirent le visage ; le vaincu crie à ses

camarades : « *Un coltello, date mi un coltello.* » Un père, irrité contre son enfant de deux ans, qu'il porte sur le bras, vocifère et blasphème, la main levée ; il finit par poser brusquement le bambin à terre, au beau milieu de la rue, et s'éloigne avec des cris. Un autre homme, un ouvrier, s'approche, relève le marmot, le rassure, lui essuie les yeux et lui paie une orange. La plus délicate bonté n'est pas moins naturelle que la rage aux Italiens du peuple.

Je suis dans un compartiment de troisième classe. A Brindisi monte un homme d'une quarantaine d'années, large d'épaules, poil noir court et frisé sur un front bas. Il a l'air satisfait ; on cause. L'homme raconte qu'il sort, le matin même, du bagne de Brindisi. Il y a fait vingt ans. Pourquoi? — Oh ! pour pas grand'chose. Il voulait vendre sa marchandise à une foire ; il était libre, n'est-ce pas? Un agent de la police lui a commandé de s'en aller, et l'a touché, lui, à ce geste, a vu rouge, et, pan, une *coltellata* à l'agent, en plein cœur, puis une autre, l'agent tombé : quinze ans pour le premier coup, cinq ans pour le second ; total, vingt ans. L'homme conte tout cela comme s'il s'agissait d'un autre ; il nous parle de sa famille qu'il aime beaucoup, de son petit frère qui est forçat, puis il fond en larmes :

— Il n'y a qu'une chose que je regrette ; pendant mon temps de chaîne, le juge est mort ; je ne pourrai pas lui régler son compte.

On l'entoure et on le console.

***

De ce tempérament trop violent naît la croyance du peuple italien à la fatalité. Cette force mystérieuse l'attire et l'hypnotise, et c'est le désir d'entrer en lutte avec elle qui explique en partie la popularité du *lotto*. Le *lotto* n'apparaît pas seulement comme un moyen de s'enrichir, c'est surtout un corps à corps avec le Destin. Quand on gagne, on dit qu'on a « vaincu ». On sait que les Italiens essaient de déterminer à l'aide des événements de la vie ordinaire, accidents, rencontres, songes, les numéros qui sortiront. Cette habitude repose sur l'idée obscure que la même cause amène les uns

et les autres. Comme cette cause est mystérieuse, la foule admet que les moines sont plus capables que personne de la connaître, et c'est à eux qu'on demande de choisir des numéros ; si le moine se trompe, on ne lui en veut pas ; mais on ne lui pardonnerait pas de refuser son conseil. Chez les petites gens d'Italie, le *lotto* est une forme laïque du sentiment religieux.

Dans les rues étroites qui serpentent le long du Tibre, à la lueur d'un réverbère, quelques Romains sont rassemblés. Une dizaine fait cercle ; au milieu, deux autres, face à face, ont l'air de se battre au couteau ; ils ne se battent pas, ils jouent : « *Otto!... Quattro!... Tutti!...* » La morra va son train. Entre les cris, de longs silences ; on laisse à la fatalité le temps de reprendre son cours ; puis, quand elle amène un nouveau nombre, chacun se hâte, essaie de l'étreindre et de la jouer et, les jarrets fléchis, les regards rivés, les deux adversaires semblent deux chiens qui se fascinent en grondant.

*
* *

Sans cesse éblouis et dupés par leurs espérances, leurs imaginations et leurs sensations, les Italiens s'abandonnent à leur nature, mais sans y croire.

Qu'importe du reste que la vie soit une éternelle illusion, pourvu qu'elle soit belle. Cette pensée qui leur est familière, les dispose à juger de tout en artistes, et de l'art, d'après l'effet. Dans la vie ordinaire, elle les rend sceptiques. Sceptiques et crédules, leur imagination les conduit droit au merveilleux et au fatalisme. C'est leur fatalisme qui soutient le culte des saints. Le peuple distingue mal l'idée de Dieu de celle du destin. Aussi, la prière humaine lui semblerait-elle impuissante à changer l'ordre des choses, si elle s'adressait directement à celui qui le représente. Ce n'est pas à Dieu le Père qu'on demande les miracles. Mais Jésus qui s'est fait homme, la Madone dont on connaît le cœur maternel, les saints, surtout, parmi lesquels on peut se créer des amis, sont des puissances plus accessibles. Au fond de ce culte se cache une crainte dont l'origine est vieille sur le sol même de l'Italie.

La ville de Lecce est dans la joie : elle vient de s'assurer un nouveau protecteur. Jusqu'ici son unique patron était Saint-Oronze, Le vénérable évêque donnait son nom à beaucoup d'enfants de la ville, et sa statue de bronze vert dressée sur la grande place, au faîte d'une haute colonne apportée de Brindisi, bénissait dans le ciel, parmi des vols d'éperviers roux, les flâneurs, les cafés et la musique municipale. Saint-Oronze a maintenant un second : le bienheureux Bernardo Realino, un jésuite. Lecce se pavoise en son honneur, on plante des mâts, on ferme les boutiques, une procession promène par toute la ville et jusque dans la Préfecture les capuches multicolores des confrères et les surplis à large ruban des séminaristes. Tous les habitants vont à la gare recevoir en grande pompe monsignor Ferrata, qui vient inaugurer dans cette cérémonie sa pourpre cardinalice. Le cortège rentre en ville, au milieu des pétards et sous des pluies de roses. On ne parle que du saint et de sa statue. C'est une merveille, un *capo-lavoro;* on sait faire le carton-pierre à Lecce. Eh bien, de toutes les statues qu'on a fabriquées depuis vingt ans, de tous les saints et de toutes les madones qu'on a mis à sécher au soleil dans les rues et sur les places, il n'en est pas de plus accomplie que l'image de Bernardo Realino. Une seconde procession la fait admirer au peuple, puis elle revient à la cathédrale prendre possession de son autel. Le nouveau patron de la ville tient le lys d'une main et porte sur le bras Jésus enfant. Les chairs sont d'un rose tendre ; les sourcils bien marqués et noirs ; jusqu'aux boutons de la robe, tout est parfait. La foule s'extasie. « On croirait qu'il va parler. » Elle s'attendrit : « *Come è carino !* » elle voudrait toucher la statue et fait brûler des cierges devant elle. Tout le monde est content, depuis la pauvre marchande de pois chiches à genoux par terre et qui prie très vite en poussant de grands soupirs, jusqu'au commis du pharmacien, qui regarde d'un air de connaisseur, la tête en arrière, les yeux presque fermés, son petit éventail à la main.

*
* *

Oraison, *oratio*, la prière est un discours pour le peuple d'Italie. Il s'agit de persuader le saint ou la madone. Tous

les moyens sont bons, supplications, baisers, injures même; un des plus sûrs est de caresser la statue. Tel est le secret désir des Napolitains. Aussi les statues des églises de Naples sont-elles souvent enfermées dans des vitrines. Des hommes s'approchent, touchent la vitre trois fois ou gémissent, les lèvres collées contre elle. On sacre et on jure chez nous; on blasphème en Italie. L'Italien outrage Dieu et tâche de l'avilir; il soufflette la madone de noms ignobles; la haine ou la colère l'affolent, et l'on comprend ces mots écrits à la porte des églises de Rome : « Ne blasphémez pas; le blasphème est le langage du diable. » L'homme du peuple a peur du diable, il surveille donc sa langue; mais souvent la passion l'emporte; il maudit le Christ. Alors, pour sauver le péché, il ajoute : « ...ophe Colomb, »

*
* *

La religion est pour nous soit un devoir, soit une convenance, soit une habitude; c'est souvent pour le peuple d'Italie une nécessité. Il court vers l'église comme un enfant pris de peur à sa nourrice; il lui demande des choses qui guérissent, qui calment, qui égayent; des miracles, des formules, des indulgences et des fêtes. Il n'exige donc pas du clergé l'exemple d'une vie parfaite, et il ne se croit pas obligé de le respecter. — Dans les boutiques rassemblées sur la place Navone, à l'occasion de la « Befana » (Epiphanie), on voit à côté des Rois mages et des bergers des figurines représentant des curés grotesques en bonne fortune. Un des mes voisins, à Rome, était un vieux prêtre à culottes courtes, qui passait sa vie au cabaret; on semblait l'estimer; le peuple lui faisait bon accueil. — Peu de spectacles sont plus rebutants pour un Français, qui a, comme on dit, de la religion, qu'une messe dans une petite église de Rome. Le prêtre, sale, ni peigné ni rasé, crache devant l'autel; le servant répond en sommeillant sur une chaise et crache de son côté. Personne ne se scandalise. Le peuple prend part aux cérémonies, répond et chante; il joue son rôle dans le culte. Souvent aucune barrière ne sépare les fidèles de l'officiant. J'ai vu, dans une église de Florence, un religieux malade dire la messe, soutenu sous chaque bras par un frère; des femmes du peuple, rangées au

pied même de l'autel, regardaient en silence. Le dernier évangile lu et le religieux emporté, elles sont restées là, sans pouvoir s'en aller, muettes et immobiles.

*
* *

Les églises de Rome sont souvent hospitalières aux pauvres gens et les abritent dans des dépendances. Je connais une vieille femme qui habite un étroit logement le long de San Venanzio, au pied du Capitole. De chaque côté de sa chambre des fenêtres se font face ; l'une est ornée de fleurs, des giroflées, des lys de Saint-Louis, de petites roses ; elle s'ouvre sur la rue ; l'autre donne dans la nef même de l'église. La pauvre femme vient s'y accouder quand elle entend sonner la clochette ; elle s'assied au pied de son lit, suit sa messe au milieu de son ménage et, pendant qu'elle prie, sa chambre s'emplit de parfum d'encens. L'office terminé, elle ferme sa fenêtre et gagne sa vie à plisser avec l'ongle de fins surplis.

*
* *

Le prince Massimo offre au public une fois l'an son palazzo du Corso Vittorio Emanuele, en souvenir d'un miracle qui fut, dit-on, accompli là par saint Philippe de Neri. Toutes les petites gens du quartier montent chez le prince ; beaucoup de paysans aussi, attirés à Rome par la Saint-Philippe ; de vieux hommes barbus, chaussés de bandelettes et de cuirs grossiers, un énorme parapluie vert sous le bras ; de jeunes gars portant la chemise blanche sans col, tout vêtus de bleu cru, la face et les mains couleur de miel ; des femmes lentes, gauches et silencieuses, de grands anneaux d'argent dans les oreilles, et leurs cheveux noirs nattés serré sur leur nuque découverte. La foule défile respectueusement, tête nue, à travers les salons, et trouve au fond de l'appartement une chapelle emplie de reliquaires. Elle s'agenouille, prie et s'en va, pénétrée de respect pour un homme qui garde sous sa clef tant de gages contre le malheur.

*
* *

Les associations funéraires des anciens ne sont pas mortes en Italie. Parmi les statuts des innombrables confréries du

royaume, les plus importants sont ceux qui se rapportent à la sépulture. Quand un confrère est décédé, les autres doivent aller chercher le corps, l'accompagner ou même le porter à l'église et au Campo Santo. La plus grande partie des cotisations est consacrée aux enterrements. J'ai vu dans une petite ville du Sud passer un convoi funèbre. Le défunt était porté sur les épaules, sous un velum noir brodé d'or ; devant lui, quatre chevaux caparaçonnés traînaient le char vide ; ce char monumental semblait un grand lit de parade ; quatre colonnettes supportaient le dais, orné à chaque angle d'une urne argentée et surmonté d'une statue dorée du Temps. Je demandai qui était mort. On m'indiqua dans une ruelle une misérable boutique : « C'est le cordonnier qui habitait là, un confrère. »

La mort est la seule dépense pour laquelle les petites gens d'Italie montrent quelque prévoyance.

***

L'antique trinité du pape, de l'empereur et du roi hante encore quelques imaginations : j'ai vu dans une petite auberge de Chiusi une chromolithographie représentant Léon XIII entre Guillaume II et Humbert.

Le souvenir de Pie IX est vivant. Il n'est pas rare de rencontrer de vieux prêtres qui vous parlent de lui avec émotion, avec tendresse : « Ah ! monsieur, vous êtes heureux, vous êtes jeune : vous verrez sa canonisation ; *era un' anima santa.* » Léon XIII est moins populaire ; ce n'est pas encore un homme miraculeux ; si on le plaint, c'est de son âge et de ses fatigues : « *Povero vecchio !* » On regrette volontiers dans le peuple de Rome le temps du pape-roi. En ce temps-là, les couvents faisaient aux pauvres beaucoup plus de distributions, et, même sans travail, on était sûr de ne pas souffrir de la faim ; en ce temps-là, le carnaval *era una cosa*, et les confetti étaient en sucre.

***

Le peuple d'Italie apporte à la politique les mêmes passions et le même scepticisme qu'à la religion. Comme toutes ses idées s'offrent à lui sous une forme concrète et vivante,

il ne cesse d'« imaginer » l'Italie : c'est une femme, belle et jeune ; tout le monde la désire, la courtise — ou la trahit ; pendant longtemps les journaux illustrés ont fait veiller à ses pieds Ciccio. Les Italiens adorent la politique extérieure ; c'est le roman de leur héroïne : « L'Italie est jeune, me disait un épicier de Bari ; elle a besoin d'enthousiasme ; la gloire seule peut la faire vivre. Occuper notre place, jouer notre rôle parmi les puissances, cela nous tiendrait lieu de richesse. Le roi ne l'a pas compris, quand il a rappelé les troupes d'Afrique. J'ai le cœur en deuil lorsque je songe à la figure que l'Italie a faite devant l'Europe. Tout est vain dans le monde, ajouta-t-il, chacun y joue son rôle ; il faut s'en choisir un superbe et le soutenir. »

L'attachement au sol, ce sentiment fait de douces habitudes et de relations réciproques entre l'homme et la terre, est rare en Italie. Le patriotisme, même local, est plutôt un amour de tête.

Les gens du Nord méprisent ceux du Sud à cause de leur paresse ; et ceux-ci répondent : « Avant l'unité, nous avions deux biens : l'abondance et l'honnêteté. »

J'ai eu l'occasion de causer politique avec un hôtelier de Lecce. Nous parlions de la Tunisie ; il était informé, citait des faits et des dates ; peu à peu, l'animation lui vint et je vis qu'il allait récriminer contre l'ambition et l'activité de la France. Mais il tourna court : « Laissons ces sottises. »

Si le peuple se soumet aisément à la défense faite par Léon XIII de prendre part aux élections législatives, c'est qu'il attache généralement peu d'importance à l'exercice de ses droits politiques. Mon concierge ne veut pas voter ; il aime mieux vivre en homme libre qu'en citoyen ; sa place lui rapporte assez pour vivre, et pour s'accorder quelque plaisir comme d'envoyer des cartes au Jour de l'an et d'aller chaque dimanche en voiture manger « *colla moglie* » une « salade d'herbe » dans une ostérie de la campagne romaine.

Quand un intérêt politique et une fête religieuse sont aux prises, le peuple d'Italie s'occupe de la fête. J'ai vu coïncider à Rome les élections législatives et la Saint-Philippe-de-Néri. La foule allait à l'église et se promenait parmi les petits étalages d'objets de piété : « Demandez la « vera imagine »

de saint Philippe de Néri (une horrible chromo). Demandez le dernier miracle accompli par la madone de Pompéi : une enfant sauvée des brigands par la protection de la Vierge ! » On achetait. — A côté, les *trattorie* étaient pleines de gens endimanchés, des crieurs annonçaient le résultat des élections. On n'achetait pas. — Quand le monument de la Porta Pia fut inauguré, le peuple se montra peu curieux et froid. « A quoi sert-il? Si les autres reviennent, ils jetteront la colonne par terre, ou bien ils écriront autre chose dessus. »

On sait gré à la reine d'être gracieuse et de sourire; le roi ferait bien de rafraîchir sa popularité. En épousant une femme qui ressemble à une « contadine », le prince de Naples fut imprudent : on lui reprochait déjà d'avoir les jambes trop courtes.

*
* *

Les étrangers sont bien reçus du peuple d'Italie, moins dans l'espoir d'un gain que par une « gentillezza » naturelle; d'abord, on a l'habitude de les voir; puis, on est curieux de les connaître. Le sentiment de répulsion qui rend suspect l'hôte inconnu est assez rare. Les Italiens acquièrent vite un sens psychologique très délié. Un bambin de Rome en sait long sur le caractère comparé du Français et de l'Allemand.

*
* *

Les Allemands ont envahi la Péninsule et formé d'importantes colonies à Rome, à Florence, à Naples. A Rome, l'étudiant domine; on ne se réunit pas à la brasserie, mais au cabaret; ce n'est point la bière qui coule, c'est le chianti; et quelquefois, grisés par le voisinage de l'antique, les buveurs se couronnent de lierre et de roses. A Naples, les artistes règnent; ils cherchent des mers bleues et des rochers brûlés, avec le projet d'y faire cheminer des symboles. Les Italiens regardent ces gens du Nord avec bienveillance, en les trouvant un peu laids.

*
* *

Ma qualité de Français ne m'a point attiré d'ennui. Pourtant on n'a pas l'air de nous aimer beaucoup dans le pays

des Volsques; pourquoi? Les enfants surtout paraissent nous en vouloir. A l'auberge où je déjeune, le fils du patron refuse obstinément de me servir. Son père lui promet des coups et lui met mon omelette dans les mains; le garçon pose le plat sur une table et déclare qu'il ne donnera pas à manger à un Français. — L'école a-t-elle son rôle dans le fanatisme de ces petits gallophobes? Du reste, ces manifestations sont très rares; presque toujours j'ai rencontré dans le peuple la bienveillance et la courtoisie. Un caporal que je connaissais de la veille m'a mené visiter sa caserne, sa chambrée et m'a expliqué pièces en main le mécanisme de son fusil. Dans une ville du sud, un papetier m'a reçu comme un ami, et au bout de quelques minutes m'a prié de lui écrire les vers de *la Marseillaise*, qui le transportent. Cependant son petit garçon, installé sur mes genoux, me demandait mon prénom, sa femme m'apportait une photographie d'elle pour me faire voir quels beaux cheveux elle avait eus, et toute la famille en chœur me suppliait d'accepter sans façon une salade.

***

— Ah! monsieur, vous êtes de Paris! Vous avez sans doute connu M. Lenormant, le très illustre archéologue. Voilà un brave cœur! Quelle voix il vous avait! Quel morceau d'homme c'était! Mais puisque vous êtes de Paris, venez donc visiter ma pharmacie, vous me direz votre opinion... N'est-elle pas jolie? J'ai installé le laboratoire par derrière, là, contre cette grosse colonne dorique du temple de Neptune... Mais je bavarde; parlez-moi plutôt de Paris. Ah! monsieur, quel mois j'ai passé dans votre Paris! Quelle ville! quelles pharmacies!... Vous connaissez peut-être M. X... chez qui je logeais, rue Croix-des-Petites-Jambes?... Pour moi, je ne suis pas jeune et j'habite le bout de la botte, mais j'espère bien aller voir l'Exposition de 1900.

G. GASTINEL

FUMÉES D'ORIENT[1]

Un peu plus tard, Yamina monta dans sa chambre. Elle y trouva Jacques : il fumait l'opium, seul et l'air sombre. Elle comprit tout de suite qu'il n'était pas sorti ; elle s'en étonna : il lui avait dit, le matin, qu'il irait chez son vieux marchand pour causer et lire avec lui.

Elle se baissa et, silencieusement, elle embrassa son ami. Jacques, en réalité, n'avait pas de raisons de lui en vouloir, mais il avait trouvé le temps bien long tandis qu'elle était absente ; il avait été triste et il se figurait qu'elle non plus n'avait pas dû être heureuse loin de lui.

— Ah ! Yamina, lui dit-il, mes heures ont été lentes aujourd'hui et je me suis mis à fumer pour tromper mon attente... Et toi, ne penses-tu pas que c'est mal user de notre bonheur, que de nous séparer si longtemps ?

Elle sourit et répondit seulement par ce joli « non » des Orientaux qui consiste à relever un peu les sourcils et à faire claquer la langue contre les dents.

Mais en même temps, pour affirmer le contraire, elle s'étendait à ses côtés et l'enlaçait de ses bras.

Elle semblait réfléchir, remuer des idées dans sa petite tête,

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 septembre.

sous sa chevelure de jais, et Jacques, lorsqu'il entr'ouvrit les yeux pour la contempler, fut frappé de la fixité de ses yeux qui ne regardaient rien.

Elle lui dit entre deux caresses :

— Tu as fumé l'opium ce soir, parce que tu as été peiné de mon absence alors que j'accomplissais un devoir pieux... Ah! tu ne peux comprendre la tendresse que nous avons pour nos tombes, puisque tu n'es pas islam.

— Mais si, reprit Jacques, je sais bien que tu faisais ton devoir, et nous-mêmes n'agissons pas autrement. Ce que je t'en ai dit n'était pas pour te reprocher ta conduite, mais seulement pour te montrer combien ton absence me fait mal.

Yamina répéta, comme poursuivant sa pensée :

— Oui, c'est bien dommage que tu ne sois pas islam; tu n'es pas comme nous, vois-tu, tu ne peux pas comprendre tout ce que nous pensons... Mais, — ajouta-t-elle avec tendresse, — mon amour est si grand que je ne fais pas de différence. Je réfléchis à cela quand je suis loin de toi, mais dès que je te retrouve, je sens bourdonner le sang dans mes tempes et n'ai pas d'autre bonheur que de me réchauffer à ton amour.

— Tu te troubles inutilement, ma Yamina. Je crains bien que ta tante ne te donne de mauvaises idées. Elle ferait bien mieux de vivre plus à l'écart, comme autrefois.

Yamina, de nouveau, eut le regard étrangement fixe; un pli se creusa entre ses lèvres serrées. Enfin son visage se détendit, et, après un effort, elle se décida à parler :

— Je suis sûre, mon ami, que tu me caches quelque chose. Ne me dis pas non, je sais que tu as un secret; je voudrais que tu me le dises. Oh! oui, raconte-moi ce que Mustapha t'a confié.

Jacques avait été pris sans défense; il n'avait pu retenir un geste de surprise. Jamais Yamina ne s'était montrée aussi curieuse et il se demandait comment elle avait pu se douter de quelque mystère.

Elle reprit :

— Depuis le soir où Mustapha t'a parlé chez Féroudja, surtout depuis le jour où tu t'es rendu auprès de lui au palais, je t'ai trouvé changé. Ce n'était pas pour t'entretenir de son

mariage, puisque nous le savions ; ce devait être pour une chose plus grave, qu'il faut que tu me contes. Pourquoi est-il allé avec toi à Tissemsil? Il n'avait rien à y faire? Et Mohammed m'a raconté que vous aviez été en bateau, ce que tu ne m'avais pas dit.

Jacques était sans volonté. Tout flottait dans son cerveau embrumé d'opium. Yamina le pressait de questions et il ne voyait pas très bien pourquoi il ne confierait pas à son amie, pour lui faire plaisir, ou la distraire simplement, un secret dont le poids lui était lourd.

Et il révéla les intentions de Mustapha à la jeune femme, qui l'écoutait avec surprise.

Il aurait voulu être bref, car les paroles le fatiguaient; il sentait aussi, confusément, qu'il aurait mieux fait de se taire, mais Yamina voulait tout savoir, et les moindres détails et même ce qu'il ignorait, et comme, à chaque phrase, elle lui promettait que, pourvu qu'il continuât, jamais personne ne saurait rien d'elle, il continuait, docilement.

Elle retrouvait enfin son ami, elle voyait se dissiper ce malaise qui, depuis quelque temps, embarrassait les paroles de Jacques, plus ou moins, chaque fois qu'on parlait de Tissemsil ; maintenant qu'elle savait tout, elle se trouvait plus disposée à aller là-bas.

Et, plus aimante que jamais, elle s'abandonna aux étreintes de Jacques ; il s'endormit en des rêves d'or, dans la paix des lourdes fumées.

*
* *

Mustapha, depuis son mariage, s'était installé dans la maison du vieux Si Couider ben Amar, où demeurait toujours Mohammed. Il était peu sorti durant les premières semaines qui avaient suivi les fêtes et la cérémonie ; s'il ne s'était pas attaché à sa jeune femme, il avait complètement oublié Doudja. Un autre amour grandissant lui tenait au cœur.

Son père, dont la santé lui inspirait les plus vives inquiétudes, avait cédé à ses instances, était parti pour Tissemsil. Après avoir hâté la fin des travaux, il avait pris soin d'y faire transporter les tentures et le mobilier de leur maison et, en même temps, dissimulé dans des coffres, tout ce qu'ils

avaient de précieux : monnaies d'or, bijoux et pièces d'orfèvrerie.

Il n'avait parlé de ses préparatifs à personne dans sa nouvelle famille, pas même à Mohammed. Il lui suffisait de s'être confié à Jacques ; il ne regrettait point de lui avoir communiqué ses projets, il s'en félicitait plutôt : plus le moment de son départ était proche, — il estimait que son père ne tarderait pas à mourir, — et plus il pensait que le concours du voisin lui servirait. Il se félicitait d'être tombé sur un ami dont la discrétion était aussi grande.

Jacques aurait bien aimé habiter déjà Tissemsil, mais Yamina, sans refuser de s'y rendre, ajournait sans cesse leur départ.

Depuis le mariage de sa cousine, cédant aux exhortations de sa tante Bent Haoua, elle allait souvent chez son oncle et y passait une partie de ses journées.

Elle était toujours bien accueillie par ses parents, et cet accueil la flattait. Le vieillard, pour n'être pas troublé, n'avait jamais parlé de la vie que pouvait mener Yamina au dehors ; le complaisant Mohammed n'avait aucune raison d'en jaser; nul autre membre de la famille n'avait le moindre soupçon. On avait remarqué, sans doute, que les deux femmes paraissaient plus heureuses et toujours habillées soigneusement, mais on attribuait ce petit changement à quelque largesse du vieil oncle : il avait pu se laisser attendrir à l'occasion du beau mariage de sa fille. Quand Yamina venait, on la recevait avec joie; comme elle était très discrète elle-même, on ne se serait pas hasardé à lui poser la moindre question, alors qu'elle n'éprouvait pas le besoin de prendre des confidentes.

Jacques, cependant, s'était de plus en plus adonné à l'opium, et cette passion le tenait maintenant comme il n'aurait jamais pu l'imaginer. Il ne tentait rien pour s'en délivrer, au contraire : il avait des vertiges dès que l'heure de fumer était dépassée; il avait des inquiétudes nerveuses qui ne s'apaisaient que par la grâce du bienfaisant narcotique.

Alors, il se sentait envahi par un bien-être magique; il pouvait à son gré diriger ses rêves parmi des visions délicieuses, où passait toujours sa Yamina.

Souvent les petites danseuses venaient partager son ivresse. Doudja et lui consumaient ainsi des nuits entières; Doudja, surtout, qui n'avait plus revu Mustapha et pensait le haïr.

Quant à Yamina, elle ne fumait presque plus. Elle n'y trouvait plus la même saveur, puisqu'elle pouvait le faire à sa fantaisie. Elle leur tenait compagnie, s'occupait tendrement de Jacques, lui préparait ses pipes, et, tandis qu'ils restaient étendus, presque sans vie, dans cette lourde atmosphère enfumée, elle faisait un peu de musique, s'appliquant à jouer de la guitare.

*
* *

Yamina revint de chez son oncle, un soir, plus gaie que de coutume. Elle trouva Jacques fumant avec les deux sœurs.

Elle était sûre de lui faire plaisir, mais elle attendit un instant avant de lui dire ce qu'il souhaitait si fort. Elle se dévêtit longuement et se mit à rire avec les danseuses de choses frivoles et sans à-propos.

Enfin, après s'être étirée mollement, après avoir dénoué sa belle chevelure qu'elle promenait dans la chambre, la tête rejetée en arrière, elle vint s'asseoir auprès de Jacques. Elle lui retira la pipe des mains, le regarda tranquillement, les yeux dans les yeux, ce qui le bouleversait toujours, et lui dit :

— Quand veux-tu que nous quittions la ville pour aller vivre dans les jardins que tu m'as promis, au bord de la mer? Je ne les connais pas encore, et mon âme souhaite qu'ils soient beaux.

Jacques ne la laissa pas achever. Il faillit répondre : « Demain », mais il se reprit et, l'attirant contre lui, il murmura dans ses cheveux :

— Le plus tôt possible, ma Yamina. Le jour que tu m'indiqueras, tout sera prêt. Mais maintenant, puisque c'est toi qui me proposes de partir, ne me fais plus attendre. Nous serons plus heureux là-bas, parmi les fleurs du nouveau printemps, qu'ici où la chaleur est trop forte ; surtout nous serons plus libres de nous promener ensemble, d'aller courir au bord de la mer ou de grimper dans la montagne... Je te prendrai sur mon cheval et, tous les deux seuls, nous irons très loin.

— Mon âme sourit à ces projets, fit Yamina d'une voix basse.

— Tiens, reprit Jacques, je sens que je laisserai l'opium : si je fume tant, c'est que tes absences me peinent : je laisserai tout cela à nos amies, et je t'aurai de nouveau pour moi tout seul.

Ils convinrent de partir à la fin de la semaine.

Féroudja, bien qu'elle fût chagrinée de ce départ, approuva grandement leur décision. Elle avait une véritable affection pour Jacques et s'inquiétait de le voir si triste quand son amie n'était pas là.

Elle savait bien que Yamina éprouvait du plaisir à voir sa cousine nouvellement mariée, et surtout ses bijoux, et tout ce qu'il y avait de changé dans la maison de son oncle. Elle comprenait aussi combien elle était satisfaite de s'y voir accueillie sans froideur; une fois ou deux pourtant, elle avait pensé que Yamina aurait pu rester avec eux tous comme autrefois quand elle apprenait à danser, ou qu'elle jouait si légèrement les mélodies inventées par son caprice.

Doudja, au contraire, avait tressailli à l'annonce de ce prochain départ. C'était donc la fin de tout : après avoir perdu l'amant qui tenait une si grande place au fond de son cœur, elle allait perdre encore ses meilleurs amis, auprès desquels elle trouvait, avec un oubli passager, quelque légère consolation.

Et, dans le désarroi de sa douleur, elle ne pouvait même se demander ce qu'elle allait devenir. Elle ne murmura pas la moindre plainte, mais de ses yeux mi-clos des larmes coulèrent. silencieusement.

Elle cacha sa tête dans ses bras repliés. Yamina comprit sa détresse. Elle attira Doudja près d'elle, et, la caressant comme une mère, elle dit à Jacques :

— Il nous sera facile de recevoir nos amies, n'est-ce pas? Tu m'as dit que la maison était grande. Bientôt elles pourront venir nous rejoindre.

— Tes désirs sont les miens, tu le sais, Yamina. La maison est grande, en effet; mais, serait-elle petite, il y aurait toujours de la place pour tes amies.

— Bien, fit-elle; il ne faut pas les abandonner en ce

moment : elles sont tristes, et mon cœur saignerait si nous étions durs pour ceux qui souffrent.

Yamina releva la tête de Doudja, déjà rieuse, et passa ses mains dans les boucles épaisses de sa chevelure rousse.

Elle l'aimait tendrement, cette petite danseuse. Elle avait presque de l'admiration pour elle depuis qu'elle n'avait plus voulu revoir Mustapha. Elle sentait peut-être confusément qu'elle-même n'aurait pas eu la force de tenir une promesse aussi dure si l'amour avait persisté dans son cœur, ou bien qu'elle ne serait pas restée inerte et qu'elle aurait cherché de cruelles représailles.

Féroudja fut toute heureuse de ces projets formés si vite, et, pour témoigner de sa joie, elle pria Jacques de lui jouer une mélodie, et elle se mit à danser.

***

Le lendemain, Jacques rentrait chez lui, à la fin de la journée, quand Mohammed vint le chercher de la part de Mustapha... Un domestique de Mustapha était arrivé en toute hâte de Tissemsil pour l'avertir que son père était à l'agonie.

Jacques, aussitôt, ressortit avec Mohammed. D'un air indifférent, celui-ci lui parla des projets de Mustapha comme s'il les avait connus de longue date. Il ne laissait pas à Jacques le temps de lui répondre, accumulant les détails, y mêlant ses opinions personnelles, dans un fatras de paroles inutiles, heureux de montrer qu'il possédait tout entier, lui aussi, le plan du coup hardi que leur ami allait tenter. Il le trouvait très simple et bien combiné. Il avait promis son aide, sans réserve, au succès d'une entreprise qu'il approuvait de tout son cœur. Il voulait accompagner Mustapha partout où il irait ; la perspective d'un voyage en mer, loin de lui faire peur, le séduisait infiniment.

Il négligeait de dire que s'il savait tout cela, c'était depuis une heure, depuis que Mustapha, pris à l'improviste, avait cru bon de faire appeler Jacques.

Mustapha, tout de suite, avait jugé qu'il ne pouvait plus longtemps laisser Mohammed, son ami, son cousin, dans l'ignorance de ses projets ; il l'avait pris à part et avait causé

délibérément avec lui; par des paroles énergiques, et par une forte somme de belle monnaie, il s'était assuré de son silence.

Arrivés chez Si Couider ben Amar, ils furent conduits dans une salle basse. Le messager, accroupi sur des nattes, à côté d'un vaste plateau, mangeait avec appétit. Mustapha, seul auprès de lui, ne disait rien.

Le serviteur, — peu de vêtements sur un corps tanné, — paraissait las. Il avait fait la route en grande hâte. Son visage exprimait toujours la même tristesse.

Il avait des rides immuables et profondes, une barbe mi-partie brune et blanche, inculte et frisée, ses dents longues apparaissaient mal plantées sous de grosses lèvres entr'ouvertes.

Mustapha, dès l'entrée de Jacques, lui avait annoncé de nouveau les graves événements qui se préparaient. Il se demandait s'il partirait seul, tout à l'heure, avec son domestique, ou s'il remettrait au lendemain et s'il emmènerait alors avec lui sa femme et toute sa maison, Jacques n'avait pas répondu grand'chose. Il pensait qu'il vaudrait mieux partir maintenant, quitte à revenir après les funérailles, si la mort, comme on avait tout lieu de le craindre, était prochaine. Admettant même que l'on dût inquiéter Mustapha, il ne croyait pas qu'on le fît sur l'heure; on ne le ferait pas, aussitôt son père disparu.

Mustapha ne répliquait pas, plongé dans ses réflexions; Jacques se tut, ne cherchant pas à l'en distraire.

La chambre, éclairée par une grosse lampe, était longue, étroite, avec des rideaux blancs aux deux extrémités. En face de la porte, contre le mur, s'étendait un sofa; derrière les coussins s'étalaient des peaux de mouton toutes blanches, épaisses et soyeuses. L'heure de la prière était passée, mais Mohammed, ayant couru chez Jacques, n'avait pu encore accomplir ses devoirs. Il s'était retiré au bout de la chambre, et, les pieds nus sur une peau de mouton, il faisait ses génuflexions en marmottant très vite, avec beaucoup de ferveur, ses litanies accoutumées.

Une toile tombante fermait seule la porte qui donnait sur la cour. De temps à autre on entendait approcher un bruit de socques traînantes, une main de femme passait sous la

toile et déposait par terre une assiette pleine ou un bol de lait ; puis les socques s'éloignaient, paisibles, à travers l'obscurité de la cour où bruissaient des feuillages.

Mustapha résolut enfin de partir. Il pria Mohammed d'aller lui querir des chevaux rapides et se fit apporter ses vêtements de voyage. La lune était à son plein : avec cet homme, qui connaissait admirablement les sentiers et les moindres chemins de traverse, il atteindrait vite et sans encombre le palais de Tissemsil où se mourait son père.

Après un court adieu à Jacques qu'il espérait bientôt revoir, il monta en selle. Il portait un long burnous de drap bleu à glands de soie noire. Ses jambes étaient prises dans des bottes molles en cuir rouge, gaufré d'arabesques noires, et la selle à fauteuil sur laquelle il s'assit était aussi en cuir rouge lamellé d'or fin.

*
* *

De retour chez lui, Jacques trouva Yamina et sa tante réunies dans la cour. A son approche, Bent Haoua se retira ; sans plus s'inquiéter d'elle, il entraîna Yamina sur les terrasses.

Il lui raconta ce qui venait de se passer, et quand il lui proposa de partir dès le lendemain pour Tissemsil, elle ne fit pas la moindre objection. Peut-être, à son avis, eût-il mieux valu attendre le retour de Mustapha, savoir si les craintes qu'on avait pour son père étaient justifiées ; mais elle n'insista point là-dessus.

Aïcha leur apporta du thé ; Jacques la pria d'aller dire à Bent Haoua qu'ils partaient le lendemain matin, afin qu'elle eût le temps de se préparer : car il était convenu qu'elle les accompagnerait.

C'était, pour cette saison, leur dernière soirée sur les terrasses. La lune les enveloppait de sa douce lumière ; ils sentaient peser la mélancolie des abandons.

Yamina, étendue sur ses coussins mauves, poursuivait ses rêves langoureux et tristes. Elle songeait aux paroles haineuses de sa tante, si souvent entendues et si souvent dédaignées. Elle songeait au grand amour qu'elle avait inspiré à Mustapha : — « Un de ceux de ta race, au moins ! » lui répé-

tait sans cesse Bent Haoua. — Elle trouvait aussi que Jacques maintenant fumait trop d'opium. Toutes ces choses passaient et repassaient dans sa tête; elle les laissait flotter comme autant de questions qu'elle ne pouvait résoudre, elle en était fatiguée singulièrement.

Jacques se demandait avec une anxiété sourde, s'ils reviendraient jamais dans cette maison où tant de jours heureux s'étaient écoulés. Maintenant que le départ était proche, il était pris d'une fièvre nouvelle : c'était le désir de rester, — afin de voir encore les choses familières où ses yeux se posaient rassurés, afin de respirer cet air où demeurait épars un peu de lui et de sa Yamina. Ici son esprit n'était pas inquiet de nouvelles découvertes à faire, de coins ignorés à connaître; une couleur particulière des tapis, un jeu de lumière sur les miroirs, un parfum accoutumé, il savait ici pouvoir les retrouver quand il le voulait, sans que ses nerfs fussent mis en éveil.

Il pensait, dans son émoi des apprêts, que Yamina était hantée des mêmes idées ; il attribuait aux mêmes craintes les retards successifs qu'elle avait sollicités par indolence ou par simple caprice.

Si, véritablement, elle avait eu envie de rester encore dans leur maison bien close, si, à cette heure favorable, elle avait laissé échapper le moindre regret, il aurait été sans force pour la contredire; bien mieux, il aurait cédé de grand cœur à ce désir qui l'avait contrarié naguère et qui maintenant devenait le sien, qui renaissait en lui-même, en son être bouleversé, avec une violence presque douloureuse.

Dans la sérénité de ces nuits, un afflux de vie lui parcourait les veines; une lucidité nouvelle montait à son cerveau paresseux embrumé d'opium, et son éternelle angoisse était près de se résoudre en paroles, en questions qui mouraient toujours sur ses lèvres..,

Quelles étaient les ordinaires pensées de ces femmes, dans quel cercle se mouvaient-elles? Il était obligé de s'avouer qu'il l'ignorait encore. Il y avait une telle puissance de silence chez cette petite qu'il possédait depuis des mois que, malgré son violent amour, il n'avait rien pu en tirer. Et ce silence n'était fait ni de dédain apparent, ni de crainte, ni de sottise;

il n'avait pu lui trouver aucun sens qui le satisfît entièrement.

Il avait vite pris l'habitude de rester silencieux lui-même en compagnie des hommes. Il y sentait la quiétude des esprits et comprenait la vanité des paroles inutiles; il aimait la profonde sagesse de ces réponses négatives, pas même formulées, qui n'invitaient pas à des questions suivantes, mais qui mettaient au contraire un terme aux conversations.

Pourtant, lorsqu'il était de nouveau seul avec elle, le silence de Yamina le déconcertait; il se trouvait sans paroles pour lui communiquer ses impressions; il avait peur de la lasser ou de n'être pas compris.

Rarement elle le regardait en face, et, quand elle le faisait, passagèrement, il aurait préféré ne pas sentir pénétrer ses yeux dans les siens; il percevait, en ces instants fugitifs, quelque chose de très vague et d'indéterminé sous l'éclat de ces prunelles, qu'il ne saurait jamais saisir. Il n'y avait aucune intimité d'âme entre eux; tous ses efforts avaient été vains pour créer un peu de cette amitié qui rend l'amour durable et fort, mieux que toutes les caresses; et, par cette soirée qui l'oppressait, aux côtés de sa nonchalante amie, dans le désarroi de ses pensées qu'il ressassait sans trêve, son cœur se faisait lourd et gros de désespoir.

Elle ne savait presque rien de son passé à lui; elle ne lui avait jamais posé que d'insouciantes et brèves questions, comme pour se distraire: elle semblait alors ne pas même attendre de réponse. Et, quand il l'interrogeait à son tour, elle le regardait avec de grands yeux étonnés et ne parlait plus. Elle s'inquiétait encore moins de l'avenir, toute à l'heure présente, rieuse ou impassible, selon son humeur, qu'elle montrait avec une franchise de toute jeune enfant choyée.

Certes, elle était amoureuse du luxe, des belles étoffes, des bijoux et des sucreries, toutes choses dont il l'avait comblée; jamais, pourtant, elle n'avait fait allusion à sa misère passée. Elle avait accepté ce changement avec naturel, avec bonheur même, mais sans reconnaissance bien certaine et qui parût solide; elle profitait de l'aubaine et voilà tout. Jacques, d'autre part, n'avait jamais pu savoir quels

étaient ses entretiens avec sa tante. Il avait, au début, dédaigné absolument de s'en occuper. Son attention n'avait été éveillée que par quelques paroles de Féroudja : oui, sans doute, Yamina faisait de fréquentes visites à sa jeune cousine, la femme de Mustapha... Mais l'opium endormait chaque fois ses inquiétudes et l'empêchait de poursuivre longtemps la même idée.

Oh ! l'énigmatique petite personne qui, justement, par tout ce qu'elle avait d'insondable entretenait son désir, et renouvelait sa souffrance à chaque effort inutile fait pour la comprendre enfin !...

La nuit passait sur eux, à grands coups d'ailes ténébreuses, et, des minarets jaillissant vers les cieux infinis, il sentait s'échapper comme un souffle mystérieux, qui serait venu lui murmurer de décevantes réponses.

***

Dans leurs jardins de Tissemsil, entourés de hauts cactus, Jacques et Yamina se promenaient un soir, à l'heure où le soleil teint de pourpre les nuées.

Ils s'étaient grisés du parfum des orangers en fleurs. Ils avaient longé un grand bassin en briques, disposé jadis pour le bain ; ses marches d'accès tombaient de vétusté. L'eau n'y entrait plus depuis longtemps ; elle était remplacée par une végétation touffue ; un carré de vieux arbres maladifs et sombres encadrait le tout. Près de là, une folle glycine avait envahi une rangée de cyprès délabrés ; ses grappes, d'un jaune clair et délicat, jetaient une gaieté inattendue dans ce coin abandonné.

Ils étaient sortis de leurs jardins, ils étaient montés sur les dunes où poussaient des lentisques et des jujubiers.

Il y avait, dans ces radieuses soirées de printemps, une magie de lumière orange qui transfigurait tout le paysage. Des nuages blancs s'étaient levés de la mer et couraient très vite, comme de grands oiseaux pressés ; dans la plaine s'acheminaient vers les gourbis des troupeaux de bêtes lasses conduits par des bergers déguenillés aux pieds nus ; des burnous solitaires s'avançaient lentement on voyait au loin,

des chiens errants, la queue basse, qui trottinaient par les sentiers, sans but.

Leur maison s'apercevait à peine, enfouie dans les arbres. Des palmiers orgueilleux balançaient leur tête au-dessus des massifs, laissaient pendre des grappes jaunes; des araucarias s'élançaient, isolés, comme de grands jets d'eau hors de vasques délicates. Et, tout autour de leur jardin, c'était le sol inculte et caillouteux, avec des oliviers sauvages, à travers lesquels ils voyaient, sur le promontoire, le palais de Mustapha.

Celui-ci, lorsqu'il était arrivé la nuit, à Tissemsil, avait trouvé son père mort. Deux jours après, on avait célébré les funérailles, en grande pompe, et Jacques y avait assisté. Le lendemain, Mustapha était retourné à la ville pour y chercher sa femme et régler les derniers préparatifs de sa fuite.

Yamina contemplait la petite baie, où l'eau se jouait en flots d'azur transparent; elle y voyait réunies de nombreuses barques, dont les voiles enroulées se développeraient bientôt pour emmener ses parents et leur fortune vers des rivages plus sûrs.

Jacques s'était pris d'amitié sincère pour Mustapha. Il faisait des vœux pour que ses plans ne fussent pas déjoués; il ne s'inquiétait plus des ennuis que cette fuite pourrait lui susciter, mais il regrettait le départ de cet agréable voisin. Et puis, quand il se rappelait que Mohammed était décidé à l'accompagner, il n'était pas sans inquiétude au sujet des deux danseuses... Il allait se faire, en somme, un grand changement dans sa vie, et malgré tout, bien que Yamina lui restât, il ne pouvait, au fond de lui-même, étouffer de tristes pressentiments.

***

Ils avaient recueilli, depuis quelques jours, un petit nègre qui faisait leur joie, tant il était rieur et empressé. Il était venu à pied des profondeurs du pays noir, entraîné par une caravane. Ces hommes, de même race et de même pays, avaient un iman dans la grande ville, chez lequel ils se

rendaient dès leur arrivée. C'était là que le vieux serviteur égyptien de Jacques avait rencontré cet enfant avec un de ses parents qu'il avait engagé comme jardinier.

Tous ces hommes étaient attirés par la richesse du pays ; ils trouvaient facilement à s'occuper aux travaux de la terre. Ils étaient laborieux, infatigables, très sobres et d'humeur égale. Ils restaient peu d'années dans ces montagnes cultivées. Dès qu'ils avaient pu, à force d'économies et de privations, amasser un peu d'argent, ils s'en retournaient dans leurs oasis lointaines. Là, ils achetaient des palmiers à l'ombre desquels ils finissaient leurs jours, exempts d'inquiétudes.

Pour décider cet enfant à partir, on lui avait dit qu'on lui ferait voir la mer, à trois jours de là. Et ses grands yeux, qui ne connaissaient que les mirages du désert, avaient ri de cette vision si proche.

Mais l'exode avait duré plusieurs mois. Les chameaux étaient très chargés ; il avait dû aller comme les autres : il avait fait toute la route à pied, restant des jours sans boire, à travers les sables brûlants, sous le soleil. Et puis des lignes de montagnes étaient apparues à l'horizon du nord et s'étaient rapprochées peu à peu. Ils avaient dressé la tente dans le froid des nuits tropicales, alors que les chacals hurlaient sinistrement, que les courlis filaient en rasant la terre, poussaient leur cri sec. Ils avaient côtoyé des lacs d'eau saumâtre sur les berges desquels le sel scintillait au soleil. Sur les mamelons dénudés couverts de cailloux et d'herbes sèches, ils avaient aperçu de loin en loin un arbre isolé qui indiquait une source. Puis ils avaient traversé des forêts opulentes, ils avaient suivi des oueds, minces filets d'eau coulant sur un lit caillouteux, parmi d'innombrables lauriers roses, à l'ombre desquels, le matin, venaient boire les perdrix.

Triste au début, cet enfant s'était vite consolé chez ses bons maîtres, et ses grosses lèvres écarlates, qui tranchaient sur le noir brillant de son visage, s'ouvraient souvent pour un rire facile. Elles découvraient une double rangée de crocs admirables.

Pourtant, le soir, quand le soleil s'en allait derrière les collines, on le surprenait parfois encore, assis sur les marches de marbre, qui pleurait, songeant à sa mère.

*
* *

Yamina, un soir, avait entraîné Jacques sur les dunes. Ils s'étaient arrêtés au sommet; elle avait laissé errer ses regards sur le bleu des ondulations calmes, et dans ses yeux profonds la mer venait se refléter.

L'Égyptien passa, suivi du petit nègre : il voulait pêcher. Alors Yamina fut prise d'un soudain désir d'aller avec eux et de se faire promener sur la mer. Elle pria Jacques d'appeler cet homme pour qu'il les attendît. Ils envoyèrent l'enfant chercher des coussins et des lanternes, tandis qu'ils se dirigeaient vers l'anse où dormaient les barques. Le petit nègre les rejoignit bientôt, et, sautant facilement d'un rocher à l'autre, ils s'embarquèrent.

Jacques se trouvait tout heureux de cette promenade nocturne. A l'orient qui rougeoyait, parmi des bandes immobiles de nuages noirs, la lune montait péniblement. Les feux vacillants des lanternes, sur la moire froissée des eaux, remuaient des lacets d'or. L'Égyptien, debout, faisait avancer sans secousses le frêle esquif, et des perles de phosphore tombaient en lueurs fugitives des rames silencieuses. Les deux amants, dans les ténèbres de l'arrière, se laissaient bercer côte à côte.

L'enfant, qu'ils ne voyaient pas, sans doute ému lui aussi par la solennité de l'heure et par la nouveauté de la scène, se mit à chantonner, d'abord faiblement. Ces chants appris sous d'autres cieux avaient des phrases gutturales qui semblaient une plainte douloureuse des anciens âges.

Il s'enhardit peu à peu, et l'Égyptien, qui ramait, entraîné par le rythme de ses propres gestes, l'accompagna en sourdine.

De ces deux voix si dissemblables, un timbre grave de vieil homme et les notes hautes de l'enfant, se dégageait un mystère. Ces mélopées se traînaient sur les eaux, comme égarées dans le silence des alentours.

L'Égyptien n'allait pas vite. Il n'avait qu'à promener ses maîtres. Souvent il se reposait. Il tirait de sa ceinture une longue pipe à tout petit fourneau qu'il remplissait d'un mélange de kief et de tabac. Il en aspirait à peine quelques

bouffées, la pipe était fumée, puis il reprenait son mouvement las et monotone.

La lune se dégageait des nuages ; elle montait claire dans le grand ciel pur ; ses reflets, sur la mer, faisaient comme un long chemin irisé qui les aurait suivis, et les yeux de Yamina ne se lassaient pas de s'y jouer.

Tout bas, elle dit à Jacques, dans un soupir de bonheur :

— Voici de douces heures qui passent trop vite... Bientôt Mustapha doit connaître à son tour, dans la sécurité de sa fuite, un plaisir pareil. Au plus tard nous le verrons demain, n'est-ce pas? et il nous dira comment nous pouvons lui venir en aide...

— D'après ce qu'ils m'ont raconté, lui et Mohammed, nous pouvons les attendre demain.

— Nous allons perdre là un ami sûr, fit Yamina. C'est dommage qu'ils partent si tôt : c'étaient, pour tout l'été, d'aimables parents à notre porte... Je peux te prédire aussi que tu sentiras l'absence de Mohammed. Malgré ses défauts, il a bon cœur et c'est un gai compagnon.

Yamina continuait à jaser, tandis que le visage de son ami se rembrunissait. Soudain il répondit :

— Que m'importe, à moi, leur départ, pourvu que tu me restes ! Jamais auprès de toi je ne me sentirai seul.

Il la serra fortement contre lui et reprit bien vite :

— Si, un jour, je devais te perdre, je ne sais ce que je deviendrais.

Il avait peine à s'exprimer.

— Il y a des soirées comme celle-ci où l'on pense à des choses absurdes, — ajouta-t-il en souriant, — et l'eau sur laquelle nous glissons vous conseille des résolutions tragiques... Dis-moi seulement que tu m'aimes comme je t'adore, et je sens que je pleurerais dans tes bras.

Yamina n'éprouvait que du malaise chaque fois qu'il s'abandonnait à ces craintes désordonnées ; elle estimait que les discours, les paroles brûlantes ne signifiaient rien du tout.

Pour ne pas rompre le charme de cette heure exquise par une explosion redoublée de sentiments chimériques, elle le laissa sans réponse. Elle se contenta d'exhaler un faible et

long soupir, où Jacques pouvait trouver, aussi bien qu'une réplique apaisante à ses doutes, une cause nouvelle d'anxiété.

Lorsqu'ils revinrent dans la baie, l'Égyptien manœuvrant avec précaution, ils accostèrent sans peine. Yamina sauta légère sur les pierres plates qu'on avait jetées là ; elle s'attarda un moment, regardant l'homme attacher la barque à l'un des anneaux qu'on avait scellés dans le roc. Ce moment d'attention, Jacques s'en étonna : d'ordinaire, elle n'attachait aucune importance aux détails qui ne la concernaient pas directement.

Et tous maintenant silencieux, sous les rayons de la lune, ils s'en revenaient vers leur demeure. Dans les arbres des jardins, des rossignols chantaient à la nuit, et les jets d'eau dans les vasques murmurantes, égrenaient aussi leur petit chant continu.

Là-haut, sur les terrasses, ils trouvèrent la fidèle Aïcha qui les attendait, déjà inquiète. Elle les servit avec empressement, et disparut après avoir préparé le thé, la boisson favorite de Jacques. Yamina prit sa guitare, inspirée par sa promenade ; elle joua les mélodies dont elle avait le secret, et Jacques, en l'écoutant, se mit à fumer l'opium.

*
* *

Le surlendemain seulement, au matin, Mustapha et Mohammed se présentèrent chez Jacques.

Depuis plusieurs jours, un mouvement inaccoutumé de chariots et des files d'ânons chargés de ballots s'étaient dirigés vers le palais qui dominait la grève. Enfin, la veille au soir, Mustapha, escorté de Mohammed, avait amené là sa jeune épouse.

Ils trouvèrent Jacques étendu sur des nattes ; un vélum de toile ombrageait la vaste cour de marbre au milieu de laquelle était un bassin rempli d'eau claire : il venait de s'y baigner. Le long des murs tout blancs, grimpaient des géraniums en fleur, des glycines et des ramures vigoureuses de vignes. Aux angles, des orangers en caisse, chargés de fleurs et de fruits, exhalaient leur enivrant parfum. Tandis que le soleil, au dehors, luisait dans un ciel d'une pureté absolue, le grand

silence des matinées chaudes se répandait partout. Imprégné de béatitude et recueilli, Jacques fumait lentement une des cigarettes douces de Yamina.

Il se leva aussitôt et manifesta quelque joie à la vue de Mustapha. Il avait aussi oublié depuis longtemps ses griefs contre Mohammed, et l'annonce de son départ avait fini par le lui faire considérer d'un œil indifférent.

Il les pria, s'ils n'étaient pas trop fatigués, de l'accompagner dans les jardins où ils seraient plus tranquilles et plus seuls pour causer. Des bandes d'oiseaux pillards caquetaient dans les arbres, s'enfouissaient dans l'abri des roseaux. Les promeneurs croisaient seulement, à brefs intervalles, des hommes qui, pour éloigner ces oiseaux des jeunes plantations, parcouraient la propriété d'un bout à l'autre en poussant un cri strident, toujours le même.

Bientôt Mustapha se mit à parler avec animation :

— Nous voilà enfin, et nous partirons le plus tôt possible. Je pense que vers la fin de la semaine, dans cinq jours, tout sera prêt.

— Oh ! certainement, fit Mohammed qui ne pouvait se retenir ; nous n'attendons plus qu'un dernier convoi : il doit arriver après-demain.

— J'espère qu'il n'aura aucun retard, reprit Mustapha. Pour le moment, nous préparons nos bagages de telle sorte qu'ils prennent le moins de place possible. Un grand voilier nous attendra en pleine mer, dans la nuit. Quatre barques, avec celles qui sont déjà dans la baie, nous suffiront. Parmi les hommes que j'ai amenés avec moi comme serviteurs, il y a des matelots du voilier ; cela simplifiera beaucoup les choses : si nous ne pouvons hisser les bateaux à bord, eh bien, nous les abandonnerons. Tu vois, — ajouta-t-il après un moment de silence, — tu vois que, de cette façon, tu n'auras aucunement à te mêler de cette affaire, et, au moins, tu n'auras rien à craindre ensuite pour ta tranquillité.

— Tu sais pourtant, répondit Jacques, que j'aurais fait pour toi, de grand cœur, tout ce que tu m'aurais demandé.

Mustapha s'inclina légèrement pour témoigner de sa reconnaissance, et poursuivit :

— Dès ce soir, j'ai l'intention d'aller pêcher. Le Palais a

une police admirablement faite, et, de cette manière, si l'on nous surveillait, j'égarerais les soupçons, puisqu'on nous verra revenir bientôt.

Jacques demanda vers quels bords ils feraient voile, et si l'on aurait bientôt de leurs nouvelles. Mustapha réfléchit quelques secondes et répondit enfin qu'il préférait tenir secrète leur destination.

— Surtout, ne t'en étonne pas, dit-il, et ne va pas te figurer que je doute de ta discrétion! Je sais que j'y peux compter même après notre départ. Je t'ai déjà donné de grandes preuves de confiance et je n'ai pas eu lieu de m'en repentir; mais c'est un point que je me suis promis de ne révéler à personne, et je crois même que Mohammed, qui m'accompagne, n'en sait rien non plus.

Mohammed haussa les épaules; et cela pouvait signifier que, s'il n'en savait rien, il s'en doutait peut-être, ou que cette marque de défiance était bien inutile avec lui.

— Je te prierai donc, en ami, de ne pas insister là-dessus... Mais tu seras au moins informé de notre heureuse arrivée, à moins pourtant que tu ne quittes le pays toi-même avant que la nouvelle ait pu te parvenir.

Jacques ne songea qu'à rire à cette idée saugrenue.

— Pourquoi imaginer de telles choses? Quitter ton beau pays! mais tu n'y penses pas... Ah! oui, peut-être, si Yamina consentait à me suivre, or vous savez tous deux combien peu elle aime les voyages!... Oui, dans les premiers temps quand nous vivions seuls, j'aurais pu la décider. Mais, depuis que Bent Haoua est venue demeurer avec nous, je n'ai plus même songé à lui parler de ces projets. Sa tante a regagné peu à peu de l'autorité sur elle. Heureusement, elle n'a pu entamer notre amour.

— Je connais ma tante, interrompit Mohammed; elle aime trop Yamina pour la contrarier; jamais pareille idée ne lui serait venue.

— Je suppose que d'autres raisons encore ont pu la retenir, fit Jacques. Elle sait que je la chasserais sans pitié si je lui voyais prendre une trop mauvaise influence sur celle qui est toute ma vie... et, comme elle ne tient pas à perdre sa Yamina, elle reste prudente soigneusement.

Mustapha l'avait écouté. La mobilité de sa physionomie aurait pu révéler à Jacques, s'il y avait prêté attention, que des sentiments divers l'agitaient ; sans y attacher d'importance, Jacques remarqua seulement que son ami fondait un petit sourire de gêne dans un silence définitif.

***

De la terrasse où elle se délassait, nonchalante, parmi les feuillages, Yamina les regardait se promener. La brise agitait autour de sa tête les boucles parfumées de ses cheveux dénoués ; elle quittait parfois ses mules brodées d'or pour brûler son pied nu sur les dalles de marbre. Elle s'amusait ainsi. Elle avait sur ses épaules deux pigeons familiers auxquels distraitement elle donnait à manger.

Elle attendait, légèrement impatiente, le moment où Jacques rentrerait, où elle pourrait voir son frère et surtout Mustapha.

Elle n'osait appeler ni trop se montrer, à cause des crieurs qui parcouraient les jardins, et, comme elle comprenait que les trois hommes causaient avec intérêt, elle aimait encore mieux leur laisser le temps de se dire tout ce qu'ils avaient à se communiquer. Sans doute elle tirerait aisément de Jacques ce qu'elle désirerait savoir... Enfin elle les avait vus ne plus rien se dire, puis se diriger vers la maison.

Alors elle était descendue précipitamment, donnant le vol à ses deux oiseaux, et avait passé devant son miroir pour arranger sa chevelure. Elle avait piqué dans ses boucles des géraniums et des coraux.

Elle portait, ce matin-là, une robe de moire blanche toute brodée de bouquets de fleurs en perles; et de petites tiges de perles vertes couraient sinueuses de l'un à l'autre. Ce long fourreau blanc, sans bijoux, d'où ses bras sortaient, délicats et blancs, laissait toute son intensité d'expression à son beau visage, et le bistre de ses paupières augmentait encore l'éclat de ses yeux profonds.

L'air vivifiant des campagnes maritimes avait donné une nouvelle fraîcheur à son teint ; on aurait pu dire qu'elle s'en trouvait toute rajeunie, si elle n'avait pas été, elle-même, une

image vivante de la souple et gracieuse jeunesse, et les trois hommes, quand ils la virent apparaître dans l'encadrement de marbre et de faïences claires, sur le seuil de sa chambre, ne purent contenir un mouvement d'admiration.

Elle avait conscience de sa beauté ; un sourire d'orgueil et de reconnaissance éclaira son visage. Elle était désirable infiniment, avec sa gentillesse. Jacques sentit bouillonner en son cœur le souvenir des voluptés passées.

Ce ne fut pas sans trouble non plus que Mustapha s'approcha d'elle. Il y avait plusieurs jours qu'il ne l'avait vue, et ces journées, malgré ses graves préoccupations, lui avaient paru ternes et plus longues que des siècles. Il n'était pas sans inquiétude sur la manière dont elle l'accueillerait après cette séparation ; mais, pour dissimuler, elle avait une grande force d'âme, et, tout en se laissant prendre par la taille par Jacques, qui l'entraînait à l'intérieur, elle détourna un peu la tête vers Mustapha et lui tendit gracieusement sa petite main chargée de bagues.

Lorsqu'ils furent assis sur des coussins bas, Mohammed dit à sa sœur :

— Nos amies sont tristes de t'avoir perdue, Yamina. Elles déclarent qu'elles ne peuvent plus rester loin de toi ; Doudja surtout, qui passe son temps à pleurer ton absence... Elles savent bien que tu penses toujours à elles ; pourtant, elles craignent que tu n'oublies ta promesse de les faire venir auprès de toi. Elles ne sortent plus, elles ne veulent plus aller danser nulle part, et, comme je pars avec Mustapha, elles vont probablement tomber dans la misère... L'opium, il est vrai, les console de tout, mais c'est dommage, car c'étaient assurément nos meilleures danseuses.

Jacques l'interrompit :

— Voilà bien Mohammed ! Tu me fais rire, avec ton air détaché. Tu n'as pas l'air d'être bien affligé de quitter Féroudja. Pourtant elle a toujours été tendre avec toi et je croyais que tu l'aimais beaucoup.

— C'est vrai, je l'ai beaucoup aimée, beaucoup...

Et Mohammed fit un geste large pour dire qu'il y avait longtemps de cela.

— Nous sommes, malgré mon départ, restés bons amis...

Et puis, surtout, je n'ai plus d'argent ! — ajouta-t-il sur un ton de reproche auquel Jacques ne voulut pas prendre garde. — Enfin tu dois comprendre que je n'aurais pas souvent l'occasion de quitter le pays en aussi bonne compagnie, pour faire un voyage dont la perspective m'enchante.

Yamina, étendue un peu en arrière de Jacques, avait regardé plusieurs fois Mustapha fixement ; mais celui-ci avait laissé passer ces regards sans chercher à y répondre ou sans le pouvoir : il se trouvait en face de Jacques, et le visage éclairé en plein par la lumière qui entrait de la cour dans la pièce, partout ailleurs très sombre.

Yamina dit à Jacques, tout près de son oreille :

— Es-tu encore disposé à retourner en ville, pour y prendre nos amies ? Mon âme est triste de les savoir tristes. Je suis sûre que la joie refleurira sur leur visages quand elles seront de nouveau avec nous.

Jacques répondit seulement par un geste affirmatif, accompagné d'un sourire pour tant de grâce et de bonté. La joie qu'en ressentit Yamina la fit se lever et danser un peu par la chambre.

— Alors, fit Mustapha, tu devrais t'y rendre bien vite, afin que tu soies de retour avant notre départ ; je te l'ai dit, nous partirons à la fin de la semaine : vous seriez moins seuls pendant les jours qui suivront... Je te dis cela, — continua-t-il avec aisance, — car j'éprouverai de la peine à vous quitter, et je puis croire, d'après les nombreuses marques d'intérêt que vous nous avez données, je puis croire que vous éprouverez de la peine aussi... D'autre part, ton absence, qui pourra ne durer que deux jours, sera suffisante pour faire penser que tu n'étais mêlé en rien à notre entreprise. Et pendant ces deux jours, si tu crains qu'en ces campagnes éloignées Yamina ne se trouve trop isolée chez toi, même avec sa tante dans ta maison, c'est avec bonheur, tu le sais, que nous lui offrirons l'hospitalité.

— C'est la raison même qui sort de ta bouche, dit Jacques, et, si Yamina y consent, je ne m'y oppose pas.

Yamina avait été toute surprise en apprenant que le départ de Mustapha était si proche ; et ce ne fut pas sans une légère émotion, vite maîtrisée, qu'elle agréa à ces projets.

Elle revint se mettre aux pieds de Jacques et lui dit :

— Je n'aurais jamais osé te demander cette grâce de retourner, même avec ma tante, auprès de ma cousine, dans la maison de Mustapha ; mais c'est avec joie que je m'y rendrai. Mon âme ne se sent pas à l'aise dans cette grande maison silencieuse, elle-même ensevelie dans l'ombre des jardins profonds.

Elle avait d'abord appréhendé l'absence de son ami. Mais cet arrangement était fort simple et sauvait tout. Elle se réjouissait de recevoir bientôt les deux sœurs ; elle avoua pourtant qu'elle aurait préféré presque attendre un peu ce plaisir jusqu'à telle ou telle occasion ; — d'autres amis, quelque jour, seraient venus de la ville et les danseuses auraient pu se joindre à eux — plutôt que de laisser partir Jacques et de rester seule à entendre, à la nuit tombante, les paons crier dans les arbres parmi les vols effarés des chauves-souris.

Il fut convenu que Jacques partirait le surlendemain ; il serait de retour le soir du jour suivant : Il aurait encore le temps de voir Mustapha et Mohammed avant leur fuite.

*
* *

Une fois qu'il eut franchi les portes massives et basses de la ville, Jacques sentit un malaise l'envahir à la pensée qu'il allait rentrer dans sa demeure close et n'y trouverait point Yamina.

Il marcherait dans de l'obscur, les portes grinceraient péniblement sur leurs vieux gonds rouillés ; au lieu du doux parfum des fleurs qu'elle répandait toujours dans leurs chambres accoutumées, l'air endormi aurait des senteurs d'abandon et de choses mortes. Du haut même des terrasses, s'il avait le courage de monter jusque-là, il savait d'avance que la vue merveilleuse le laisserait indifférent et las. Il regarderait sans voir, tout entier aux écoutes d'un chant imaginaire, la voix de son aimée, qui reviendrait là pour lui, ou l'écho de ses anciens rires.

Indécis et peu pressé, il marchait à pas lents, ayant remis son cheval aux mains de son domestique. Il arriva à la place

de Si-el-Oulhi, qui avait repris son aspect morne et presque délaissé des jours ordinaires. Le soleil dardait amplement ses rayons sur la terre poussiéreuse, où des dormeurs étendus enfouissaient dans les plis immobiles de leurs burnous des songes paisibles et très longs.

Devant lui, les hauts murs de la mosquée vibraient de chaleur dans l'azur intense. Il voulut entrer dans le sanctuaire pour s'y rafraîchir et pour y méditer; mais il resta longtemps à contempler l'édifice, immobile et sans désir.

Il s'était adossé contre un arbre maladif, déjà vieillot sous la poussière, bien que jeune et de plantation récente. Il regardait passer avec nonchalance des indifférents.

C'étaient tous, hier, des indifférents, oui, sans doute, ces gens qui défilaient devant lui, ces inconnus dont le visage ne lui rappelait rien, qui ne le regardaient même pas. Il s'en était peu soucié, il ne l'avait pas même remarqué, autrefois, dans ses jours de bonheur; maintenant qu'il était triste, il s'en étonnait péniblement. Presque à son insu, il dévisageait tous ces passants avec une attention nouvelle, pour y trouver un ancien ami, un camarade, même une relation vague et déjà oubliée, peut-être aussi un regard qui se lierait au sien et lui rappellerait celui de sa Yamina.

Mais ses recherches demeuraient vaines, ses perceptions s'émoussaient, malgré son effort, au lieu de s'aiguiser; rien décidément ne flottait d'elle dans l'atmosphère qu'il respirait.

La transition était trop brusque des paisibles campagnes à la ville bruyante, pour qu'il pût reprendre aisément le cours de ses pensées familières. Il se trouvait désorienté, avec un grand trou vide dans la tête.

— L'opium, l'opium me manque! murmura-t-il.

Cette phrase était venue d'elle-même expirer sur ses lèvres; il répéta :

— L'opium, l'opium...

Alors son esprit s'éclaircit; il se remua et se mit à marcher plus allègrement : il était décidé. Il irait directement chez les danseuses et ne rentrerait chez lui qu'au soir, pour y dormir, comme il l'avait promis à Yamina.

A l'idée seule de retarder un peu le retour dans sa mai-

son, qu'il jugeait douloureux, il lui sembla qu'on l'avait débarrassé d'un grand poids. L'avenir immédiat, cette visite à leurs amies, le rassénéra. Il s'en fut plus joyeux sous le soleil éclatant, par le dédale des rues tortueuses et blanches, encombrées de populace.

Il fit un léger détour et s'engagea dans la partie des souks où les subtils aromes alourdissaient l'air paisible : il voulait revoir son vieux marchand de parfums et lui acheter des essences rares pour les deux sœurs.

Une déception l'attendait. La boutique était fermée par des planches disjointes sur lesquelles se montrait encore une peinture, une main à demi effacée. Jacques apprit des voisins que le vieillard était mort.

Il n'avait jamais songé que ce patriarche, un jour, ne reviendrait plus dans sa boutique, n'y ferait plus ses longues stations immobiles, en poursuivant avec son commerce, ses méditations indéterminées.

Il était mort. C'était tout ce que les voisins avaient répondu à l'étranger, tout ce qu'il en saurait. Où et comment était-il mort? De quelle façon les siens l'avaient-ils porté en terre; dans quel joyeux cimetière dévalant à flanc de coteau, sous quels arbres l'avait-on couché, bercé par le chant des oiseaux dans le parfum des fleurettes?

Jacques aurait voulu savoir tout cela, connaître un peu la peine de sa famille. Devant lui, quelques planches usées renfermaient, dans un étroit espace enténébré comme un tombeau, tout ce qui avait été la vie de cet homme et sa raison d'être. Et pour répondre à ses regrets, à sa sympathie curieuse, rien que cette façade close et muette.

Ce manque nécessaire de renseignements l'inquiétait jusqu'à l'angoisse. Il y avait pour lui toujours tant de parties mystérieuses dans ces vies d'islam, jalousement fermées au monde extérieur! tant d'actions et de démarches dont les vrais mobiles lui restaient inconnus, tant de silences dont il ne comprenait pas le sens!

Souvent il s'était laissé gagner par le découragement à ne pas pénétrer plus avant dans les pensées de Yamina vers qui se tendaient sans cesse toutes les forces de son être. Son grand amour, s'il le rendait parfois aveugle, aurait pu le rendre clair-

voyant; mais non, il était obligé de s'avouer qu'elle lui était encore totalement étrangère.

Elle n'avait jamais consenti à parler de son enfance, — non par gêne, mais c'était inutile, pensait-elle, et très loin déjà. Jacques devait se contenter du moment présent, savoir accepter ce qu'on voulait bien lui dire et ne pas se montrer indiscret.

Il s'était de nouveau laissé envahir par le souvenir de Yamina. Il fit un effort pour n'y plus songer. Il entra chez un autre marchand de parfums, dont l'étalage propret lui parut banal. Il acheta au hasard quelques petits flacons d'essence et se dirigea vers la demeure de ses amies.

*
* *

Les deux sœurs ne l'attendaient pas. Elles l'accueillirent avec de grandes marques de joie et de reconnaissance. Elles s'empressèrent auprès de lui pour lui offrir des rafraîchissements, pour lui faire passer des vêtements amples et frais, pour lui faire baigner les pieds dans de l'eau parfumée.

Quand elles apprirent qu'il venait les chercher et les emmener avec lui dès le lendemain, elles se regardèrent, saisies d'une telle joie, qu'elles ne trouvèrent rien à lui répondre. Elles doutaient presque de leur bonheur. Elles allaient donc revoir Yamina, elles ne seraient plus abandonnées; elles pourraient donc reprendre goût à leurs jeux et à la vie, après les douloureux moments qu'elles venaient de passer. L'arrivée de Jacques avait déjà rendu à Féroudja toute sa gaieté; elle affirmait hautement la vertu de ses amulettes.

Elle ramassa une guitare qu'elle avait oubliée dans un coin, et, de ses doigts qu'elle traînait sur les cordes, elle agitait en même temps les colliers de fleurs odorantes qui s'étageaient sur sa jeune poitrine.

Jacques les engagea vivement à faire leurs apprêts sans tarder. Il était pressé de repartir avec elles, de sentir autour de lui une petite fièvre, une agitation qui ne rappellerait pas les jours anciens, mais lui donnerait bien la sensation d'autre chose, d'une heure trépidante et brève, après laquelle

il se retrouverait dans le calme bonheur de la campagne, auprès de sa Yamina.

Doudja, elle, n'avait pas bougé. Elle lui parut très abattue, les traits encore plus tirés. Tandis que Féroudja courait joyeusement par toute la maison, égrenant des chants et des rires dans les escaliers tortueux et sonores, il resta longtemps à lui tenir compagnie.

Il apprit qu'elle fumait de plus en plus l'opium; cette communauté de goûts le rapprocha un peu d'elle. Il se rappela la dernière pensée qui l'avait décidé à venir chez les danseuses; un besoin de fumer grandit en lui, très impérieux, mais il ne vit pas dans la chambre la fumerie qu'il connaissait bien. Il n'osait pas avouer sa faiblesse à Doudja ; il n'osait pas lui demander de faire apporter les petites fioles dont l'odeur le grisait d'avance, ni les pipes qui versaient l'oubli dans son âme ; — il n'osait pas, et pourtant il se disait qu'en vérité, quelques bouffées seulement, par cette lourde après-midi de soleil, lui feraient grand plaisir, et tempéreraient un peu ses nerfs. Mais Doudja se contentait de dormir dans la journée, préférant les nuits sombres et paisibles pour se livrer à son passe-temps de découragement.

Les servantes allaient et venaient par les chambres dont les portes n'étaient fermées que par des toiles ; quand elles traversaient en bas la grande cour de marbre, elles faisaient traîner, par petits coups secs, leurs socques sous leurs pieds nus. Jacques percevait tous les bruits caractéristiques des heures chaudes : les petits cris des oiseaux captifs dans leurs cages et qui voletaient, les ailes entr'ouvertes, d'un barreau à l'autre ; l'égrènement du jet d'eau, plus distinct; le frottement de deux branches quand la brise passait sur les arbres de la cour. Au dehors, c'était l'appel d'un marchand ambulant qui faisait sa tournée habituelle, ou l'ébrouement d'un cheval au repos qui s'irritait contre les mouches.

La journée s'avançait ; Féroudja reparut, apportant la fumerie. Une servante la suivait avec un grand plateau sur lequel leur repas du soir était servi. Les deux sœurs avaient coutume de le prendre tôt quand elles étaient seules, afin d'avoir toutes les longues heures nocturnes pour s'engourdir dans les lourdes fumées. Elles insistèrent vivement auprès

de Jacques pour qu'il restât chez elles, et partageât au moins leur dîner, s'il ne voulait absolument pas leur tenir compagnie jusqu'au lendemain.

Doudja, sans perdre de temps, s'était déjà préparé une pipe, et, quand il eut pensé au bonheur qui était là si près, il ne sut pas résister. Il n'avait pas à s'inquiéter de son domestique : cet homme devait passer la nuit au fondouk, avec les chevaux, et, le lendemain seulement, à la première heure, il viendrait l'attendre à sa porte

Après le dîner, Jacques monta un instant sur les terrasses pour fumer une cigarette, mais, malgré la majesté de l'heure silencieuse et la beauté du décor il ne s'y attarda guère. Il ne se disait même plus qu'il serait temps pour lui de regagner sa maison solitaire ; il se sentait invinciblement attiré par l'opium, et bientôt il descendit auprès des deux sœurs, qui fumaient tranquillement.

*
* *

Le cerveau vague et las encore des terribles fumées, Jacques se réveilla lentement. Il était tout endolori, la tête affreusement lourde et la bouche pâteuse, sans aucune notion de l'heure ni de l'endroit où il se trouvait. Ses yeux erraient autour de la pièce, et ne pouvaient se fixer. Il fit un grand effort pour se mettre sur son séant, et se passa la main sur le front, où ses cheveux tombaient embroussaillés. Puis il vit une forme à côté de lui, une forme immobile, qui dormait profondément. C'était Doudja, qu'il reconnut enfin.

Peu à peu il se rappela tout ce qui s'était passé la veille, toutes les pipes qu'il avait fumées l'une après l'autre, en proie à une véritable frénésie. Comme il entrait dans la chambre une faible lumière, il en conclut que le jour commençait à se lever. Il avait donc passé la nuit là, au lieu de retourner chez lui selon sa promesse ; mais cette idée, en ce moment, ne le gênait pas, au contraire : il avait ainsi évité, sans le vouloir, des heures de malaise et de tristesse.

Il se leva machinalement, et, tout chancelant, alla s'accouder sur le balcon de la galerie. Il lui fallait maintenant songer au départ, s'occuper des chevaux et du domestique

qui devaient déjà l'attendre à sa porte, là-bas, devant la maison qu'il ne cherchait pas à revoir. Il devait penser à un tas de choses et tout cela roulait dans sa tête, sans le décider à vouloir ni même à remuer.

En face de lui, soudain, il vit apparaître Féroudja et la considéra d'un œil morne. Il ne comprenait pas pourquoi elle riait si fort. Elle vint s'accouder auprès de lui. Elle lui passa amicalement la main sur la tête afin de réparer un peu le désordre de sa chevelure.

— Mon ami, lui dit-elle, si tu avais un miroir devant toi, c'est à peine si tu te reconnaîtrais. Combien de pipes as-tu fumées pour dormir aussi longtemps? Tu ne me parais pas bien préparé, à présent, pour voyager à travers les grandes plaines.

Jacques restait sans répondre.

— Sais-tu l'heure qu'il est? reprit-elle.

— Tu n'es donc pas restée tout le temps avec nous? Je croyais que tu avais fumé autant que nous... Fais-moi seulement préparer du thé très fort et tu verras comme je serai vite remis. Pendant que j'irai chercher les chevaux, réveille Doudja et habille-la.

Féroudja ne riait plus. Elle le regardait avec un peu d'anxiété, pendant qu'il articulait péniblement ces paroles. Elle hésitait à répliquer.

— J'ai été bien folle, dit-elle enfin, de ne pas t'enlever la fumerie quand je suis allée me coucher. Te voilà complètement abattu. Quant à partir maintenant, il n'y faut plus songer; nous avons du temps devant nous : tu ne vois pas que le jour tombe?... J'ai tout essayé aujourd'hui pour te réveiller sans y parvenir. Tu peux te reposer jusqu'à demain... Seulement, Yamina nous attendait; nous devrions être auprès d'elle, à présent, elle sera sans doute bien inquiète. Je n'ai pu savoir où ton domestique se trouvait, et, quand j'ai envoyé ma servante chez toi, les voisins lui ont dit qu'un homme avec des chevaux avait attendu toute la matinée, puis qu'il était reparti.

Tandis qu'elle parlait, Jacques l'écoutait distraitement. Il comprenait peu à peu tout ce qu'elle lui disait, mais ne sentait pas ce que l'aventure avait de fâcheux. Il n'aspirait qu'à

un profond repos, où ne flotterait aucun souci. La nuit venait rapidement.

Féroudja n'insista pas. Elle s'en fut lui préparer la boisson réparatrice et le laissa tout à sa torpeur. Cependant, couché sur les coussins, il éprouvait maintenant un grand dégoût de lui-même.

Il but avidemment, dévoré par une soif ardente, le thé fort et brûlant que Féroudja lui servait avec sollicitude. Il se sentit mieux et se mit à causer.

Il voulait tout de suite aller au fondouk, pour voir son domestique, lui donner de nouveaux ordres : il lui dirait de venir les attendre devant la porte des danseuses, le lendemain matin, à l'aube. Il voulait aussi chercher un homme qui, moyennant une forte récompense, galoperait dans la nuit jusqu'à Tissemsil, pour rassurer Yamina et sa tante.

Il se sentait horriblement coupable. Il soumettait humblement ses projets à Féroudja, attendant qu'elle se prononçât pour se conformer à ce qu'elle lui dirait.

La danseuse n'avait pas une vue aussi tragique des choses. Elle estima qu'il ne serait pas mauvais d'envoyer aussitôt un courrier à Tissemsil; mais, pour cela, il n'était pas nécessaire qu'il sortît. Au contraire, il ferait bien même de dormir, afin d'être complètement rétabli pour la longue route du lendemain. Il n'avait qu'à lui indiquer le fondouk où ses chevaux étaient remisés; elle s'occuperait de tout.

Il accéda volontiers à ces propositions. Tout, en somme, s'arrangeait pour le mieux... Féroudja descendit et il se remit à boire du thé.

Il reprenait peu à peu conscience de lui-même. Il se figurait Yamina dévorée d'inquiétude. Il mesurait, à son chagrin naissant de la faire souffrir, la peine qu'elle devait ressentir de ce retard inexplicable. Et comme les attaques, même de plein jour, n'étaient pas rares en certaines gorges abruptes où passait la route, il se dit que Yamina devait les croire victimes d'un guet-apens.

Et, plus il y pensait, plus il se trouvait impardonnable de s'être ainsi abandonné à son vice; et le remords qui le tenaillait ravivait son amour. La veille, en arrivant, il avait déclaré aux deux sœurs qu'il voulait retourner chez lui pour y

passer la nuit; elles n'avaient pas trop insisté pour le retenir, suffisamment heureuses de le voir et de partir avec lui dès le lendemain. S'il était resté, c'était de son plein gré en somme, pour éprouver des sensations dont il n'avait pas le courage de se priver plus longtemps, par crainte aussi de se retrouver solitaire dans la maison où tant de jours heureux s'étaient écoulés.

Féroudja avait envoyé au fondouk indiqué par Jacques un enfant de la rue habitué à faire ses commissions; puis elle était remontée. Doudja s'était réveillée à son tour ; elle buvait du thé sans rien dire. Comme autrefois les longs cierges grêles répandaient, avec leur fumée odorante, une faible lumière dans la pièce.

Ils attendaient, silencieux, le retour de l'enfant.

*
* *

Quelques légers coups frappés à la porte extérieure résonnèrent dans la maison. C'était l'enfant qui revenait, sans doute; mais Jacques, tiré de son apaisement par ce choc, sentit son cœur battre à grands coups dans sa poitrine.

Les socques de la servante menèrent leur petit bruit régulier et non pressé sous les épais feuillages de la cour. Sitôt les loquets de la porte tombés, Jacques perçut confusément deux voix de femme qui discutaient. Féroudja reconnut à certains éclats la voix de sa servante, mais l'autre, qui ne lui était pas familière, attira son attention. Elle se précipita en bas pour savoir ce que cela voulait dire. Jacques se leva aussi, et, plongeant ses regards dans la cour, s'efforça de comprendre ou de deviner ce qui pouvait amener une femme à cette heure tardive et provoquer dès le début un échange de paroles aussi hautes. Il faisait trop sombre au-dessous de lui, malgré les feux bas d'une lanterne rougeoyante, pour qu'il pût rien voir, mais il entendit nettement Féroudja pousser un grand cri de surprise auquel succéda un silence. Et de nouveau une vive conversation à demi-voix s'engagea entre les deux femmes, qui restaient immobiles dans la pénombre. Il ne pouvait rien saisir de leurs chuchotements ni de leurs gestes ; enfin elles montèrent l'escalier tournant. Une terrible

angoisse étreignait Jacques à la gorge. Il ne doutait plus qu'un malheur lui fût arrivé.

Féroudja apparut la première. Elle tenait d'une main crispée la lanterne qui vacillait : de-ci de-là une longue traînée de falotte lumière faisait scintiller au passage les faïences claires du mur et du sol. Derrière Féroudja venait une femme soigneusement voilée.

Elles entrèrent dans la chambre et Jacques les suivit. L'inconnue, rapidement, laissa tomber ses voiles. Il se trouvait en présence de Bent-Haoua. Il se demanda s'il ne rêvait pas : Bent-Haoua, la tante de Yamina, dans cette maison, à cette heure ! Où donc était Yamina ?

L'attendait-elle chez lui ? Mais pourquoi cette surprise et ce brusque retour ? Que s'était-il passé à Tissemsil ?... Avait-on découvert le plan de Mustapha et les avait-on, lui et les siens, emmenés prisonniers ? Dans ce cas, Yamina et sa tante, surprises, auraient été, elles aussi, contraintes de le suivre...

Toutes ces questions, avec leurs réponses immédiates et contradictoires, se pressaient dans sa tête ; et tantôt il était rassuré, et tantôt inquiété atrocement. Devant le visage immobile de la vieille, il ne trouvait pas les mots pour formuler ses pensées. L'émotion, jointe à l'opium dont il était encore saturé, l'avait paralysé pour ainsi dire.

Enfin il s'avança vers Bent Haoua et lui demanda rapidement, d'une voix altérée :

— Où est Yamina ? Parlez vite ; qu'est-il arrivé pendant mon absence ?

La vieille ne se pressait pas de répondre. Elle conserva son attitude impassible, mais ses yeux s'éclairèrent d'une grande haine où perçait de la joie mauvaise. Elle redressa son corps voûté par l'âge, et les rudes plis de son visage se contractèrent en une indicible expression de mépris pour son adversaire.

— Yamina est tranquille où elle est, à présent ! fit-elle.

Et, sans ajouter un mot, elle s'assit. Jacques avait une envie folle de se précipiter sur cette atroce vieille, qui le faisait tant souffrir, et de l'étrangler ; puis, soudain, il crut à une plaisanterie combinée pour le punir d'être resté chez les danseuses, et plus longtemps qu'il ne l'avait dit.

Bent Haoua le considéra de ses yeux perçants, tout chargés de fiel, et poursuivit :

— Tu veux savoir où est Yamina? Eh bien! sache que tu ne la reverras plus jamais!... Où elle est? — ricana-t-elle. — Elle est partie avec sa cousine et Mustapha, et toute sa famille. Nous t'avons trompé, mon ami; ils se sont tous embarqués, hier au soir, comme c'était convenu depuis longtemps. Si je suis restée, moi seule, ici, c'est que je suis trop vieille, et que je voulais aussi un peu avoir le plaisir de te l'apprendre.

Jacques, anéanti, n'écoutait plus. Il était tombé dans un état de prostration où la douleur même se percevait à peine. Impitoyable, Bent Haoua laissait couler un flot de paroles outrageantes :

— Tu croyais donc que je te laisserais toujours le maître de garder Yamina, ma fille, après que tu me l'avais prise? Tu t'imaginais donc qu'un étranger, avec son or, pourrait s'installer chez moi sans avoir à redouter ma haine, ni craindre ma rancune. Si la pauvrette a jamais eu la faiblesse de t'aimer, ce que je ne veux pas croire, c'est qu'elle était jeune et amoureuse du luxe que je ne pouvais lui procurer. Mais je t'ai toujours maudit pour deux!... Quand j'ai compris qu'elle était perdue, quand tu me l'as ravie, je n'ai accepté d'aller vivre sous ton toit que pour tâcher de la ramener à moi. Mais quand j'ai su que Mustapha l'aimait en silence, alors j'ai conçu le plan qui vient de réussir... Tout lui est pardonné maintenant, à ma Yamina chérie! Elle est redevenue islam comme nous tous, et, même si je ne devais plus la revoir, elle qui a été toute ma vie et toute ma joie, je m'endormirais tranquille de mon dernier sommeil, à savoir qu'elle n'est plus ta chose.

Elle se leva et se dirigea vers la porte.

— On est venu ce matin, reprit-elle, te chercher à Tissemsil : on connaissait déjà leur fuite; on te soupçonnait de l'avoir préparée... Mais je n'ai rien voulu dire. Va-t'en ou demeure, peu m'importe; je ne t'en veux plus, je te remercierai plutôt d'avoir aidé ma vengeance!

R. H. DE VANDELBOURG

LA

RÉCONCILIATION NATIONALE

L'« Affaire » est au procès comme la mer au navire : elle le déborde à l'infini. Elle est une mêlée de sentiments, de passions et d'idées où se révèle la France comme elle est, incertaine et troublée. Je voudrais chercher les causes de ce trouble et de cette incertitude.

C'est une enquête difficile; nous n'y demanderons pas le témoignage de ceux qui furent engagés dans le procès comme accusateurs ou comme défenseurs, ni de ceux qui plaidèrent devant le public pour ou contre l'accusé. Ceux-là ont été déterminés par des raisons de conscience ou par des raisons d'intérêt. Mais la masse prit parti pour ou contre l'accusé, d'un mouvement instinctif, ne sachant rien du procès, ou se contentant d'y prendre ce qui flattait et confirmait une conviction arrêtée d'avance; c'est en elle qu'il faut chercher l'état politique et moral de notre pays. Elle est partagée en deux camps, dont ni l'un ni l'autre n'est homogène. Aussi faut-il employer, pour les désigner, les deux termes que l'usage a consacrés : anti-dreyfusards et dreyfusards. Mieux vaudrait ne pas faire usage de ces mots, qui sont barbares, mais il est impossible d'en trouver de meilleurs pour désigner ces deux rassemblements.

*
* *

Si l'on cherche le caractère le plus général qui les distingue l'un de l'autre, on trouve que, sauf des exceptions à faire pour des individus ou pour de petits groupements, le camp anti-dreyfusard réunit les conservateurs de toutes nuances, depuis le gentilhomme royaliste et catholique jusqu'aux républicains les plus modérés, c'est-à-dire jusqu'à ceux qui veulent une République aussi semblable que possible à la monarchie, s'appuyant sur les mêmes forces, respectant et défendant la hiérarchie sociale, une république *minima*, sorte de monarchie constitutionnelle à tête diminuée. L'autre camp contient (sauf, comme tout à l'heure, quelques exceptions) les républicains qu'on appelle avancés, des socialistes, des révolutionnaires et des anarchistes. Il a été facile de constater, au cours de la crise, que l'opinion politique, de plus en plus, a fait ce classement. Beaucoup de républicains et de socialistes, anti-dreyfusards à l'origine, ont changé de camp lorsqu'ils ont vu le procès exploité contre la République par presque tous ses ennemis ; et, à mesure que s'opérait ce mouvement des républicains, le parti adverse se renforçait et devenait plus actif et plus violent. Un autre phénomène très curieux s'est produit. Des deux côtés les plus modérés se sont rapprochés des extrêmes. Dans des réunions publiques, des intellectuels ont donné la main à des anarchistes, aux applaudissements d'un auditoire mêlé d'intellectuels et d'anarchistes ; de même, il est visible que des républicains de l'autre camp se résigneraient vite à la monarchie : ils n'ont plus qu'une très faible répugnance pour « l'opération de police un peu rude » qu'on nomme un coup d'État.

Somme toute, l'opinion politique préalable a décidé le plus grand nombre d'opinions sur le procès. Par opinion politique, on entend ici non pas, comme c'est l'ordinaire, la préférence pour telle ou telle forme de gouvernement, mais une façon de concevoir la France. Peu importe que cette conception générale soit très vague et confuse en beaucoup d'esprits ; elle les domine et les conduit. Et c'est ici justement qu'apparaît la grandeur et la capitale importance

de l'Affaire : elle met aux prises deux façons différentes de comprendre notre vie nationale.

La différence entre ces conceptions est naturelle et fatale, dans un pays qui a vécu une longue existence, et n'a point perdu son énergie — car nier l'énergie de ce pays est une audace paradoxale. Sa vitalité même crée et maintient en lui le mouvement et l'effort. A notre long passé, succédera un long avenir. L' « Affaire », comme nous l'avons définie, est un épisode du conflit entre ce qui est et ce qui veut être.

I

Pour comprendre ce qui est, et, en même temps, l'état, en grande partie inconscient, de beaucoup d'esprits, il faut interroger le passé.

Dans le passé, l'autel et le trône étaient inséparables. Un pacte inexprimé liait le Roi et l'Église depuis les premiers jours de la monarchie. Comme l'Église, le Roi croyait venir de Dieu, et s'appuyait en Dieu. Les deux pouvoirs se querellaient quelquefois, mais l'accord était la règle. L'Église avait besoin du Roi pour la défendre contre les violences et les convoitises des laïques, grands et petits, et contre les hérétiques, les blasphémateurs et les « libertins ». Son langage était une doléance perpétuelle avec perpétuel recours au bras du Roi. Si le Roi n'avait pas été là, et un Roi ami, allié, parent en Dieu, à qui aurait-elle tendu ses mains suppliantes? Le Roi recevait de l'Église, au jour du sacre, le « huitième sacrement », le sacrement de la royauté ; son droit divin était attesté par l'Église ; elle l'enseignait par les Écritures, par la tradition, et par l'exemple de son obéissance. De l'Église au Roi, du Roi à l'Église, l'échange de services était continuel. C'était le « *Do ut des* », « Donne-moi et je te donnerai », principe et fin dernière des alliances. La théorie de l'accord des deux pouvoirs était sublime ; elle venait du ciel, mais elle s'appuyait en terre solidement sur des intérêts. Bref, l'autel et le trône tenaient ensemble si bien que la jointure n'apparaissait pas.

L'Armée procédait de l'Église et du Roi, et, à la fin de l'ancien régime, du Roi surtout. L'Église a fait revivre, l'allant chercher par delà l'Évangile qui ne le connaissait plus, le Dieu de l'ancien Testament, « le Seigneur qui promet au Seigneur de lui faire un escabeau avec les têtes de ses ennemis », le Dieu qui « cassera sur la terre les têtes de beaucoup » ; « le Dieu des armées », qu'on prie avant le combat et qu'après la victoire on remercie par des *Te Deum*. Elle bénissait la force pour l'employer, consacrait les armes du chevalier, ordonnait la Croisade contre les infidèles et contre les hérétiques. Les temps héroïques passés, l'armée devint la chose du Roi. Elle fut monarchique, elle fut royale. Elle comptait beaucoup d'étrangers. Mais qu'importait? Elle n'était pas à la nation ; elle était au Roi. Nous ne savons pas assez que le Roi distinguait entre lui et la nation et qu'il se concevait en dehors et au-dessus de tout et de tous. Louis XIV mettait tranquillement lui d'un côté, et ses peuples de l'autre. S'il lui arrivait de sacrifier sa « gloire » pour donner la paix à ses sujets, il s'en vantait comme d'une bienveillance. L'Armée était le signe de sa force et le moyen de sa gloire ; il lui donnait en don royal la guerre presque perpétuelle : près de cinquante années de guerre pendant son règne. Il lui donnait argent et honneurs. En échange, elle l'adorait. Nous ne pouvons nous représenter l'amplitude de ce mot prononcé par un officier : le Roi.

*
* *

Les révolutions sont venues ; cette trinité, Église, Roi, Armée, fut disjointe ; à l'ancien régime succéda le nouveau ; mais peut-on dire jamais d'un régime qu'il est ancien ou qu'il est nouveau? Il faut le dire au moins avec de grandes précautions. Sans doute, cent années se sont écoulées, et plus, depuis la Révolution. Mais qu'est-ce que cent années dans une si longue vie nationale?

Considérez, d'ailleurs, que l'Armée et l'Église ont, l'une et l'autre, dans la nation, des conditions de vie particulières. Un régime spécial d'éducation, une séparation, une distinction d'avec le reste des hommes par le genre de vie, par

la physionomie et par le vêtement, les isolent pour ainsi dire à l'intérieur, les font réfractaires aux influences nouvelles, et renforcent en elles les conceptions anciennes. Elles ont la mémoire du passé bien plus que le reste du peuple. Un prêtre et un officier connaissent, tant bien que mal, mais enfin connaissent l'histoire de l'Église et l'histoire de l'Armée; ils se voient dans le passé: malgré la différence des temps et des mœurs, que, pour la plupart, ils ne perçoivent pas nettement, ils s'y reconnaissent à des caractères permanents; — au lieu qu'un bourgeois s'égarerait, s'il s'aventurait dans les complexités de l'histoire sociale: il fait dater l'histoire de lui-même ou tout au plus de son arrière-grand-père. L'Église et l'Armée sont des corporations de mémoire longue, et elles aiment le passé, qui fut le domicile de leur puissance et de leur gloire. Considérez encore, je vous prie, que, même tous souvenirs effacés, l'Eglise et l'Armée, fondées sur l'obéissance, ne peuvent aimer la discussion ni tout le désordre de la liberté, et enfin, qu'organisées en hiérarchie, c'est-à-dire en degrés montant vers un sommet, elles n'admettent pas volontiers un régime où il n'y a pas de sommet visible.

Qui est le chef de l'Armée? « Le Président de la République commande les armées de terre et de mer, » dit la Constitution. Le Président de la République ne commande rien du tout : tout le monde le sait, et lui, mieux que personne. Mais, l'Armée a besoin d'un chef suprême. Sans rien préjuger des sentiments positifs de notre armée actuelle, sans ouvrir un procès de tendance, considérant seulement la nature des choses, demandez-vous quel doit être pour des soldats l'idéal du chef. Ce chef monte à cheval, vêtu de l'uniforme, coiffé du képi ou du chapeau à galons d'or et plume blanche. Il n'a au-dessus de lui personne; il est le chef de l'État, comme de l'Armée, assez haut placé pour qu'elle lui offre fièrement l'hommage de son respect, de son obéissance et de son dévouement, le salut des tambours, des trompettes et des canons, le salut de l'épée, le salut du drapeau. Et ce chef, qui est un soldat, aime la guerre. Or, c'est une chose inquiétante pour l'Armée, cette aspiration générale à la paix, ces attendrissements de philosophes, cette philosophie des banquiers et des marchands.

D'une guerre à l'autre, les intervalles s'allongent, n'en finissent plus. La guerre est une fonction dont l'organe est l'Armée; la fonction disparue, que deviendra l'organe? Jadis, des Ordres militaires furent établis pour subvenir à la Croisade; la Croisade finie, ils dépérirent ou bien moururent de mort violente. Au XVIe siècle, les Chevaliers teutoniques de Sainte-Marie de Jérusalem vivaient encore et même ils possédaient une principauté, la Prusse. « Mais, demanda Luther, qu'est-ce donc que des croisés qui ne font pas de croisades? » Et l'Ordre teutonique en mourut.

Les causes que nous avons dites — similitude générale de condition et d'organisation, communauté de souvenirs — expliquent qu'il y ait une sympathie entre l'Église et l'Armée. Ajoutez que, de part et d'autre, l'idéal de profession est très élevé. Enfin les professions impliquant le péril de mort sont religieuses : si la religion se retirait de la terre, ses derniers refuges seraient des âmes de soldats et de marins.

L'Église et l'Armée ne peuvent pas ne pas regretter le Roi. Entendons-nous. Le pape Léon XIII commande l'obéissance à la République, et l'Église, en France, paraît lui obéir; et il se trouve dans l'Armée de très bons républicains, et personne n'a le droit d'affirmer qu'elle conspire ou conspirera jamais pour ramener le Roi. Nous avons dit « regrettent », et peut-être serait-il plus exact encore de dire que l'Église et l'Armée, longtemps accoutumées à vivre en communauté avec le Roi, sentent qu'il leur manque quelque chose et se trouvent en état vague de malaise. Toutes les fois que le Roi reparaît, — tantôt roi, tantôt empereur, — elles le reconnaissent tout de suite; l'Armée devient son appui; l'Église s'empresse aux *Te Deum* et au *Domine, salvum fac... nostrum...* Dans les intervalles que font les républiques, elles parent de leur magnificence le chef d'État provisoire. C'est, dit-on, la maison militaire des Présidents qui rêve d'un Président équestre en uniforme. L'évêque, mitre en tête et crosse en main, devance le Président au seuil de la cathédrale, lui donne l'eau bénite, et le conduit par delà la grille sainte, au trône réservé sur la droite de l'autel. Le Président reçoit les hommages adressés à l'absent, dont il est l'image intérimaire.

Cet état d'esprit des soldats et des clercs s'explique par

l'histoire de l'humanité : il est fondé sur une longue tradition vénérable ; il est légitime absolument. Ceux qui plaisantent en cette matière sont de médiocres esprits, ou bien qui s'aveuglent. « Sabre et goupillon », c'est bientôt dit, mais cela ne dit rien. Et ces plaisanteries sont dangereuses pour ceux qui les font ; elles les trompent sur la force de leurs adversaires, qu'elles feraient croire négligeables. Un politique qui la négligerait mènerait sa politique aux abîmes.

*
* *

Les monarchistes des deux sortes, royale et impériale, se groupent autour de l'Église et de l'Armée, les derniers plus militaires, les premiers militaires et cléricaux. Les républicains minimistes se placent à quelque distance, qui, par moments, se rétrécit.

Ce sont des hommes d'ordre, et ils conçoivent l'ordre sous les formes anciennes, transmises par la monarchie. La machine, comme elle est, je veux dire l'organisation générale, un point central et des rayons, leur paraît bonne. Ils regrettent seulement qu'elle fonctionne mal. Ils disent qu'elle fonctionnerait très bien, si on les laissait faire : le malheur, c'est qu'on ne les laisse pas faire. Alors, ils se fatiguent et s'irritent. Tous, nous connaissons des républicains qui aimèrent la République, la vénérèrent et chantèrent ses hymnes sous l'Empire ; puis se fièrent à elle du relèvement national et la défendirent contre les coalitions. Mais, dès qu'elle fut maîtresse du terrain, la République rompit les rangs et se débanda ; en elle, des partis se formèrent, se heurtèrent et se détestèrent. Avec le désordre commença l'incertitude. C'est un grand sujet de découragement, si l'avenir se dérobe ; le marcheur s'arrête, ne sachant où il va ; bientôt une force l'attire en arrière ; il cède. Nous voyons les représentants de ce parti au Parlement s'accorder avec la droite, et l'ancienne bourgeoisie libérale se rapprocher de l'Église. Sans doute, les causes de cette réconciliation sont nombreuses et diverses, mais le retour à l'Église, puissance conservatrice, est pour partie, une préférence donnée à l'eau bénite sur le pétrole.

*
* *

Dans les groupes qui viennent d'être nommés, les premiers surtout, le patriotisme est inquiet et intransigeant. Cette sorte de patriotisme, poussé à l'extrême, est le programme d'un groupe particulier. Les nationalistes professent pour la nation un culte enthousiaste, et, pour le reste du monde, l'indifférence ou la haine. La France est pour eux une aristocratie très vieille, qu'ils veulent pure d'alliage ; un nom de désinence étrangère leur est suspect. Ils sont antisémites presque tous (tous peut-être à l'exception de M. Déroulède), parce que, pour eux, le Sémite est un étranger. Ils n'aiment pas les protestants, parce que les protestants créèrent une dissidence. Sans qu'ils s'expliquent clairement sur ce point, ils semblent croire qu'on ne peut être vraiment Français que si l'on a été baptisé par un prêtre catholique. Par cette conception de l'unité, ce mépris et cette haine de l'étranger, ce « moi seul et c'est assez », ils sont des contemporains du roi Louis XIV.

II

Les groupes que nous venons de passer en revue se rapprochent les uns des autres en quelques points : ils convergent tous vers l'ordre à façon monarchique. L'autre camp est beaucoup plus divisé. Entre les groupes s'y dressent des barrières qui semblent aujourd'hui insurmontables. Laissons de côté les anarchistes, qui ne frayent avec personne : l'accord entre les républicains non socialistes et les socialistes paraît impossible. Point de commune idée d'un « ordre républicain », qui rallierait tous les adversaires de l'ordre monarchique. Pour les socialistes, le gouvernement sera une résultante de l'organisation sociale rêvée, une chose toute neuve. Les républicains non socialistes gardent, pour ainsi dire, une idée abstraite du gouvernement. Par là, ils tiennent au passé, mais ils marquent une défiance plus ou moins accentuée à l'égard du pouvoir exécutif : d'où les propositions de sup-

primer la Présidence de la République ou de diminuer la durée du mandat, de supprimer ou d'amoindrir les ministres. Ils répugnent aux contrepoids : d'où les propositions de supprimer le Sénat ou d'en restreindre les attributions. Ils sont les fervents de la souveraineté populaire et, par conséquent, les adversaires du suffrage restreint : d'où la proposition de faire élire les sénateurs par le suffrage universel. J'ai dit qu'ils tenaient au passé, mais ils mettent la scie dans les câbles. Et c'est pourquoi les socialistes peuvent s'entendre avec eux, malgré la divergence profonde. Ils espèrent que, les câbles coupés, ils seront les pilotes sur les mers nouvelles.

*
* *

Dans ces groupes, l'Église est considérée comme le plus redoutable adversaire.

L'Église, en sa philosophie, considère l'existence comme une attente douloureuse, un passage à travers la vallée des larmes vers la vraie vie dans l'au-delà. Les conséquences pratiques de cette idée sont innombrables. D'abord, une limitation de l'activité humaine : — de l'activité scientifique, réduite à l'état de curiosité vaine, quand elle n'est pas dangereuse, et de l'activité sociale. — L'homme travaille par arrêt de la justice divine irritée : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front »; le travail n'est donc qu'un châtiment. La charité envers les misérables est un devoir, parce qu'elle est un moyen de procurer le salut, mais la misère intellectuelle et morale, à l'égard du salut, est une condition privilégiée : les « béatitudes » du sermon sur la montagne énumèrent toutes les misères humaines. Et les misères dureront jusqu'à la fin des temps : « Il y aura toujours des pauvres parmi vous ». Mais une autre philosophie enseigne que la vie vaut d'être vécue par elle-même, et que le devoir social est de la rendre de plus en plus tolérable à l'humanité. Ainsi, d'une part, à l'origine, le paradis terrestre, perdu à jamais, et, pour consolation, l'espoir du paradis céleste ; de l'autre, la misère animale à l'origine, et l'effort perpétuel vers un paradis à réaliser sur terre : voilà les termes de l'antinomie. Elle est absolue. Cette opposition philo-

sophique, cette essentielle contradiction, pour être vaguement sentie, n'en est pas moins réelle, effective, efficace. Les obscures raisons et les instincts sont les grands conducteurs d'hommes. Ils agissent à la façon de la nature, irrésistiblement. Mais l'opposition politique est plus claire, concrète et véhémente : l'Église est conservatrice.

C'est pourquoi, les uns veulent la brider : ils garderaient le Concordat comme un moyen de contrainte, et l'appliqueraient en toute sa rigueur. D'autres couperaient le lien entre l'Église et l'État; les deux antiques compagnons, l'un à l'autre attachés depuis les lointaines origines, seraient disjoints, et chacun d'eux poursuivrait sa fortune. A d'autres, sans aucun doute, cet acte si grave ne suffirait pas. Ils sont prêts et résolus aux actes de rigueur et de persécution.

*
* *

Quelques-uns haïssent l'Armée, parce qu'elle est une école d'obéissance passive, où le citoyen, disent-ils, se déforme, parce que, disent-ils encore, elle est un lieu de corruption, où règnent l'arbitraire et la faveur, et se fait l'apprentissage des vices et de la fainéantise. Ils n'ajoutent pas, mais ils pensent qu'elle est la grande force conservatrice et l'obstacle aux révolutions espérées. Ils demandent la suppression pure et simple, ou bien la transformation en milices, qui, dans notre pays comme il est aujourd'hui, équivaudrait à la suppression.

Les autres ont consenti avec joie, sans compter, sans examiner, tous les sacrifices pour entretenir et pour accroître la force de l'Armée. Comme l'idée de guerre civile et de répression violente leur est odieuse, ils ne s'y arrêtent point, et ils considèrent l'Armée non pas comme une force défensive à l'intérieur, mais comme la sauvegarde de notre indépendance, de nos intérêts, de nos droits et de notre honneur. Ils aiment l'Armée. Longtemps, pendant la période du grand deuil national et de l'heureuse concorde dans l'effort et l'espérance, aucune inquiétude, aucune préoccupation même n'a troublé cette affection. Mais des crises sont venues ; la pleine confiance, ébranlée par l'aventure boulangiste, a disparu. La preuve,

c'est le besoin senti d'affirmer le principe de la supériorité du pouvoir civil, par des déclarations et des ordres du jour. Cette affirmation, autrefois jugée inutile, prouve bien que le doute est venu. On se demande : le principe proclamé par le pouvoir civil est-il accepté par la force militaire ? Ou bien des chefs de l'armée sont-ils capables d'ordres contraires à la loi républicaine ? Ces ordres ne seraient-ils pas exécutés sur l'heure ? L'hypothèse est invraisemblable : l'Armée est restée sourde aux appels à la révolte, mais ces appels, qu'une partie de la presse répète tous les jours, inquiètent des républicains, Ils cherchent des garanties contre la sédition militaire possible. Que faire ? Il ne faut point permettre à l'inférieur de discuter son obéissance ; ce serait supprimer le commandement. Le seul moyen que l'on propose est d'obliger les futurs officiers à recevoir une éducation républicaine dans les collèges de l'État. Mais ce moyen, d'une très douteuse efficacité, de nulle efficacité à mon avis, et qui prête à de capitales objections, ne peut avoir d'effet immédiat.

En somme, chez les uns, la haine de l'Armée qu'ils veulent détruire ; chez les autres, la croyance ferme à la nécessité de l'Armée, le dévouement à l'Armée, mais une tristesse et une inquiétude.

*
* *

Laissons de côté les sans-patrie, très peu nombreux, s'il en existe vraiment. Ne croyons pas que les internationalistes, qui essaient de constituer par-dessus les frontières une classe sociale, comprenant tous les travailleurs unis contre le patronat capitaliste, aillent jusqu'à nier la patrie et refuseraient de la défendre. Mais il est certain que, d'une façon générale, le patriotisme, dans le deuxième camp, s'éloigne beaucoup de celui des nationalistes. Il est moins concret. La patrie n'est plus seulement le pays où les ancêtres ont vécu et dorment le dernier sommeil, plus seulement un sol et des habitants, de la terre, des hommes et des souvenirs. Elle est un lieu dans l'humanité. On la veut humaine en elle-même, égale et juste pour tous ses enfants, humaine envers les autres patries, respectant leurs droits comme elle veut qu'on respecte les siens, réglant ses sympathies extérieures sur l'idée qu'elle se fait de

la justice, réparant les injustices quand elle peut, et, si elle ne peut, les réprouvant, en souffrant. Dans le passé, on aime par préférence les manifestations de raison humaine que fit la raison française ; entre les gloires, on préfère cette grande gloire d'avoir brisé toutes les vieilles tyrannies, affranchi des millions d'hommes et changé le monde, car, au commencement du monde moderne, il y a la France : *In principio erat Gallia*. On sait bien qu'aujourd'hui la France doit avant tout penser à elle-même et que disperser sa force en entreprises de chevalerie serait une coupable folie. Mais on ne comprend point comment la France pourrait grandir à perdre son originalité entre les nations. On croit, au contraire, que ce serait, sans compensation, la déchéance. Bref, on prend la charge du double devoir de Français et d'homme, et, si l'on aime d'un naturel amour le sol natal, si l'on tient pour une noblesse la qualité d'être Français, on ne pense pas qu'il suffise, pour la mériter, de s'être donné la peine de naître en France.

III

Deux Frances entre les mêmes frontières ! C'est donc la guerre civile ? Non ; ce sera la lutte entre deux partis, acharnée par moments et très longue.

Le rêve le plus beau qu'on puisse faire pour notre France est que la lutte se poursuive dans la liberté, par la liberté, qu'elle soit comme un grand procès plaidé devant le pays, et aboutissant par de mutuelles concessions à la réconciliation nationale tant souhaitée. Et pourquoi ce rêve ne se réaliserait-il pas ? Ma conviction profonde est qu'il se réalisera. C'est une chimère ? C'en serait une en effet, si nous supposions que le miracle s'accomplira par notre sagesse, par notre volonté raisonnée, par notre générosité. Mais ce n'est point en nos vertus qu'il faut mettre notre espérance ; c'est en la force des choses.

Considérez, dans les deux camps, les extrêmes : d'un côté la royauté légitime absolue, avec ses contreforts, l'Église catholique d'État et l'Armée du Roi ; de l'autre, l'annulation

du pouvoir exécutif, la suppression de l'Église et de l'Armée. Admettrez-vous un moment que l'un ou l'autre programme puisse être appliqué ?

Jamais une restauration n'a réussi. On a vu en notre pays des réactions, des accidents ; on en verra peut-être encore. La monarchie est revenue, mais, bien qu'elle fût toute transformée sous la vieille étiquette, elle n'a pas duré. Une vraie restauration n'est pas possible sans un retour complet à l'état d'esprit qui légitimait et soutenait jadis la chose que l'on voudrait restaurer. Il a fallu pendant des siècles un concours de circonstances pour produire l'esprit et la foi monarchiques. Ces siècles sont lointains et les circonstances oubliées.

D'autre part, la suppression de l'Église, la suppression de l'Armée, quelles folies !

L'Église ? Mais elle donne à l'immense foule des préceptes, des espérances, des terreurs, une explication de l'existence, et, somme toute, le peu de vie morale qui l'élève au-dessus de l'animalité ; l'Église supprimée, qui donc et quoi la remplacerait ? L'éducation de la raison est à peine commencée dans notre pays. Nos écoles gardent les enfants du peuple jusqu'à la douzième année au plus, et trop souvent entassés dans une école où le maître, à grand peine, les distingue les uns des autres ; puis nous lâchons dans la vie leur pauvre volée qui s'éparpille ; nous en reprenons quelques-uns par-ci par-là pendant quelques heures, arrachés au désœuvrement et peut-être déjà au cabaret. Or il s'agirait de préparer une conception toute nouvelle de la vie humaine. Certes, je crois à l'émancipation finale de la raison. Mais la date ? Oh ! la date ! Il m'arrive, aux heures de lassitude et d'inquiétude, d'ajouter en pensée un zéro au chiffre de l'année : 1900 devient 19 000 ; c'est une belle carrière aux hypothèses du rêve.

Il est insensé de prétendre que la France puisse se contenter d'une armée qui n'en soit pas une. L'exemple de l'admirable petite Suisse est allégué à tort ; nous ne sommes pas un pays neutre, et l'on ne naît pas chez nous avec la prédisposition à la discipline. Nous avons une certaine idée très précise du soldat, qui ne s'effacera pas de sitôt. L'imi-

tation du soldat nous amuse comme une parodie. Depuis longtemps, en France, le pompier et le garde national sont d'inépuisables sujets de gaieté.

La France, occupée à fonder un empire, entourée de flottes et d'armées adverses, a besoin d'une armée et d'une flotte militaire. Il faut une force organisée et toujours prête à la France mutilée.

Entre les deux extrêmes que nous avons considérés, une transaction est donc nécessaire.

*
* *

La transaction se trouvera.

Une des choses les plus certaines du monde, c'est que l'Église ne demeurera pas unie à l'État éternellement. Leur union, toute naturelle autrefois, n'est plus qu'une hypocrisie, à la longue insoutenable. Tous deux ont à perdre, mais aussi à gagner, en se séparant. Sans doute, le Concordat est un moyen de surveiller et de contenir l'Église, mais entretenir la hiérarchie ecclésiastique à côté de la hiérarchie laïque, un prêtre auprès du maire, un évêque auprès du préfet, un archevêque auprès du premier président, n'est-ce point la nécessité de l'Église démontrée par l'État? Et, d'autre part, sans doute le Concordat assure au clergé la vie matérielle et lui donne cette autorité qui s'attache en notre pays à toute fonction officielle, mais c'est au prix de son énergie, de sa dignité, de sa sainteté. Au XVIIe siècle, l'abbé de Saint-Cyran déplorait « la plaie que le Concordat (celui de François Ier) avait faite à l'Église de France » ; « depuis cela, disait-il, on n'a pas encore vu d'évêque en France, qui ait été reconnu saint après sa mort ». En notre siècle, Joseph de Maistre a flétri les servitudes de l'Église gallicane concordataire. Le régime inauguré par le Premier Consul n'est point meilleur pour l'Église ; l'antichambre de M. le directeur des cultes, en la vieille maison administrative de la rue Bellechasse, est une entrée médiocre dans l'épiscopat de France.

L'Église deviendra un jour une grande association libre. Des hommes politiques craignent qu'elle ne soit alors plus redoutable à l'État : mais, d'abord, elle sera, comme toutes

les autres, soumise aux lois. Puis, en face des chaires et des écoles de l'Église, la concurrence contraindra l'État à vivifier les écoles publiques, dont l'action sera centuplée dès qu'on le voudra. Enfin, et surtout, à mesure que durera la République et que s'élargira l'éloignement du passé, l'Église s'accoutumera aux conditions de sa vie nouvelle. Jamais elle ne fut longtemps intransigeante ni entêtée à l'impossible. C'est un des secrets de sa durée à travers ce long passé.

***

Le problème militaire est plus difficile. On a beau dire que l'Armée est la nation même : elle disparaîtrait, le jour où elle n'aurait plus un régime à part dans la nation. Nous verrons certainement modifier l'organisation et le fonctionnement des conseils de guerre, mais la discipline restera dans sa rigueur avec sa condition essentielle, l'obéissance passive. Dès lors, n'est-il pas à craindre que l'Armée demeure hors des institutions et mœurs générales? Mais déjà, dans l'Armée même, des réformes sont désirées et proposées discrètement, dont l'effet serait considérable ; en premier lieu, une réforme dans l'éducation des officiers.

Élève d'un collège de l'État, élève d'un collège libre, le futur officier est mis à part du reste des écoliers. Ce n'est pas seulement par des études particulières qu'il se distingue, c'est par le régime moral qu'il se donne à lui-même. Il a son nom dans l'argot de collège, qu'il porte avec orgueil. Du temps que nos collégiens étaient coiffés du képi, le candidat à Saint-Cyr s'en donnait un tout semblable à celui de l'officier, et qui, le soir, quelquefois, lui valait le salut d'un soldat naïf rencontré. Le candidat à Saint-Cyr se refuse à l'éducation générale ; il méprise le « laïus », où l'écolier apprend à déduire des raisons; la philosophie lui semble un exercice intellectuel à l'usage de gens qui n'ont rien de mieux à faire ; qu'a-t-il besoin de logique, lui qui obéira sans raisonner, et commandera sans admettre la réplique d'un raisonneur? Dans l'histoire, — qui pourrait lui apprendre comment les institutions et mœurs militaires évoluent avec les institutions et les mœurs politiques, — rien ne l'intéresse que les campagnes et

les batailles. Il vit dans le cercle étroit des programmes et le rétrécit. Il arrive à l'École, au fond du triste vallon de Saint-Cyr. Bien plus qu'au collège, il y est séparé du reste du monde. Les exercices physiques, l'assouplissement à la discipline, — choses nécessaires, — l'abus des cours et des interrogations, un travail de mémoire insensé ne permettent aucune curiosité d'esprit. La seule joie, et elle est grande, c'est de se passionner pour la vieille tradition glorieuse; à l'égard du reste, l'habitude se prend d'une sorte d'indifférence hautaine.

A la fin de l'année 1898, étant directeur des conférences d'histoire et de littérature militaires à Saint-Cyr, j'avais donné comme sujet de composition une comparaison entre l'armée de la Révolution et celle de l'Empire; il s'agissait de résumer les deux leçons faites par M. Albert Sorel et par M. Albert Vandal. Mon jugement fut sévère pour ceux des jeunes écrivains qui, dédaignant le sujet proposé, c'est-à-dire un chapitre de sociologie militaire, s'étaient égarés en divagations généreuses où apparaissaient Vercingétorix, Jeanne d'Arc et Dieu lui-même, et aussi des aphorismes très louables, mais qui n'étaient pas à leur place. Le lendemain de la communication des notes aux élèves, je reçus une pièce de vers anonyme :

> Je hais ces gens de lettre et ces faux historiens
> Ennuyeux et grognons, *cherchant à tout des causes*,
> Se servant avec art de mille petits riens
> Pour démolir les grandes choses...
> . . . . . .

Hélas ! jeune homme, chercher les causes, c'est justement le propre de l'homme.

Ainsi le futur officier est marqué d'un pli, et ce pli demeure ; un officier de haut rang m'a dit cette parole : « Le Saint-Cyrien reste collégien, et l'officier reste Saint-Cyrien. » Car il y a dans l'Armée, au ministère de la Guerre, à Saint-Cyr, des hommes que ne satisfait pas ce régime d'éducation. Ils désirent et ils ont obtenu quelques réformes dans les examens d'entrée, où ils voudraient une plus grande place pour les humanités, avec raison : tout le monde comprendra sans doute un jour que précisément parce qu'une école est *spéciale*, l'éducation *générale* doit être demandée aux candidats.

L' « aparté » des candidats à Saint-Cyr, cet entraînement au mépris de ce qui n'est pas soi, n'est nullement nécessaire. A l'École même, où tant d'heures sont mal employées, de l'aveu d'à peu près tout le monde, il serait facile de faire une place à cette éducation générale. Le temps qu'on y donnerait ne serait pas le moins agréable à ces jeunes gens. Toutes les fois qu'on s'adresse à l'humanité qui est en lui, le jeune Français, habitué à l'aride besogne des préparations aux examens et concours, lève le nez, ouvre l'oreille ; d'abord surpris et défiant, il est gagné bien vite, et il devient le plus charmant auditeur qu'il y ait au monde.

Des militaires encore proposent une réforme plus considérable : au lieu d'aller tout droit à l'École, en sortant du collège, le futur officier passerait, après l'examen, une année au régiment. Il y entrerait avec la promotion des jeunes Français requis pour le service militaire. Il les verrait arriver : quelles dispositions d'esprit apportent-ils ? Savent-ils ce qu'ils viennent faire ? Cette difficile éducation du soldat, qui la dirige, et comment ? Il étudierait sur le vif les naturelles qualités et les défauts du petit troupier. Il apprendrait à connaître « les hommes, » beaucoup mieux qu'il ne peut le faire après que le galon a marqué entre eux et lui une distance si grande. Bien connaître des hommes par une longue pratique, dans la sincérité de la vie en commun, c'est une utile préparation à les bien commander. En même temps, le futur officier, à sa place dans le rang, parmi ces jeunes gens de tous pays et de toute condition, prendrait le sentiment de la solidarité générale.

Des réformes peuvent être accomplies par des lois, décrets et règlements, mais elles seraient impuissantes, si le temps ne faisait son œuvre ici encore.

Voici à peine trente années que l'Armée en France est vraiment la nation en armes. Avant la guerre, le contingent était fourni par le sort ; ceux qui tiraient un bon numéro, comme on disait, étaient exemptés à tout jamais de servir ; ceux qui en prenaient un mauvais se rachetaient, à bon compte. Le service militaire était réservé aux pauvres gens qui n'avaient pas eu de chance à la loterie ; il était une charge, un impôt,

une corvée, et le soldat, un corvéable. Aujourd'hui, de par la loi, de par la conscience nationale, le service est un devoir, et le soldat un citoyen qui accomplit le devoir militaire. Si le droit de commandement et le devoir d'obéissance subsistent en leur intégrité, la relation entre celui qui commande et celui qui obéit a changé. L'officier et le soldat ne sont plus gens de sortes différentes; l'un et l'autre servent la patrie par devoir envers elle. Ensemble ils doivent former une grande personne morale. Toute survivance de l'ancien état de choses, où le soldat n'était qu'un outil de guerre, a donc disparu de nos lois : peu à peu, elle s'effacera dans les esprits. Toutes les conséquences de cette révolution ne se sont point produites encore, mais ceux qui savent la lenteur de l'acquiescement aux choses nouvelles ne s'en étonnent ni ne s'en inquiètent. Bien plutôt ils se réjouissent de voir qu'un si grand nombre d'officiers comprennent leurs obligations envers le soldat d'aujourd'hui ; des idées très élevées et très pratiques ont été exprimées par eux sur « le devoir social » de l'officier.

Peu à peu s'atténuera la résistance à cette conception nouvelle. La durée même de la paix y pliera les esprits les plus récalcitrants. La guerre, dont chaque printemps jadis refleurissait l'espérance, reculant et reculant toujours, l'Armée ne s'énerverait-elle pas dans l'attente et comme dans le vide, si elle n'achevait pas de devenir, ce qu'elle commence d'être, ce qu'elle est déjà en d'admirables régiments, une école d'éducation nationale? Ni la discipline, ni les vertus militaires ne sont menacées par cette grande transformation. Le temps prélevé sur l'oisiveté, trop souvent vicieuse, ne réduira pas d'une minute la durée des exercices préparatoires à la guerre. Entre l'officier et ses hommes, le lien se resserrera; la force morale de l'Armée s'accroîtra. Or, la force morale, sans laquelle aucune armée ne put jamais résister ni vaincre, est plus nécessaire aujourd'hui que jamais. Pour ne pas remonter aux temps lointains, notre Armée, il y a trente ans, par le mode de recrutement, par la longue durée du service, présentait quelques-uns des caractères d'une armée professionnelle ; elle avait la longue accoutumance à la discipline; elle était moins nombreuse, plus facile à rassembler sous l'œil et dans la main. Pour que l'Armée d'aujourd'hui tienne ensemble

sous le feu, dans les futures immenses batailles, il faut que la valeur morale de chaque homme soit accrue, que la conscience de son devoir lui apparaisse plus nette, que sa confiance en ses chefs et son dévouement soient absolus ; qu'un même sentiment anime tout ce grand corps. Cette sorte d'intimité, cette « amitié », disait Michelet, qui naît de l'éducation, achèvera la cohésion de notre Armée. Respectée de tous, unie en elle-même, unie à la nation, elle attendra l'heure où quelque juste cause nous commandera la guerre, — car, malgré les efforts des philosophes, malgré la répugnance des intérêts, malgré l'appréhension de l'inconnu, cette heure viendra.

*
* *

Voilà, certes, une étrange audace de prophète optimiste. Cette conciliation du passé et de l'avenir, où prendre le droit de l'espérer? Est-ce dans son excellence même et dans sa beauté?

Considérons un instant cette baeuté dans l'âme d'un patriote philosophe. Il aime le pays où ses yeux se sont ouverts à la chère lumière. Il sait ce que doit sa fugitive personne au sol et au ciel du pays, aux peines et à l'effort des ancêtres. Comme les ancêtres vivent en lui, il vit en eux ; il se reporte en arrière, dans les siècles. Il y a deux cents ans, il y a trois cents ans, vivait en France un homme dont il descend en droite ligne, qui était lui à cette date, dont il est peut-être exacte image revivante. Les croyances de ce père, la foi en Dieu et en son Église, la foi au Roi, comment les haïrait-il, puisqu'il sait bien qu'elles auraient conduit sa vie, en ces temps-là? Il comprend et admet, il aime ce passé, en esprit de solidarité filiale, nationale et humaine. Mais il redescend le chemin des siècles ; à mesure qu'il avance, il se dévêt des idées et des mœurs anciennes. Le voilà contemporain de lui-même, et, ne s'arrêtant pas à lui, tourné vers l'avenir, marchant toujours. Non, cet homme n'a point de haine. Il accommode les survivances aux conditions nouvelles et à l'idéal nouveau. C'est lui qui fait le rêve que la transaction s'accomplisse dans la paix par la liberté, le passé plaidant sa cause et l'avenir aussi, l'avenir gagnant la sienne devant la raison.

C'est un trop beau rêve ; descendons vite dans la réalité. La transaction se fera prosaïquement, à la façon d'un marché. Remarquez que, dans la bataille, ce ne sont point les extrêmes qui commandent. Le gentilhomme catholique et royaliste n'est pas aux avant-postes de l'une des armées, ni le socialiste révolutionnaire aux avant-postes de l'autre. Le monarchiste est derrière M. Méline, par exemple; le socialiste révolutionnaire derrière M. Brisson ou M. Bourgeois. Le débat s'établit entre ceux qui sont le moins éloignés de s'entendre. Les extrêmes s'effacent, observent les règles de la discipline. Ce renoncement est-il l'effet de la sagesse? Oui, d'une sagesse involontaire. Il est le consentement obligé aux choses comme elles sont, une soumission à la force sourde du réel.

Oh! il n'est pas beau à voir, le spectacle de la lutte! La politique y mêle les ruses de ses compromissions, la bassesse des intérêts de personnes et de coteries, les vilenies de ses mensonges; mais, à la fin, il se trouve qu'on aboutit où la raison vous aurait conduits. Restauration de l'Église! crie l'arrière-garde conservatrice; destruction de l'Église! crie l'arrière-garde révolutionnaire! Aux avant-postes, on traitera, on transigera : l'Église demeurera, mais sous un autre régime; ainsi de l'Armée, ainsi du reste. Et la France continuera.

***

Vous tous qui, pendant cette terrible année, sans intérêt égoïste, honnêtement, avez tant souffert en vos loyales consciences francaises ; vous qui, l'Armée et la Justice étant opposées l'une à l'autre par un effroyable malentendu, avez pris parti pour l'une ou pour l'autre, convaincus également que vous défendiez la patrie mise en danger ; vous qui avez suivi les préférences de vos instincts, soit que le passé vous charme et vous détienne dans sa grande ombre projetée, soit que, malgré son désordre, vous aimiez le présent et croyiez en l'avenir de la France républicaine; vous qui vous êtes emportés, exaspérés les uns contre les autres, commencez, frères ennemis, par rendre à votre pays cette justice qu'il est le seul au monde peut-être où tant d'hommes soient capables

de se torturer pour des sentiments nobles. Et puis, apaisez-vous en cette idée que, tous ensemble, vous êtes la France, une personne historique très grande, animée de passions dont chacune prend sa source en son histoire, et qu'ainsi vos querelles sont d'inévitables manifestations de notre vie nationale. Et puis, comprenez, vous qui avez défendu ce que vous croyez en concience être le bien et l'honneur de la patrie, comprenez que la haine des citoyens les uns contre les autres est, pour la patrie, le péril de mort. Jadis, dans la fureur des guerres de religion, le chancelier Michel de l'Hôpital, s'interposant entre les combattants, les adjurait de se souvenir qu'ils étaient Français : « Otons, disait-il, ces mots diaboliques de huguenots et de papistes. » Les mots dreyfusards et anti-dreyfusards sont plus diaboliques encore : ôtez-les. Continuez à plaider en liberté devant le pays vos causes politiques adverses, qui dépassent le procès et lui survivent ; mais, patriotes, offrez à la patrie le sacrifice de vos haines.

Le pays vous jugera, et son jugement sera juste. Car d'autres crises viendront, peut-être des coups de réaction, peut-être des coups de révolution, et encore des vilenies et des laideurs — vilenies et laideurs sont des maux constitutionnels dans l'histoire des hommes — mais la résistance du passé et l'effort révolutionnaire, l'un contenant et l'autre poussant, travaillent à composer une France où il y aura plus de liberté, plus de justice, moins de misères. Notre pays, libéré du passé, sans le renier, résolvant des problèmes que d'autres à peine commencent à poser, retrouvera sa force et son élan, et en même temps, il rendra service par son exemple, une fois de plus, au reste des hommes.

ERNEST LAVISSE.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

LIVRES NOUVEAUX

LE THÉATRE DU PEUPLE, RENAISSANCE ET DESTINÉE DU THÉATRE POPULAIRE, par **Maurice Pottecher.**

L'œuvre entreprise à Bussang, il y a cinq années, par M. Maurice Pottecher, a merveilleusement prospéré. L'idée même a fait son chemin. Peu à peu, dans la France entière, se fondent des théâtres pour le peuple ; et le jour est proche où les auteurs dramatiques sauront comprendre que leurs pièces peuvent et doivent être attachantes et belles pour tout le monde. M. Maurice Pottecher nous a prouvé par les cinq spectacles de Bussang qu'on pouvait offrir à la foule des œuvres sincèrement et hautement littéraires. L'histoire de sorciers en trois actes, mi-prose, mi-vers, qu'il publie aujourd'hui, a obtenu un vrai succès devant le public spécial pour lequel l'auteur l'avait écrite : elle intéressera de même le lecteur le plus difficile. *Chacun cherche son trésor* paraît en même temps que ce recueil d'études sur la renaissance et la destinée du théâtre populaire : il faut signaler cette double publication.

POURQUOI L'HARMONIE N'EXISTE PAS DANS LE MARIAGE, par **Guy des Roncières.**

Question compliquée entre toutes : M. Guy des Roncières n'a pas entrepris de la résoudre ; mais il a recherché quelques-unes des raisons très diverses « qui ont amené la défiguration du mariage contemporain ». Son petit livre n'est pas une étude, à proprement parler ; c'est une sorte de méditation que l'auteur s'est plu à écrire pour nous. Au fond, tout le livre ne constate qu'une chose : c'est qu'on se marie trop souvent sans amour ; et l'auteur ne donne qu'un conseil : épousez une femme qui vous plaise. Mais il dit cela joliment : il n'en faut pas plus pour faire un livre.

ESSAI D'UNE PHILOSOPHIE NOUVELLE, par **M. Ribert.**

L'auteur de ce livre a recherché quelle peut être la synthèse métaphysique de la science actuelle. « La science arrivée à maturité n'est-elle pas assez forte pour aider la philosophie à la dépasser elle-même ? » La question était passionnante et le livre de M. Ribert nous renseigne exactement sur l'état présent des connaissances humaines, considérées au point de vue métaphysique. Mais quels qu'aient été en ces dernières années les progrès énormes de la science, le domaine de l'inconnu reste immense, et les constatations de M. Ribert sont inévitablement condamnées à n'être que provisoires. Sa synthèse reste une hypothèse que des faits nouveaux peuvent ruiner demain. Il n'en faut pas moins signaler cette œuvre lumineuse et forte qui est d'un remarquable penseur et d'un moraliste consolant.

CENT ANS DE LUTTE SOCIALE, LA LÉGISLATION DE L'ENFANT (1794-1894), par **Jacques Bonzon.**

« C'est sans contredit l'enfant qui, au point de vue légal, a subi les plus grands changements. Pour l'homme, la loi ne songea guère qu'à lui donner la liberté politique et regarda surtout en lui le citoyen. La femme demeura en somme dans la même dépendance qu'auparavant. L'enfant, au contraire, que ce soit dans la famille, à l'école ou à l'atelier, a été entouré de multiples précautions. Les efforts du législateur sur ce point, comme sur tant d'autres, peuvent être infructueux ; ils n'en sont pas moins indiscutables. » M. Jacques Bonzon nous fait assister à ces efforts : il réunit en ce volume les dispositions législatives éparses qui ont trait aux enfants, et il indique les réformes les plus urgentes que la loi n'a pas encore réalisées. L'ouvrage avait paru en 1894. Dans cette nouvelle édition, M. Jacques Bonzon a complété son livre d'un appendice sur les lois nouvelles de ces quatre dernières années.

CHAGRIN D'AMOUR, par **Paul Samy.**

Il y a bien des choses dans ce livre : il y a un roman et deux courtes nouvelles ; et dans le roman il y a un jeune ménage où l'on s'aime bien, et une femme coquette, qui jette le trouble dans ce ménage, et il y a aussi un jeune explorateur, et une jeune fille pour s'éprendre de lui. Et, naturellement, on se méconnaît, on se fait de la peine les uns les autres, parce que les hommes sont un peu des enfants : tout ce qu'ils n'ont pas les attire. Mais, à la fin, tout s'arrange, et c'est un embarquement général pour le bonheur : la femme pardonne à son mari qui avait pensé à la tromper ; l'explorateur épouse la jeune fille. La méchante coquette reste seule. Ce livre est écrit, non sans charme, d'un style souple et rapide : on peut le lire vite et facilement.

LES ÉLÉMENTS DE LA MÉTAPHYSIQUE, par **Paul Deussen**, traduction du docteur **E. Nyssens.**

« Ce livre, destiné à accompagner un cours de philosophie, fut adapté à l'horizon intellectuel de la jeunesse universitaire. De là sa forme encyclopédique. De là aussi les citations qu'il contient : elles invitent le lecteur à l'étude des langues fondamentales, sans lesquelles il n'est guère possible d'approfondir les idées des métaphysiques indienne, biblique et grecque. » L'auteur s'est attaché surtout à une conciliation des systèmes philosophiques les plus importants. Un à un, il prend tous les problèmes qui ont sollicité les méditations des philosophes ; et, sous les différences apparentes de leurs théories, il s'efforce de nous démontrer que la Vérité, une et la même pour tous, ne se contredit pas.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 19568-9-99. — (Encre Lorilleux).